

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES  
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE  
DES ÉTUDES  
SUD-EST  
EUROPÉENNES

**Tome XXIV-1986 N° 3 (Juillet-Septembre)**

*Mobilité sociale et politique  
au XVIII<sup>e</sup> siècle*

*Livre et société*

EDITURA ACADEMIEI  
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA



## COMITÉ DE RÉDACTION

ALEXANDRU DUȚU — *rédacteur responsable*;  
*Membres du comité*: EMIL CONDURACHI,  
AL. ELIAN, VALENTIN AL. GEORGESCU,  
GHEORGHE I. IONIȚĂ, COSTIN MURGESCU,  
D. M. PIPPIDI, MIHAI POP, AL. ROSETTI,  
ELENA SCĂRLĂTOIU, EUGEN STĂNESCU;  
*Secrétaire du comité*: LIDIA SIMION

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES parait 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à „Rom-presfilatelia”, Departamentul Export-Import Presă, P. O. Box 12—201, télex 10376 prsfir, Calea Griviței nr. 64—66, 78104 București — România ou à ses représentants à l'étranger. Le prix d'un abonnement annuel: 62 \$.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à la

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES  
Căsuța poștală 22.159, 71100 București

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 15—20 pages dactylographiées pour les articles et 5—6 pages pour les comptes rendus.



# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XXIV

1986

Juillet—Septembre, N° 3

## SOMMAIRE

- GHEORGHE I. IONIȚĂ, Le Parti Communiste Roumain et la Roumanie socialiste dans la vie politique du Sud-Est européen. . . . . 221

### *Mobilité sociale et politique au XVIII<sup>e</sup> siècle*

- CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, État actuel des recherches sur «l'époque phanariote». . . . . 227
- JACQUES PAVIOT (Paris), Un itinéraire inédit à travers le Sud-Est européen : le voyage de J. G. Monnier en 1786 . . . . . 235
- PAUL CERNOVODEANU, Mobility and Traditionalism : the evolution of the boyar class in the Romanian Principalities in the 18th century . . . . . 249
- EMANUELA POPESCU-MIHUȚ, Une traduction roumaine inconnue du manuel de lois rédigé par Michel Photinos en 1766 . . . . . 259

### *Livre et société*

- ЛИДИЯ ДЕМЕНИ, Начало кирилловского книгопечатания . . . . . 277

### *Discussions*

- ANDREI PIPPIDI, « Romecha » . . . . . 287

### *Comptes rendus*

- Națiunea română (Gh. I. Ioniță) ; Cupido Legum (Daniel Barbu) ; SERGIU IOSIPESCU, Balica, Dobrotiță, Ioancu (Andrei Pippidi) ; Histoire sociale, sensibilités collectives et mentalités. Mélanges Robert Mandrou (Daniel Barbu). . . . . 289

### *Notes de lecture*

297



# REVUE DES ÉTUDES

REVUE DES ÉTUDES  
REVUE DES ÉTUDES  
REVUE DES ÉTUDES

TOME XLIV  
REVUE DES ÉTUDES  
REVUE DES ÉTUDES

## SOMMAIRE

321	Stabilité sociale et politique au XVIII <sup>e</sup> siècle
327	KONSTANJA PARACOSTRA-DANIELOVIC, État actuel des recherches sur la
335	JACQUES PAVOT (Paris). Un lignage noble à travers les siècles
348	PAUL GRENVOUÉANU, Mobilité and Traditionalism: the evolution of the boyar
359	EMANUELA POPESCU-SCHTEI, Les transformations économiques au moment de
377	CHUEN KEMTCHH, Histoire économique du Japon
387	ANDRÉU PÉRIE, Discussions
389	Comptes rendus
397	Notes de lecture



## LE PARTI COMMUNISTE ROUMAIN ET LA ROUMANIE SOCIALISTE DANS LA VIE POLITIQUE DU SUD-EST EUROPÉEN

GH. I. IONIȚĂ

Le 65<sup>e</sup> anniversaire de la fondation du Parti Communiste Roumain, à l'occasion du Congrès qui s'est tenu à Bucarest du 8 au 12 Mai 1921, nous offre l'heureuse occasion de présenter quelques événements, dates et conclusions portant sur le rôle et la place du Parti Communiste Roumain et de la Roumanie socialiste dans la vie politique du Sud-Est européen.

Il convient de souligner dès le début que depuis le moment même de sa fondation, dans les circonstances politiques particulièrement complexes du Sud-Est européen et qui n'étaient que la suite des événements déroulés pendant et tout de suite après la première guerre mondiale, le Parti Communiste Roumain a rendu publiques ses positions par son activité, en général, et surtout par celle déployée dans le cadre de la Fédération Communiste Balkanique où les représentants du mouvement révolutionnaire roumain comptaient parmi les fondateurs<sup>1</sup>. En commençant par la III<sup>e</sup> Conférence de la Fédération Communiste Balkanique (Moscou, Juillet 1921), les représentants du Parti Communiste Roumain se sont inscrits comme une permanence dans la vie de cette organisation, jusqu'à la fin de son activité, moment que les spécialistes n'ont pas encore réussi d'éclairer<sup>2</sup>.

Il n'est pas dans notre intention de pénétrer les détails de la participation du Parti Communiste Roumain à l'activité de la Fédération Communiste Balkanique — problème complexe qui mérite une attention spéciale<sup>3</sup> — mais de souligner que dans le cadre de ses réunions ordinaires et extraordinaires les représentants roumains ont présenté régulièrement leurs points de vue au sujet des problèmes majeurs du mouvement communiste et ouvrier de la zone. Durant l'entre-deux-guerres, à cause de cer-

<sup>1</sup> A l'occasion de la III<sup>e</sup> Conférence de la Fédération Socialiste Balkanique (Sofia, janvier 1920) qui fut proclamée Conférence de constitution de la Fédération Communiste Balkanique.

<sup>2</sup> Voir *Bolchaja Sovetskaja Entziklopedija*, III<sup>e</sup> éd., vol. II, Moskva, Izd. « Sovetskaja Entziklopedija », 1970, p. 575, où l'on affirme que la Fédération Communiste Balkanique a cessé son activité au début de l'année 1930. Fondés sur les données dont nous disposons, nous nous permettons de préciser qu'elle a cessé l'activité au début de l'année 1933, ayant son siège, dans cette période, à Berlin. L'organe de presse de cet organisme, « La fédération Balkanique » a été publié jusqu'en 1932.

<sup>3</sup> Voir notre communication présentée à l'Institut des Etudes Sud-Est Européennes, le 12 mars 1986, sur le thème : *Le Parti Communiste Roumain et le mouvement communiste et ouvrier dans le Sud-Est européen pendant l'entre-deux-guerres* où nous avons largement débattu le problème ; nous avons d'ailleurs l'intention de publier ce texte intégralement.



taines situations critiques survenues dans le mouvement communiste et ouvrier international, y compris dans l'activité de la Fédération Communiste Balkanique, les décisions adoptées par ces réunions n'ont pas toujours été conformes à la réalité, n'ont pas toujours répondu aux exigences d'un déroulement normal du mouvement. Maintes fois le P.C.R. a supporté les conséquences dues à la manière impropre — d'analyse et de conclusions — dans laquelle étaient considérés les événements internationaux dans leur ensemble, et le mouvement communiste et ouvrier en particulier, sans parler de certaines orientations et dispositions qui nous concernaient directement.

Sans résumer l'ensemble des problèmes uniquement aux relations entre le P.C.R. et — sur ce plan — la Fédération Communiste Balkanique, nous nous permettons de souligner que notre parti a été toujours présent, depuis Mai 1921 jusqu'au 23 Août 1944, avec des prises de position élaborées au niveau de son expérience et de son idéologie de l'époque, embrassant tous les problèmes qui concernaient les événements du Sud-Est européen.

Depuis des positions expresses, par exemple celle concernant l'alliance régionale de l'Entente Balkanique, jusqu'aux points de vue exprimés au sujet des événements politiques survenus dans ce délai en Bulgarie, Yougoslavie, Grèce, Turquie, Albanie, le P.C.R. a témoigné non seulement de son intérêt pour tous les phénomènes, mais aussi de sa capacité nuancée d'interpréter, de comprendre et de trouver des voies propices pour la solution, dans l'intérêt des peuples de cette zone, des problèmes toujours plus compliqués qui ont jeté l'Europe, et le monde entier, dans la deuxième conflagration mondiale. Pour que « le tonneau à poudre » des Balkans n'explose plus jamais, les communistes de Roumanie et, sous leur étendard, tous les autres forces patriotiques révolutionnaires et démocratiques, contre le fascisme et la guerre de Roumanie ont continuellement multiplié leurs efforts.

Les pages impressionnantes de l'histoire du P.C.R. d'avant le 23 Août 1944 s'inscrivent sur les coordonnées d'un vigoureux mouvement de solidarité militante organisée en Roumanie avec la lutte de la classe ouvrière, des forces progressistes de toutes les nuances, en premier lieu avec les partis communistes et ouvriers des pays du Sud-Est européen, en commençant par les événements de Bulgarie, en 1923, jusqu'à l'appui, sans réserves, dans les années de la guerre hitlérienne, accordé aux peuples de cette zone afin d'éviter la catastrophe imminente<sup>4</sup>. Une évocation spéciale mérite la solidarité avec la Yougoslavie, l'Albanie, la Bulgarie et la Grèce, pays dont le troisième Reich et ses satellites<sup>5</sup> ont transgressé l'indépendance et la souveraineté; en Roumanie s'est développé un mouvement de soli-

<sup>4</sup> Voir, à titre d'exemple, Ion Babici, Gh. I. Ioniță, *Tradiții de solidaritate internaționaliste ale P.C.R.*, București, Edit. politică, 1973; Ion Babici, *Solidaritate militară antifascistă (1933—1939)*, București, Edit. politică, 1972; *Solidaritatea mișcării muncitorești și democratice din România cu mișcarea muncitorească și democratică din Iugoslavia (1875—1945)*, București, Edit. politică, 1979.

<sup>5</sup> De nombreuses données nous offre en ce sens *Regimurile fasciste și totalitare în Europa*, vol. I, București, Edit. militară, 1979 (p. 167—227 Bulgarie); vol. II, 1980 (p. 89—126, Yougoslavie et p. 205—242 Grèce).



darité avec les résistances nationales antifascistes et antihitlériennes des pays du Sud-Est européen.

Le P.C.R. et la résistance antifasciste et antihitlérienne de Roumanie ont salué chaleureusement les succès révolutionnaires qui ont conduit dans les années 1944—1945, au triomphe de la lutte pour la liberté et l'indépendance, contre le fascisme et les Hitlériens, autant dans l'espace sud-est européen que dans le monde entier.

Dans les nouvelles conditions dans lesquelles il s'est trouvé après l'acte historique du 23 Août 1944, le P.C.R. s'est manifesté sur de multiples plans, aussi dans sa nouvelle qualité de parti participant au gouvernement du pays. Il a milité et a contribué effectivement à l'adoption de mesures capables de conduire, dans le Sud-Est européen, à l'instauration d'un climat de bon voisinage, de compréhension, de coopération et de paix. L'histoire clôt dans ses pages les témoignages des efforts roumains inscrits sur cette voie, de leurs effets bienfaisants qui ont assuré graduellement un climat délivré de préjugés et de disputes politiques qui menaçaient la collaboration et la paix dans cette zone<sup>6</sup>. De même, l'histoire conserve dans ses pages une série de moments pleins de difficultés que les relations entre certains pays du Sud-Est ont dû surmonter — dans les années du Cominforme — suite aux interprétations erronnées, abusives, sur de nombreux aspects concernant ces relations.

Dans le système des relations dans le Sud-Est européen, une nouvelle étape a été inaugurée, dans le cas de la Roumanie, en 1965, après le IX<sup>e</sup> Congrès du P.C.R. quand fut adoptée la décision par laquelle notre pays est devenu la République Socialiste de Roumanie, après l'élection du camarade Nicolae Ceaușescu à la direction du parti et puis comme président de l'Etat. Il convient de rappeler dans ce contexte que le Rapport du C. C. du P.C.R. présenté par le Président Nicolae Ceaușescu au IX<sup>e</sup> Congrès du parti souligne que « le développement des relations de bon voisinage, d'amitié entre tous les Etats balkaniques correspond aux intérêts communs de tous nos pays, de collaboration dans cette zone géographique et de renforcement de la paix »<sup>7</sup>.

Cette affirmation renferme une des coordonnées essentielles de la politique internationale du P.C.R., de l'Etat roumain implicitement, au niveau de l'année 1965.

Le problème a été posé, dans les mêmes termes de principe, aux X<sup>e</sup>, XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> Congrès, ainsi que dans d'autres nombreuses occasions. Au XIII<sup>e</sup> Congrès, le Président Nicolae Ceaușescu a déclaré : « La Roumanie agit résolument en faveur d'une collaboration multilatérale entre les pays balkaniques afin de transformer la zone dans une région sans armes nucléaires et sans bases militaires étrangères. Nous adressons à tous les pays balkaniques l'appel de renforcer leur collaboration et d'agir

<sup>6</sup> Détails chez Elisabeta Petreanu, *România și relațiile interbalcanice în perioada post-belică*, « Revista de istorie », 4/1978, pp. 563—585 ; *Activitatea internațională a României între 1948—1965* (1), in rev. cit., no. 8/1978, pp. 1341—1356 ; *La Roumanie et les relations interbalkaniques dans la période d'après-guerre*, in « Revue des études sud-est européennes », n° 4/1977, pp. 643—667.

<sup>7</sup> *Congresul al IX-lea al Partidului Comunist Român*, București, Edit. politică, 1965, p. 101.



d'une manière propre à assurer la paix et la collaboration entre les pays de cette région »<sup>8</sup>.

Quel magnifique exemple d'esprit de suite nous donnent ces mots ! D'ailleurs, nous aimerions rappeler dans ce contexte que le Programme même du parti accorde toute l'attention à ce problème. « Dans le cadre de la politique générale de sécurité européenne, le P.C.R. sera un militant inébranlable sur la voie de la collaboration entre les États balkaniques, afin de transformer les Balkans dans une zone sans armes nucléaires et sans bases militaires étrangères, dans une zone de paix et de collaboration »<sup>9</sup>.

Le Président Nicolae Ceaușescu a souvent rappelé les faits qui justifient, au point de vue historique, les relations qu'entretiennent de nos jours les pays du Sud-Est européen, en se rapportant surtout à la tradition valeureuse qui existe dans ce domaine : « Dans cette zone, les relations de bon voisinage, de cohabitation pacifique, d'appui et d'entre-aide entre les peuples font partie de la tradition. Par sa politique, la Roumanie agit dans le sens du maintien et du développement de cette tradition, pour un permanent renforcement de l'amitié et de la collaboration de tous les peuples qui vivent dans la zone des Balkans, ainsi que de toutes les nations du monde. Le peuple roumain, son gouvernement, agissent fermement pour que les Balkans deviennent une région de la paix et de la collaboration entre les peuples, de bon voisinage, une zone sans armes atomiques. La réalisation de ces buts correspond autant aux intérêts des peuples, qu'à l'impératif de la détente et de la sécurité en Europe, le continent qui a vu se déclencher dans notre siècle deux conflagrations mondiales, dont la première a éclaté dans le Balkans »<sup>10</sup>.

Depuis 1965 jusqu'aujourd'hui, au cours du nombre impressionnant de visites effectuées par le Président Nicolae Ceaușescu dans les pays du Sud-Est européen, pendant les discussions au sommet ainsi que par la reprise des contacts à Bucarest, avec les mêmes personnalités de marque de la contemporanéité, le message d'un point de vue commun a mis son empreinte sur le renforcement des bonnes relations existantes, dans l'esprit des traditions, des réalités du moment et des tendances visant d'assurer un cadre toujours plus solide au développement de ces rapports.

Le résultat pratique de ces visites réciproques, discussions au plus haut niveau et ensuite des accords conclus s'est concrétisé dans des efforts amplifiés dans la direction d'une sécurité régionale et d'une coopération multiforme dans les Balkans — constantes de la politique internationale de la Roumanie socialiste. Sur cette arrière toile politique, la Roumanie a toujours exprimé et exprime constamment ses positions de principe au sujet des différentes phases de l'évolution des événements de Chypre, des moments de tension dans les rapports entre la Grèce et la Turquie etc.

<sup>8</sup> Nicolae Ceaușescu, *Raport la cel de al XIII-lea Congres al Partidului Comunist Român*, București, Edit. politică, 1984, p. 76.

<sup>9</sup> *Programul Partidului Comunist Român de faurire a societății socialiste multilaterale dezvoltate și de înaintare a României spre comunism*, București, Edit. politică, 1975, p. 200.

<sup>10</sup> Nicolae Ceaușescu, *România pe drumul construirii societății socialiste multilaterale dezvoltate*, vol. 6, București, Edit. politică, 1972, p. 425.



Comme une suite directe des mêmes visites réciproques et des accords conclus durant ces années s'inscrit aussi la collaboration culturelle et scientifique avec tous les pays du Sud-Est européen. Sur ces coordonnées se déroulent, avec les meilleurs résultats, les activités de l'Association Internationale d'Etudes Sud-Est Européennes qui, depuis sa création, a son siège à Bucarest, de l'Union médicale Balkanique, de la Société de Mathématiques des Balkans etc.

L'Institut des Etudes Sud-Est Européennes consacre son activité à ces mêmes nobles buts et imprime par ses recherches un nouvel essor à la connaissance de l'histoire, de la culture et de la civilisation de cette zone. Le caractère interdisciplinaire des recherches effectuées dans cet Institut — qui réunit des historiens, linguistes, philologues, juristes, sociologues, ethnologues etc., a déterminé l'élaboration de travaux d'une haute valeur scientifique qui contribuent à une meilleure connaissance des relations internationales dans cette zone.

Dans ce contexte, nous aimerions souligner qu'une tâche qui revient à tous les spécialistes en la matière, mais surtout aux historiens, est en premier lieu celle de cultiver le respect pour les biens qui ont été conquis dans ces espaces — le bon voisinage, la collaboration et la paix — qui dans le présent et dans l'avenir doivent être consolidés à tout prix.

Le Président Nicolae Ceaușescu s'est souvent rapporté à l'objet fondamental de la recherche historique actuelle. Rappelons en ce sens le Message adressé aux participants au XIV<sup>e</sup> Congrès International d'Etudes Byzantines, Bucarest 1971 : « Loin d'être une investigation strictement documentaire qui concerne le passé, la recherche historique est en large mesure — ainsi que la vie l'a démontré — une science du présent », parce que « l'histoire, par ses conclusions, doit appuyer le perfectionnement de la société d'aujourd'hui, les relations entre les États et les nations, la collaboration pacifique entre tous les peuples du monde »<sup>11</sup>. Dans le même Message, le Président Nicolae Ceaușescu considérait que c'est aux scientifiques engagés dans la recherche historique que revient le rôle de participants actifs à la lutte pour la création d'un climat de détente, de collaboration, de paix, dans la zone et dans le monde : « En tant que scientifiques, connaisseurs compétents de l'histoire, vous comprenez les nécessités du développement social, et vous êtes en mesure d'apporter par votre activité sociopolitique une contribution importante à la connaissance, à l'amitié et à la collaboration entre les peuples qui, au long des siècles, ont bénéficié du trésor de la civilisation et de la culture byzantine, et entre tous les peuples du monde »<sup>12</sup>.

Dans une circonstance particulière, le III<sup>e</sup> Congrès International d'Etudes Sud-Est Européennes, Bucarest, 1974, le Président de la Roumanie nous a offert le cadre d'une meilleure compréhension des buts de la recherche de l'histoire, de la civilisation et des relations internationales dans les Sud-Est européen : « Il est connu que l'Europe du Sud-Est représente une zone où vivent des populations qui se caractérisent par une grande diversité d'origines, langues nationales ou traditions mais, cette diversité n'a pas empêché ces peuples de se connaître, de collaborer et de

<sup>11</sup> Nicolae Ceaușescu, *op. cit.*, p. 423-424.

<sup>12</sup> Nicolae Ceaușescu, *op. cit.*, p. 425-426.



lutter ensemble pour la réalisation de leurs idéaux communs. A la grande école de l'histoire les peuples du Sud-Est européen ont appris que le progrès de chacun est conditionné par la connaissance, le respect réciproque, par le développement de la collaboration. Chaque fois que les nations de cette zone ont collaboré et se sont appuyées réciproquement, elles ont connu le succès dans la lutte pour la conquête et la défense de l'indépendance et de la souveraineté nationales. Dans le passé, les forces impérialistes ont cultivé l'inimitié et la méfiance entre les peuples des Balkans afin de promouvoir, de la sorte leur politique de domination dans cette région du continent. Pour cette raison, aujourd'hui plus que jamais, les peuples des Balkans et de l'Europe du Sud-Est agissent dans la direction d'un ample développement de la collaboration, pour la solution de tous les problèmes par voie diplomatique »<sup>13</sup>.

Se rapportant directement à la position de principe adoptée actuellement par la Roumanie socialiste au sujet de la situation internationale dans le Sud-Est européen et dans les Balkans, le Président Nicolae Ceaușescu déclarait : « La Roumanie a milité toujours et milité aujourd'hui aussi pour transformer les Balkans dans une zone de la paix, du bon voisinage, pour instaurer des relations d'amitié avec tous les Etats de l'Europe du sud-est et du continent, sans tenir compte de leur régime social. La Roumanie se prononce fermement pour l'établissement de relations internationales nouvelles, fondées sur une totale égalité en droits, le respect de l'indépendance et de la souveraineté nationale, sur une politique de non-ingérence et d'avantage réciproque, sur la garantie du droit de chaque peuple de décider de son propre destin, de se développer librement, conformément à ses propres aspirations »<sup>14</sup>.

Ce ne sont que quelques-unes des préoccupations essentielles, quelques-uns des aspects de la problématique fondamentale du Parti Communiste Roumain et de la Roumanie Socialiste, liés à la vie politique sud-est européenne. Fondés sur ces coordonnées historiques, nous rendons hommage au parti à l'occasion du 65<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation et, confiants, nous décelons l'avenir heureux qui apportera la solution définitive des problèmes essentiels de la politique sud-est européenne, problèmes dans l'attention permanente du parti que nous anniversons aujourd'hui, et en égale mesure, de la Roumanie socialiste.

<sup>13</sup> Nicolae Ceaușescu, *op. cit.*, vol. 10, p. 685-686.

<sup>14</sup> Nicolae Ceaușescu, *op. cit.*, p. 686.



## ÉTAT ACTUEL DES RECHERCHES SUR «L'ÉPOQUE PHANARIOTE»

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU

Récemment, nous avons eu le plaisir d'animer un débat scientifique \* attaquant un problème des plus controversés dans l'histoire des Roumains, celui de « l'époque phanariote », c'est-à-dire du régime institué par la Porte ottomane au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, pour raffermir sa domination dans les Pays Roumains, en nous arrêtant surtout aux conséquences que la nouvelle situation créée a eues sur le rôle de la classe dominante autochtone.

Le fait que le débat ait été organisé dans notre Institut lui donne une signification spéciale. Nous comprenons dès le début que le problème s'est posé dans le cadre élargi de toute la zone sud-est européenne pendant la Turcocratie. Notre intérêt s'est déplacé du phénomène phanariote des Principautés, « stricto sensu », aux sens généraux que prend le phanarotisme dans l'Empire ottoman, d'une part, à l'évolution de l'histoire néogrecque d'autre part. Sans aucun doute, nous pensons uniquement à un cadre, à un contexte sud-est européen, car au premier lieu des discussions nous avons eu en vue les conséquences de ce phénomène pour la société roumaine, tâchant d'esquisser les principaux aspects socio-politiques et idéologiques de notre histoire au XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, jusqu'en 1821.

Etant convaincus qu'un débat fructueux doit être bien délimité, surtout lorsqu'il s'agit d'un thème si complexe, nous nous sommes proposé ce bref aperçu informatif, dans le but d'établir l'état actuel des recherches. Cette démarche serait difficile à concevoir si on n'avait eu pour jalon essentiel des recherches sur cette période le Symposium roumano-grec de Thessalonique de 1970, intitulé « L'Époque phanariote »,<sup>1</sup> organisé par le grand ami des Roumains que fut l'historien Cléobule Tsourkas et par le savant byzantiniste Basile Laourdas et auquel la plupart d'entre nous ont pris part, bénéficiant pleinement des suggestives mises au point du Pr Mihai Berza.

Notre tâche ne cesse pourtant pas d'être ardue à cause du caractère souvent subjectif, dicté par d'anciens ressentiments, qu'on trouve encore

\* Il s'agit d'un débat organisé par l'Institut des Études sud-est européennes, le 12 juin 1985, intitulé *Le rôle des classes dominantes dans l'ancienne société roumaine, XVIII<sup>e</sup> s. — 1821*, auquel prirent part : Olga Cicanci, Eugen Stănescu, Alexandru Dușu, Florin Constantiniu, Emanuela Popescu-Mihuț, Liviu Marcu, Andrei Pippidi et Paul Cernovodeanu, dont la communication est publiée dans le présent numéro.

<sup>1</sup> *Symposium L'Époque phanariote*, 21—25 oct. 1970, Thessalonique, 1974, 481 p. (Institut d'Études Balkaniques).



chez ceux qui traitent ce problème. Après la réaction explicable de la génération à laquelle on doit la révolution de 1848 et de notre historiographie du XIX<sup>e</sup> siècle, il semblait que Nicolae Iorga avait fourni — dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup> — les arguments les plus convaincants pour une meilleure compréhension des règnes phanariotes. Le fait que notre grand historien ait souligné les éléments de continuité qui rattachent le XVIII<sup>e</sup> siècle, sur de multiples plans, de ce que l'autorité princière et la société roumaine avaient été au siècle précédent, a marqué un tournant important dans la vision de l'historiographie roumaine, reçue avec satisfaction par les historiens grecs également<sup>3</sup>. Les progrès enregistrés depuis dans la publication des sources et l'interprétation de l'époque — ainsi qu'on le verra au cours de notre débat — permettent aujourd'hui une vision incomparablement élargie.

Malgré tout, jusqu'à nos jours nous enregistrons l'apparition de certains ouvrages qui — même s'ils ont d'incontestables mérites dans l'interprétation de notre histoire — font complètement abstraction de tous ces résultats, se situant par leurs jugements sur les règnes phanariotes un siècle en arrière. Nous pensons surtout au schéma sociologisant qu'un livre récent — qui n'est pas dépourvu d'idées intéressantes — applique à la période étudiée. Comme tout schéma, celui proposé par Ilie Bădescu pour une approche du phanariotisme<sup>4</sup> laisse de côté justement tout ce que nos recherches des dernières décennies ont gagné en données et en nuances. Cette « psychosociologie des phanariotes », qui considère ces derniers comme « les agents » qui ont poussé les Principautés dans l'état de « faubourg » de l'Empire, ne résiste pas aux arguments historiques.

Cet exemple est donné à simple titre informatif, nullement dans une intention polémique. Le débat ne se propose pas d'ajouter au « dossier », compact de cet ancien litige de nouvelles pièces, dans la faveur ou la défaveur des phanariotes. Cela signifierait continuer un style de travail dépassé, qui a ses racines dans l'époque phanariote même et qu'on constate chez certains écrivains et historiens grecs et étrangers de l'époque, dont le cas de Marc-Philippe Zallony est le plus frappant. Rappelons les sentiments hostiles d'un Athanase Comnène Ypsilanti — dont nous parlera Olga Ciacani — ou, à l'autre bout, de l'admiration que leur porte Iacovaki Rizo Neroulos, qui n'est pas justifiée à ce point non plus. Considérer les phanariotes bons ou mauvais, la culture grecque seulement comme un phénomène d'influence dans la culture roumaine ou, au contraire, étouffant les valeurs autochtones, voilà autant de formes de simplification peu scientifiques, de compréhension insuffisamment nuancée de certains problèmes qui demandent une analyse plus poussée. Éditant récemment Pompiliu Eliade<sup>5</sup>, Alexandru Duțu montrait dans sa substantielle étude introductive à quoi mène la tendance de transformer « les stéréotypies des "quarantehuitards" en un système d'interprétation », en rejetant en

<sup>2</sup> N. Iorga, *Cultura română supt fanarioși*, dans *Doiă conșerînțe*, București, 1898.

<sup>3</sup> D. Zakythinou, *Nicolas Iorga, historien de Byzance après Byzance*, « Bull. A.I.E.S.E.E. » 1X, 1—2, 1971, p. 5—11.

<sup>4</sup> Ilie Bădescu, *Sincronism european și cultură critică românească*, București, 1984.

<sup>5</sup> Pompiliu Eliade, *Influența franceză asupra spiritului public în România. Originile*, București, Edit. Univers, 1982, p. XIV.



même temps l'assertion selon laquelle « les phanariotes sont les seuls responsables de la décadence de la société roumaine au XVIII<sup>e</sup> siècle ».

Dans un bien connu essai traitant d'une méthodologie possible de l'histoire de la culture phanariote<sup>6</sup>, Constantin Th. Dimaras, démontre l'impossibilité de caractériser de façon globale et de donner une vision unitaire de cette classe politique si hétérogène — par sa composition — si peu définie dans ses options. Philippe Iliou parle même d'une évolution des Phanariotes qui, au début, représentaient une catégorie sociale puissamment rattachée à la Patriarchie, pour devenir par la suite une classe politique « hétérogène par définition »<sup>7</sup>. Démètre Catargi lui-aussi, en écrivant, à Bucarest ses projets (Σχέδια) destinés à l'éducation des jeunes roumains et grecs des Académies Princières, souligne le caractère ouvert de cette catégorie sociale — les phanariotes — car, dit-il, tous les Grecs peuvent accéder à ces hautes dignités<sup>8</sup>.

En effet, ce que nous appelons des « contradictions » de l'histoire phanariote et même ses aspects paradoxaux, ne sont que des conséquences du pragmatisme politique caractérisant les phanariotes, décidés à spéculer toute situation utile à leur carrière. D'où leur ambivalence lorsque leur obéissance envers la Porte fait place parfois à d'explicables solidarités grecques. D'où aussi leur oscillation entre la revendication d'une tradition byzantine ou, au contraire, d'une ascendance roumaine, comme aussi leur penchant pour une politique de réformes ou, au contraire, d'intégration dans la tradition roumaine. D'où également la duplicité envers la Porte de la dernière période, leur attitude différente face aux nouveaux courants d'idées, enfin la participation même de certains phanariotes des plus représentatifs au mouvement de l'Hétairie. Cette dernière hypostase nous apparaît sous un jour dramatique, car mettant fin à la symbiose turco-phanariote, ils minaient, de façon implicite, leur propre pouvoir politique. Malgré cette inévitable alternative, Alexandre Ypsilanti dans les Principautés, Démètre Ypsilanti et Alexandre Mavrocordat sur le territoire de la Grèce, dirigeaient les opérations militaires de la lutte des Grecs pour la libération. D'ailleurs, ne s'agirait-il que de la contribution des phanariotes — pendant la Turcocratie — à l'éveil de la conscience nationale grecque, qu'il faudrait voir dans le rôle politique des phanariotes un phénomène positif pour le destin néohellénique.

Dans l'étude du phénomène phanariote dans son acception la plus large, de classe politique grecque formée pendant la domination ottomane, l'état actuel des recherches roumaines et étrangères nous permet de comprendre, en premier lieu, ce que les Pays roumains ont signifié dans la carrière de cette classe. On sait combien importants ont été les règnes phanariotes de Moldavie et de Valachie pour le peuple grec privé d'organisation étatique pendant la Turcocratie. Au même titre que les fonctions de grands drogmans, qui leur avaient ouvert le chemin vers la carrière politique, dans le cadre de l'État ottoman, les trônes roumains, ces hautes fonctions

<sup>6</sup> C. Th. Dimaras, Περὶ Φαναριωτῶν, in « Ἀρχαίου Θεράκης » n° 158, Atena, 1969, p. 117—140.

<sup>7</sup> Ph. Iliou, *Luttes sociales et mouvement des Lumières à Smyrne en 1819*, in *Structure sociale et développement culturel des villes sud-est européennes et adriatiques aux XVII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles*, Bucarest, 1975, p. 295—315 (A.I.E.S.E.E.).

<sup>8</sup> D. Katardzis, *Τὰ ἐπιπολέμενα*, édité par C. Th. Dimaras, Athènes, 1970, p. 44.



« que les Grecs ont occupées plus d'un siècle — dit D. Zakythinos — ont représenté une véritable école politique qu'ils mettront à profit, par la suite, pour la lutte de libération »<sup>9</sup>. Tant les synthèses d'histoire néohellénique — D. Zakythinos, N. Svoronos, Ap. Vakalopoulos — que l'édition des sources (l'œuvre de Démètre Catargi, la correspondance de Daniel Philippide, les *Ephémérides* de Panajotis Kodrikas etc.) ont souligné l'importance de *l'expérience politique* acquise par les Grecs dans les deux Principautés roumaines qui bénéficiaient d'un régime de relative autonomie.

Un aspect qui a éveillé l'intérêt ces derniers temps est l'existence d'un phénomène *préphanariote*, surpris par le Pr. E. Stănescu au Symposium cité. Cette idée représente beaucoup plus qu'un simple décalage chronologique de la période phanariote. Il s'agit là d'une analyse subtile des structures du XVII<sup>e</sup> siècle, en tant que prémisses de celles qui seront caractéristiques au XVIII<sup>e</sup> siècle, ainsi que de l'antiphanariotisme que la société roumaine du temps manifestait bien avant la lettre. On y démontre de manière convaincante que ce dernier n'est pas synonyme de l'antigrécisme et n'a pas un caractère de classe.

Tant l'existence d'un préphanariotisme que la composition sociale des phanariotes ont été analysées à nouveau par Andrei Pippidi dans son article *Phanar, phanariotes, phanariotisme*<sup>10</sup>. En axant le préphanariotisme sur les antécédents d'une influence levantine, A. Pippidi voit dans les phanariotes « une seconde vague de l'immigration politique et commerciale grecque au nord du Danube, après l'avant-garde des Épirotes et des Insulaires ». Compte tenu de cette continuité, la politique agraire des princes phanariotes et même les réformes de Constantin Mavrocordat ne font que répéter la politique agraire des princes de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Quant au caractère de classe politique des phanariotes, celui-ci est évident, car « la qualité de phanariote reste inséparable de la fonction publique et dans une moindre mesure des hautes fonctions ecclésiastiques ». L'idée revient dans l'essai de Cyril Mango, *Les phanariotes et la tradition byzantine*, qui nie la filiation byzantine de cette élite : « un mélange de Grecs entreprenants, de Roumains, Albanais et Italiens levantins », dont les ressources financières étaient dues aux positions lucratives occupées dans l'Empire ottoman<sup>11</sup>.

En revenant à la thématique de notre débat, nous considérons qu'elle doit contribuer à une meilleure connaissance des états des choses de nos pays, pour lesquels — ainsi que le remarquait le Pr. Berza — l'étiquette d'« époque phanariote » se montre tout à fait insuffisante. Il est évident que tous les problèmes soulevés par les phanariotes et le « phanariotisme » ne pourront être discutés aujourd'hui. Il s'agit seulement de nous arrêter aux plus importants, pour lesquels les recherches des dernières décennies ont apporté de nouvelles interprétations. Nous n'ignorerons ni l'aggravation de la domination ottomane au détriment de l'autonomie roumaine — vision sensiblement modifiée par la parution récente de l'é-

<sup>9</sup> Dion. A. Zakythinos, *Η πολιτική ιστορία της Νεωτέρας Ελλάδος*, Atena, 1965, p. 40.

<sup>10</sup> A. Pippidi, *Phanar, phanariotes, phanariotisme*, in « Revue des Etudes sud-est européennes », XIII (1975), 2, p. 234-235.

<sup>11</sup> Cyril Mango, *The Phanariots and the Byzantine Tradition*, dans le volume, édité par Richard Clogg, *The Struggle for Greek Independence*, Londres, 1975, p. 41-66.



tude de Mihai Maxim<sup>12</sup> — et nous n'ignorons ni les aspects blessants pour les boyards autochtones ou spoliateurs pour les paysans de la symbiose gréco-turque représentée par le régime phanariote. Mais nous considérons qu'aujourd'hui, quand le matérialisme historique nous a fourni tout un laboratoire d'analyse objective du processus de décomposition du féodalisme et de l'apparition des premières formes du capitalisme commercial en pleine époque phanariote, nous ne pouvons plus ignorer un phénomène que l'intuition de Nicolae Bălcescu signalait dès lors en comparant l'ascension au pouvoir des phanariotes à l'ascension de la bourgeoisie dans l'Europe occidentale. C'est une réalité prouvée par Andrei Oțetea, Gheorghe Zane, Vasile Mihordea, Damaschin Mioc, Vladimir Diclescu, Ilie Corfus, Sergiu Columbeanu, Georgeta Penelea, Ioana Constantinescu et tous ceux qui ont étudié l'histoire économique et sociale des Principautés.

Nous nous proposons donc dans ce débat de mettre l'accent tout spécialement sur *les aspects socio-économiques et politiques* et en une moindre mesure sur les aspects idéologiques, qui ont été discutés dans nos débats concernant le développement de la conscience nationale dans le Sud-Est de l'Europe, la tradition et l'innovation dans la culture de cette zone à l'époque des Lumières ou la formation de l'historiographie moderne sud-est européenne<sup>13</sup>.

Le régime phanariote est caractérisé par un permanent effort de *consolidation du pouvoir princier* et de *limitation du pouvoir nobiliaire*. La principale voie suivie dans ce but a été *la politique de réformes*. Au premier plan s'inscrivent l'évidence démographique, la réorganisation de la fiscalité, les restrictions imposées aux privilèges dont bénéficiaient les boyards dans ce domaine et, en général, la réglementation des relations agraires.

Cet important domaine du système de réformes phanariotes a été traité de manière fort efficiente par nos historiens, tant par d'amples publications documentaires que par de compétents ouvrages d'interprétation. Au Symposium de Thessalonique, la politique agraire des phanariotes et les réformes des Mavrocordat surtout ont été analysées par Șerban Papacostea et Florin Constantiniu, dans la perspective du contrôle permanent exercé par les phanariotes sur les relations agraires. La source de la concurrence entre les grands propriétaires et les princes a donc été la propriété de la terre, qui formait la base du pouvoir politique des boyards par l'autorité qu'elle conférait aux maîtres du sol sur les paysans dépendants et par la diminution de la capacité fiscale de l'État.

La préoccupation dominante du prince phanariote, mise en lumière par Șerban Papacostea, est la consolidation du pouvoir princier et la limitation des privilèges et des particularismes. « Tout comme les autres réformes et plus encore qu'elles, l'intervention systématique de l'État dans les rapports entre seigneurs et paysans dépendants était appelée à secouer le carcan de l'autorité seigneuriale qui avait érigé au cours des siècles anté-

<sup>12</sup> Mihai Maxim, *Le statut des Pays roumains envers la Porte Ottomane aux XVI<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècles*, in « Revue roumaine d'Histoire », XXIV (1985), 1–2, p. 29–50.

<sup>13</sup> Voir les textes principaux illustrant ces débats, organisés par l'Institut d'études sud-est européennes, dans les derniers numéros du présent périodique.



rieurs un mur épais entre l'État et une grande partie de la masse paysanne »<sup>14</sup>. L'élimination du pouvoir seigneurial, commencée seulement par les réformes de 1746—1749, a continué pendant toute la période phanariote par le système permanent des ordonnances princières en matière de litiges agraires, menant à la consolidation considérable du pouvoir central. L'abolition du servage — issue des nécessités démographiques — allait assurer l'autorité du prince dans sa concurrence avec des maîtres du sol, renforçant l'exercice direct et effectif du pouvoir princier.

« Adeptes d'une autorité puissante — dit Florin Constantiniu — les princes phanariotes ont associé l'autocratie byzantino-turque aux idées du despotisme éclairé »<sup>15</sup>. Nous croyons qu'il aurait été difficile de trouver une meilleure formule pour exprimer l'esprit dans lequel se constitue l'idéologie des princes phanariotes, le mélange de réalisme et de velléités inassouvies, de légitimisme et usurpation qui les caractérisait. Reprenant la thèse de Nicolae Iorga, Fl. Constantiniu donne, en 1972, de nouvelles explications sur le caractère des réformes phanariotes, qui visaient en réalité la limitation des privilèges de l'aristocratie et la consolidation de la domination ottomane.

Les contributions ultérieures de l'histoire agraire ont procédé à d'indispensables analyses de l'économie domaniale de toute l'époque phanariote. On a poursuivi les progrès du domaine en matière de production, au dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle surtout, grâce aux nouvelles conditions créées par la Paix de Kuciuk-Kainargi, quand ce processus prend forme dans le cadre des anciennes institutions agraires. C'est ainsi qu'en 1974, Sergiu Columbeanu a étudié la structure économique du domaine seigneurial, dépassant une tradition historiographique axée sur les aspects sociaux des liens qui rattachaient les propriétaires fonciers des paysans dépendants. Il a démontré le caractère *commercial* que tend à prendre le domaine et qui était dû à la valorisation de certains monopoles seigneuriaux<sup>16</sup>. Des études de S. Columbeanu, comme de tant d'autres, se détache une conclusion importante. Malgré les difficultés des paysans, assiégés par une double fiscalité (du maître et de l'État), le domaine produit tant, qu'il s'ensuit un essor inattendu du commerce intérieur, surtout dans les conditions d'affaiblissement du monopole turc créées en 1774. Le domaine seigneurial devient une unité économique qui produit pour le marché et l'agriculture naturelle est remplacée par l'agriculture commerciale.

Une série de contributions roumaines d'un numéro de la revue « Annales de la Révolution Française », (1976) consacré à l'époque des « Lumières » dans les Principautés Roumaines, signées par Gh. Zane, Val. Al. Georgescu, Alexandru Duțu, Paul Cernovodeanu, Florin Constantiniu, nous prouvent les progrès de ces changements. Gh. Zane constate

<sup>14</sup> Șerban Papacostea, *La Grande Charte de Constantin Mavrocordato (1741) et les réformes en Valachie et en Moldavie*, dans *Symposium* ... p. 375. V. aussi, dans le même volume, Florin Constantiniu, *Constantin Mavrocordato et l'abolition du servage en Valachie et en Moldavie*.

<sup>15</sup> V. le volume *Les Pays Roumains à l'âge des Lumières, 1770—1830*, « Annales historiques de la Révolution Française », 1976, p. 400—401.

<sup>16</sup> Sergiu Columbeanu, *Grandes exploitations domaniales en Valachie au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Bucarest, 1974.



que le régime phanariote, même s'il a maintenu l'économie roumaine dans une situation de sous-développement et de régime féodal, malgré l'aspect statique de la situation, a donné lieu à certaines transformations qui annoncent une époque nouvelle. Il ne s'agit que d'un régime de transition, qui prépare le déclin d'un certain système socio-économique et d'un régime politique, permettant l'instauration d'un nouveau régime. L'idée est également soutenue par Gh. Platon, dans ses explications introductives de la *Genèse de la révolution roumaine de 1848*<sup>17</sup>. Le livre récent de Ioana Constantinescu<sup>18</sup> prouve les proportions prises par le développement du fermage (équivalant à l'ascension d'une nouvelle catégorie sociale) et la pénétration du capital commercial dans l'exploitation agricole. Nous trouvons là un terrain d'application particulièrement intéressant de la théorie marxiste, car nous pouvons suivre la manière dont « le capital commercial sous forme de bail broie le caractère fermé de l'économie féodale », donc « le rôle dissolvant du fermage dans la société féodale où il est né et crée des prémisses d'un nouvel ordre de choses ».

Le rôle dissolvant pour la société féodale du développement du marché *interieur* et *extérieur*, ainsi que de l'extension du *fermage* est illustré aussi par d'autres aspects, étudiés à fond par nos historiens. C'est ainsi que Georgeta Penelea a donné dans son livre sur les foires un suggestif aperçu de la coexistence des éléments féodaux avec l'apparition de certains facteurs de l'économie précapitaliste. Constantin C. Giurescu soulignait, en 1977, l'importance pour le développement du commerce extérieur des Principautés de la transformation du monopole ottoman en *un droit de préemption* (après Kuciuk-Kainargi) et la pratique permanente d'un commerce roumain en Autriche, Pologne, Italie et Allemagne, ainsi que d'une contrebande qui éludait les restrictions et les obligations envers la Porte.

Une institution essentielle pour cette période de transition, issue de la pratique, fut le statut de « sujets étrangers », qui a formé l'objet de la thèse de Steluța Mărieș-Agapi. Il s'agit toujours d'une formule destinée à éluder le statut diminuant, devenu trop étroit pour ces nouveaux progrès de la vie économique, celui de sujet ottoman. Cette solution pragmatique contribua à l'essor du commerce roumain et balkanique à la fin de la période phanariote. Olga Cicanci a analysé l'activité des compagnies grecques de Transylvanie, en tenant également compte des progrès du commerce des Principautés<sup>19</sup>.

En ce qui concerne les autres réformes créées pour consolider les règnes phanariotes, celles qui visaient l'extension des attributions judiciaires du prince, les réformes administratives et, en général, toutes les mesures qui assuraient au prince le contrôle dans la plupart de la vie sociale, elles ont bénéficié des précieuses études du Pr Valentin Al. Georgescu, qui, à notre grand regret, ne peut pas prendre part à notre débat. Il nous faut souligner, à cette occasion, l'importance des éditions de codes

<sup>17</sup> Gh. Platon, *Geneza revoluției române din 1848*, Iași, 1980.

<sup>18</sup> Ioana Constantinescu, *Arendăși în agricultură Țării Românești și a Moldovei pînă la Regulamentul Organic*, București, Edit. Academiei, 1985, 204 p.

<sup>19</sup> Olga Cicanci, *Companiile grecești din Transilvania și comerțul european în anii 1636-1746*, București, Edt. Academiei, 1981, 207 p.



phanariotes, dont la série, commencée dans le cadre de l'Institut « N. Iorga », a continué à l'Institut d'Études sud-est européennes, grâce au Pr Valentin Georgescu et à notre collègue Emanuela Popescu-Mihuț. J'ajouterais aussi que c'est toujours dans notre Institut qu'a été élaborée l'*Histoire du droit roumain*, dont Liviu Marcu a été le coordonnateur et, en grande partie, l'auteur également. Des sources importantes pour une meilleure connaissance de cette période sont les *Documents turcs concernant l'histoire des Roumains*, édités par Mehmet Mustafa, ainsi que les volumes de documents, initiés par les Archives de l'État de Bucarest<sup>20</sup> et le récent volume contenant *les rapports des agents de C. Mavrocordat*, traduits et édités par Ariadna Camariano-Cioran. Nous espérons voir bientôt imprimée une série de sources précieuses. Il s'agit de la Chronique d'Athanase Comnen-Ypsilanti et des ouvrages de Daniel Philippide — éditions préparées par Olga Cicanici — ainsi que l'*Histoire de la Dacie*, de Dionisie Fotino, éditée par Emanuela Popescu-Mihuț et Tudor Teoteoi.

Dans nos discussions on ne devrait pas négliger non plus l'évolution des institutions constitutionnelles — les Assemblées d'État — qui, selon Gheorghe Brătianu, n'aurait pas été interrompue par l'instauration des règnes phanariotes. Enfin, nous nous posons une question légitime, à laquelle le débat ne manquera sans doute pas de donner une réponse : peut-on parler d'une modernisation qui se serait produite à la suite des réformes phanariotes ?<sup>21</sup>

<sup>20</sup> Taksin Gemil, *Relațiile Țărilor Române cu Poarta Otomană în documentele turcești, 1601—1711*, București, 1984, 532 p.; Valeriu Veliman, *Relațiile româno otomane 1711—1821*, București, 1984, 795 p.

<sup>21</sup> Ce n'est qu'après le débat que nous avons pris connaissance d'un texte particulièrement intéressant pour notre thème : Stefan Lemny, *La critique du régime phanariote : clichés mentaux et perspectives historiographiques*, in « Culture and Society », volume édité par Al. Zub, Iași, 1985, p. 17—30. C'est d'ailleurs la conclusion générale qui s'est dégagée de nos travaux : la nécessité de reprendre l'histoire des Roumains pendant les règnes phanariotes à la lumière des dernières recherches, qui permettent de renoncer à des clichés trop persistants dans l'historiographie au sujet de cette période.

C'est toujours au dernier moment que nous prenons connaissance de l'exposé particulièrement intéressant que notre collègue Alexandru Duțu a fait au Colloque de Mátrafüred sur l'absolutisme éclairé tel qu'il fut pratiqué par les princes phanariotes dans les Pays roumains. C'est surtout en prenant ses exemples dans la culture roumaine de l'époque que Alexandru Duțu poursuit les deux tendances dominantes qui ont marqué « la grandeur et la décadence de l'absolutisme éclairé », en remarquant comment « après les efforts qui ont voulu beaucoup améliorer sans trop changer, vint l'effervescence de l'opposition contre l'absolutisme. Or, cette effervescence dévoile le déclin des Lumières et l'aurore de l'esprit révolutionnaire ». Voir *Colloques de Mátrafüred. L'absolutisme éclairé*, Budapest, Akademiai Kiadó et Éditions du C.N.R.S., Paris, 1985, p. 331—337.



## UN ITINÉRAIRE INÉDIT À TRAVERS LE SUD-EST EUROPÉEN: LE VOYAGE DE J. G. MONNIER EN 1786

JACQUES PAVIOT

(Centre National de la Recherche Scientifique, Paris)

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la France s'engagea de plus en plus dans l'aide militaire à l'Empire ottoman, son allié séculaire, pour contrecarrer les visées expansionnistes des puissances russe et autrichienne<sup>1</sup>. Ainsi, après les tentatives de Bonneval Pacha<sup>2</sup> et du baron de Tott<sup>3</sup>, ce fut une véritable mission militaire française qui fut envoyée à Constantinople à partir de 1783<sup>4</sup>. Elle fut bientôt dirigée par le capitaine du génie Lafitte-Clavé, dont l'ajoint direct, pour l'enseignement des matières du génie, était le capitaine en second Joseph Gabriel Monnier<sup>5</sup>.

J. G. Monnier est né le 29 mars 1745 à Bourg-en-Bresse, dans l'actuel département de l'Ain. Il entra à l'École royale du génie à Mézières en 1768 et fut reçu ingénieur, ainsi que promu lieutenant en premier, le 1<sup>er</sup> janvier 1770. Il fut d'abord affecté dans le Midi de la France à Toulon, puis à Bayonne où il aperçut l'empereur Joseph II lors de son passage en 1777. En 1780 il fut nommé dans le Nord du pays, notamment à Bouchain où il se maria en 1782. En 1784 il apprit qu'il avait été désigné pour faire partie de la mission militaire en Turquie; à Versailles on lui expliqua ses tâches et on lui conseilla d'écrire un traité élémentaire de fortification. Embarqué à Marseille, il arriva dans la capitale ottomane le 16 juillet 1784 et se mit aussitôt à l'enseignement des principes de la fortification. En 1786 il obtint un congé et effectua le voyage de retour vers la France en empruntant la voie de terre, en compagnie du secrétaire de l'ambassade de France Le Hocq.

<sup>1</sup> Voir Jean BERANGER, „Les Vicissitudes de l'alliance militaire franco-turque, 1520—1800”, synthèse pour le *Colloque international d'histoire militaire*, Vienne, 6—10 juin 1983; Gilbert BODINIER, „Les „Missions” militaires françaises en Turquie au XVIII<sup>e</sup> siècle”, communication *ibidem*; Auguste BOPPE, „La France et le „Militaire Turc” au XVIII<sup>e</sup> siècle”, in *Feuilles d'histoire du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, t. VII (1912), p. 387—402 et 490—501.

<sup>2</sup> Voir en dernier lieu Jean NOUZILLE, „Bonneval Pacha, soldat et homme d'Etat européen au siècle des Lumières (1675—1747)”, communication au *Colloque d'histoire militaire*, Washington, juillet 1982.

<sup>3</sup> Voir ses *Mémoires... sur les Turcs et les Tatares*, Amsterdam, 1782, 2 vol.

<sup>4</sup> Voir Adrien ARCELIN, „Une mission militaire en Turquie (1784—1788)”, in *Revue de la Société littéraire, historique et archéologique du département de l'Ain*, (1873) p. 8—25; Anne BLANCHARD, *Les Ingénieurs du „Roy”, de Louis XIV à Louis XVI. Etude du corps des fortifications*, Montpellier, 1979, p. 411—420; Léonce PINGAUD, *Choiseul-Gouffier. La France en Orient sous Louis XVI*, Paris, 1887, passim.

<sup>5</sup> Voir Jacques PAVIOT, „Les Voyages de Joseph Gabriel Monnier (1745—1818). Un officier du génie bressan à travers quelques événements de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle”, in *Les Nouvelles Annales de l'Ain*, 1982, p. 74—124.



Nous éditons ci-dessous le texte complet de l'itinéraire jusqu'à Vienne (le voyage lui-même se terminant à Paris où les deux Français se sont rendus le 6 octobre) tel qu'on peut le trouver dans le *journal*<sup>6</sup> autographe de Monnier ainsi que dans une copie — elle aussi autographe — ne contenant que cet itinéraire<sup>7</sup>.

C'est un militaire, un officier du génie, qui a consigné ces quelques notes : nous n'y trouvons que la mention des noms de lieux<sup>8</sup> traversés avec les distances les séparant (en heures de chemin jusqu'au col de la Tour Rouge, frontière avec l'Empire, et en lieues ensuite) et quelques indications sur le paysage. Pour les places plus importantes Monnier s'est intéressé bien sûr aux fortifications décrites longuement (notamment pour Timișoara) et les descriptions des villes sont rares (Bucarest étant celle sur laquelle il donne le plus de renseignements). L'homme du XVIII<sup>e</sup> siècle se révèle par l'intérêt que Monnier montre pour l'économie (la culture du blé qui se développe de la Transylvanie à la Hongrie) ainsi que par le sentiment de la nature qui se manifeste dans sa description du Balkan.

**JOURNAL DU VOYAGE DE M. MONNIER, CAPITAINE AU CORPS ROYAL  
DU GENIE, DE CONSTANTINOPLE À PARIS EN 1786**

Le 6 septembre 1786, M. Le Hocq secrétaire de l'ambassade de France, ses deux domestiques et M. Monnier sont partis du fauxbourg de Constantinople nommé Aivan sarai, à 6 heures du matin, accompagnés d'Ibrahim Bacha janissaire et de deux postillons. Leur troupe étoit composée de 7 personnes et 9 chevaux dont deux chargés des équipages. Ils étoient munis d'un firman du Grand Seigneur pour avoir des chevaux de poste sur la route.

De Constantinople à 40 lieues<sup>9</sup> de distance on ne peut aller qu'à journées ordinaires sur des chevaux de louage, la poste n'étant établie qu'à 40 lieues de la capitale. Cet arrangement extraordinaire est l'effet du despotisme toujours inquiet sur l'évasion des gens en place ou riches.

**Le 6. septembre**

heures de chemin	Lieux	Provinces ou Etats
1/2 heure	Davoud Pacha sarai <sup>10</sup>	}
1	Khaznadar chifflu <sup>10</sup> (ferme)	

<sup>6</sup> Conservé à la Bibliothèque municipale de Bourg-en-Bresse, ms. 63.

<sup>7</sup> Conservée dans les Archives de l'Inspection du Génie (Article 14, Places étrangères, Turquie n° 2, pièce 10) au château de Vincennes. Nous remercions d'ailleurs Mlle N. Lacrocq et Mme N. Salat pour leur aide apporté à nos recherches.

<sup>8</sup> Nous avons eu le plus de problèmes à identifier les noms de lieux indiqué par Monnier pour la Bulgarie, où nous sommes très incomplets : nous espérons qu'un collègue bulgare pourra compléter notre travail.

<sup>9</sup> Soit environ 160 km.

<sup>10</sup> ? ; 10 ?



2 1/4	Kuchuk chemedgé ou Ponte Pico <sup>11</sup> , village	} Romélie Le chemin longeant la côte de Marmara en montant et en descendant
6	Buyuk chemedgé ou Ponte grande <sup>12</sup> , bourg considerable	
8	Coum Bourgas <sup>13</sup> ou Bourg du sable, village situé sur le bord de la mer	
10	Bodos ou Bivados <sup>14</sup> , village	
12	Selivry <sup>15</sup> , ville avec un chateau a l'antique, située sur la mer de Marmara.	

### Le 7. septembre

4 1/2	Kinikleu chifflic <sup>16</sup> , ferme	} Romélie Le chemin en montant et en descendant
12	Tchorlou <sup>17</sup> , village	
16	Kharistran <sup>18</sup> , hameau	

### Le 8. septembre

4	Bourgas <sup>19</sup> , gros bourg où nous avons pris 4 hommes d'escorte	} Romélie Le chemin dans des immenses plaines désertes.
12	Belenk chifflic <sup>20</sup>	
14	Kirk klissa <sup>21</sup> ou 40 Eglises, où l'on commence a trouver des chevaux de poste. Ce lieu est très considerable.	

### Le 9. septembre

8	Kanara <sup>22</sup> , village où nous avons prix deux hommes d'escorte	} Forets et monts
12	Frakir <sup>23</sup> , village et relai de poste	
16	Karabouna <sup>24</sup> , village	

<sup>11</sup> Küçük-Çekmece.

<sup>12</sup> Büyük-Çekmece.

<sup>13</sup> Kumburgaz.

<sup>14</sup> ?

<sup>15</sup> Auj. Silivri.

<sup>16</sup> ?

<sup>17</sup> Auj. Çorlu.

<sup>18</sup> Auj. Bükükkaristran.

<sup>19</sup> Auj. Lüleburgaz.

<sup>20</sup> ?

<sup>21</sup> Kırklareli.

<sup>22</sup> Auj. Yukari Kanara.

<sup>23</sup> Auj. Fakija.

<sup>24</sup> Auj. Grudovo.



## Le 10. septembre

- |       |   |        |
|-------|---|--------|
| 3     | Ressou Kesré <sup>25</sup> , village          | } Bois |
| 5     | Benny <sup>26</sup> , village                 |        |
| 6 1/2 | Kutchal <sup>27</sup> , village               |        |
| 7 1/2 | Aidos <sup>28</sup> , ville et relai de poste |        |

## Le 11. septembre

- |    |   |              |                |
|----|---|--------------|----------------|
| 9  | Tchengué, <sup>29</sup> village                 | } La Romélie |                |
| 12 | Ieni Keuie, <sup>30</sup> village               |              | } Bois et mont |
| 15 | Prouvaté, <sup>31</sup> ville et relai de poste |              |                |

## Le 12. septembre

- |        |  |   |
|--------|--|---|
| 1/2    | Kirumné, <sup>32</sup> village   | } Bulgarie<br>Pays coupé de val-<br>lons et de montag-<br>nes boisées |
| 5 1/2  | Gulepché, <sup>33</sup> village  |   |
| 8      | Tchoumla, <sup>34</sup> ville et résidence<br>d'un Pacha à 3 queues située dans<br>un vallon agréable avec un petit fort<br>en terre sur la route à la distance de<br>400 toises <sup>35</sup> de la ville. Ici est le re-<br>lai de la poste. |   |
| 11 1/4 | Muratlar, <sup>36</sup> village  |   |
| 12     | Bougas Kessen, <sup>37</sup> village   |   |
| 15 1/2 | Arnaout Keuie, <sup>38</sup> bourg où il y a<br>une horloge dans une tour à cloche,<br>chose étonnante et rare en Turquie.   |   |
| 16     | Hrasgrat, <sup>39</sup> bourg et relai de<br>poste   |   |

## Le 13. septembre

- |   |                                 |   |
|---|---------------------------------|---|
| 1 | Assambar, <sup>40</sup> village | } |
| 5 | Torlak, <sup>41</sup> village   |   |
| 8 | Pissanza, <sup>42</sup> village |   |

<sup>25</sup> Auj. Rusokastro.

<sup>26</sup> ?

<sup>27</sup> ?

<sup>28</sup> Auj. Ajtos.

<sup>29</sup> Auj. Čengelä (?).

<sup>30</sup> Auj. Dalgopol (?).

<sup>31</sup> Auj. Provadija.

<sup>32</sup> ?

<sup>33</sup> ?

<sup>34</sup> Šumen, depuis 1950 Kolarovgrad.

<sup>35</sup> Soit environ 800 m.

<sup>36</sup> ?

<sup>37</sup> ?

<sup>38</sup> ?

<sup>39</sup> Auj. Razgrad ; on peut noter que Monnier, contrairement aux autres voyageurs, n'a pas pris mention des monuments importants : déjà la mosquée de Kolarovgrad et ici celle d'Ibrahim Paša.

<sup>40</sup> ?

<sup>41</sup> Auj. Hlebarovo (?).

<sup>42</sup> Auj. Pisanec.



9 1/2 Bouzun,<sup>43</sup> village

12 Roustjouk,<sup>44</sup> grande ville située sur la rive droite du Danube à 100 lieues<sup>45</sup> de son embouchure. Ce fleuve a 4 à 500 toises<sup>46</sup> de largeur dans cet endroit où on le traverse en bateau pour aller en Valachie. Cette ville est fermée d'une enceinte crenelée avec un petit chateau ou fortin situé en dessous sur le bord du fleuve et près de la douane, où l'on visite légèrement les effets des voyageurs comme dans toutes les autres douanes de Turquie. Dans cette ville il y a un relai de poste.

Gergoya,<sup>47</sup> à 1200 toises au dessous de Roustjouk sur la rive gauche du Danube, où débarque le bateau de Roustjouk. Cette ville est assez considérable. Le passage du fleuve est défendu par un chateau flanqué de 8 petits bastions dont une moitié sur le fleuve sont en maçonnerie et l'autre moitié du côté de la ville sont en terre avec quelques embrasures revêtues en clayonage. Ce chateau est entouré d'un fossé sec et d'un mauvais chemin couvert garni d'énormes palissades sans traverses ni glacis. L'intérieur du fort contient un donjon ou chateau de pierre à tours antiques.<sup>48</sup> Gergoya ou Yergoya est un relai de poste.

15 Dahe,<sup>49</sup> village

18 Capachan,<sup>50</sup> village

22 Boukarest, capitale de la principauté de Valachie.

Bulgarie

Valachie

Plaines immenses et desertes

<sup>43</sup> ?

<sup>44</sup> Rusçuk, auj. Ruse.

<sup>45</sup> Soit environ 400 km.

<sup>46</sup> Soit de 800 à 1000 m.

<sup>47</sup> Auj. Giurgiu.

<sup>48</sup> Le donjon est en fait une construction turque.

<sup>49</sup> Auj. Daia.

<sup>50</sup> Auj. Adunații-Copăceni.



### Le 14. septembre

Sejour à Boukarest, où nous avons acheté du consul impérial<sup>51</sup> M. Pedrossi une voiture à 4 places ou charriot allemand coutant 22 louis d'or.

Cette ville non enceinte contient 50 mille habitants, 360 eglises grecques, une catholique, et une luthérienne. Elle est la residence du prince regnant Mavroieni,<sup>52</sup> cy devant Drogueman du Capitan Pacha, des 12 grands Boyards et d'une infinité d'autres petits, d'un archevêque grec, d'un évêque catholique dont le diocèse est la Bulgarie, de deux consuls, l'un de Russie, l'autre d'Allemagne.

Ses rues sont belles, larges et pavées d'arbres equarris, jointifs et posés en travers. Les maisons sont grandes, belles et baties en pierres (ou plutôt de briques) et toutes séparées par des jardins ou enclos.

Le Palais du prince ou hospodar a de la grandeur. Sa cour est très nombreuse et à l'instar de la Porte ottomane. Les revenus du prince sont de 12 millions fournis par la Valachie, qui cependant n'est peuplée que de 200 mille habitants et qui pourroit l'être de 1500 mille au moins. Cette province est une des plus belles et des plus fertiles de l'univers.

Nous avons été très bien reçus par le prince qui a fait présent à M. le Hocq d'un cheval blanc arabe, le plus beau de ses ecuries, et à moi d'un mouchoir de mousseline brodé en or, suivant la politesse orientale. Il nous a en outre comblés d'honneurs et de provisions de bouche pour le voyage. Sur tous ses Etats, nous avons eu les chevaux de poste, les guides, le logement et les vivres gratis; et de plus deux de ses gardes du corps pour nous escorter jusqu'à la frontiere d'Allemagne.

La Garde ordinaire du prince consiste en 50 Arnaoutes<sup>53</sup> ou Esclavons, compagnie à cheval, et en 50 Grecs en uniforme bleu et rouge, armés de sabres, pistolets et fusils à bayonette, avec giberne et buflerie<sup>54</sup> blanche, formant une compagne à pied. L'interieur de la maison du prince est composé de mille personnes à peu près.

Boukarest est située sur la Dumbovitza,<sup>55</sup> riviere que l'on pourroit rendre navigable jusqu'au Danube dans lequel elle se jette.

### Le 15. septembre

- |    |  |   |
|----|--|---|
| 7  | Floresti, <sup>56</sup> maison isolée et relai | } |
|    | de poste                                       |   |
| 13 | Gaesti, <sup>57</sup> village, relai de poste  |   |

<sup>51</sup> C'est en 1783 que l'Empire établit pour la première fois un consul à Bucarest, suivant en cela la Russie qui installa le sien en 1782; ceci à la suite du traité de Küçük Kajnarca du 30 juillet 1774 (voir Barbara JELAVICH, *History of the Balkans. Eighteenth and Nineteenth Centuries*, Cambridge, 1983, t. I, p. 111).

<sup>52</sup> Il s'agit de Nicolae Mavrogheni, qui a été hospodar de Valachie de 1786 à 1790.

<sup>53</sup> Les Arnaoutes (ou Arnauts, Arnavoutes, Arnavites) étaient en fait des Albanais qui fournissaient des soldats réputés.

<sup>54</sup> Lire buffleterie.

<sup>55</sup> Auj. Dimbovița; elle se jette d'abord dans l'Argeșul, qui se déverse elle-même dans le Danube à Oltenița.

<sup>56</sup> ?

<sup>57</sup> Auj. Găești.



- 19 Pitesti, <sup>58</sup> bourg où nous avons couché chez Frango Paulo, grec catholique de l'isle de Naxie, gouverneur d'un district de Valachie. Ici relai de poste. } Valachie. Plaines immenses et desertes

**Le 16. septembre**

- 7 Kyurde de Hardis, <sup>59</sup> village et relai de poste. } Bois et monts Crapacs <sup>61</sup>
- 12 Salatrouk, <sup>60</sup> hameau et relai de poste

**Le 17 septembre**

- 6 Titesti <sup>62</sup>, village et relai de poste
- 9 Keneni, <sup>63</sup> village et relai de poste
- 10 1/2 Lazaret imperial, établissement pour la quarantaine. } Transilvanie <sup>64</sup>

Il y a quatre passages à travers les monts Crapacks pour penetrer de Valachie en Transilvanie, celui dit la Porte de Fer, deux autres et celui ci dit la Tour Rouge. <sup>65</sup>

Ces passages sont gardés par les troupes provinciales de la Transilvanie. Le Lazaret où l'on nous a arrêtés 15 heures étoit gardé par 25 hommes et un lieutenant de la 1<sup>ere</sup> Légion de Valachie. Il y a aussi là une douane où l'on ne nous a presque pas visités et nos hardes ont passé sans être fouillées ni parfumées, graces au general baron de Fabris, commandant du pays qui est un peu incrédule sur le fait de la peste.

Le Lazaret de la Tour Rouge est situé sur l'Alouta, <sup>66</sup> riviere assez large qui coule dans un vallon étroit et resserré par de hautes montagnes escarpées et couvertes de bois.

Le chemin est taillé dans le roc et bordé par un precipice continuel de 10 à 12 lieues <sup>67</sup> de longueur pour traverser cette partie des monts Crapacs.

L'établissement du Lazaret consiste en quelques magasins pour y déposer le marchandises en quarantaine, une maison pour le douanier, une chapelle, des casernes et une auberge pour les voyageurs. Du reste, par sa situation, ce lieu a le genre des beautés affreuses.

<sup>58</sup> Auj. Pitești.

<sup>59</sup> Auj. Curtea de Argeș.

<sup>60</sup> Auj. Sălătrucu.

<sup>61</sup> Les monts Carpatés.

<sup>62</sup> Auj. Titești.

<sup>63</sup> Auj. Ciîneni.

<sup>64</sup> La Transilvanie est entrée officiellement dans les possessions des Habsbourg en 1699 par le traité de Karlowitz.

<sup>65</sup> Les quatre passages dont fait mention Monnier sont les Portes de Fer (le défilé du Danube), le col Surduc, le col de la Tour Rouge (Turnu Roșu) pour la route de Sibiu et le col de Predeal pour celle de Brașov.

<sup>66</sup> Auj. l'Oltul.

<sup>67</sup> Soit plus d'une quarantaine de kilomètres.



## Le 18. septembre

### Lieux

L'on nous a amené des chevaux de poste de la ville d'Hermanstad<sup>68</sup>, d'après la permission du general Fabris pour sortir de nostre quarantaine.

Les postes en Allemagne sont de 4 milles ou à peu près de 4 lieues de poste de France.<sup>69</sup>

1/2

La Tour Rouge,<sup>70</sup> village et fort avec une garnison, un major comendant et une douane. Ici le pays s'elargit et l'on sort des monts Crapacs.

4

Hermanstat, capitale de la Transilvanie, eveché, gouvernement, comandement militaire. Cette ville assez grande et bien bâtie est située sur une petite riviere<sup>71</sup> dans une immense plaine dont les montagnes les plus voisines<sup>72</sup> sont éloignées de mille à 1200 toises<sup>73</sup>. Son enceinte est une muraille de 25 à 30 pieds<sup>74</sup> de hauteur avec contreforts portant des arceaux au dessus desquels regne une banquette et un parapet crenelé couverts par un toit apuyé d'un coté sur le parapet et de l'autre par des poteaux de bois posée debout sur la banquette, où l'on monte par des escaliers dans les courtines ou dans les tours quarrées qui flanquent l'enceinte. Sous la banquette et dans l'entredeux des contreforts sont percées des embrasures au rez de chaussée pour l'usage du canon. Le mur est de 6 pieds<sup>75</sup> d'épaisseur, non compris celle des piédroits des contreforts qui en ont autant. Du reste la place n'a ni fossés ni ouvrages exté-

Transilvanie Monts  
Crapacs

<sup>68</sup> Hermannstadt, auj. Sibiu.

<sup>69</sup> Soit environ 16 km.

<sup>70</sup> Auj. Turnu Roșu.

<sup>71</sup> Il s'agit de la Cibin.

<sup>72</sup> Les montagnes de Cibin.

<sup>73</sup> Soit entre 2000 et 2400 m.

<sup>74</sup> Soit 8 à 10 m.

<sup>75</sup> Soit environ 2 m.



rieurs et n'est qu'une bicoque en fortification. Elle est surtout dans le genre de celle des Turcs.

Les maisons et autres édifices sont en pierre blanche. Sa population de 6 à 7 mille âmes est mêlée de Catholiques, Calvinistes, Luthériens, Arméniens et Grecs Bulgares qui y ont des églises. Il y a aussi un évêque grec. Les voyageurs trouvent dans cette ville une magnifique auberge tenue par un François et où l'Empereur<sup>76</sup> a logé plusieurs fois.

Il y a plusieurs officiers généraux dans cette ville et pour garnison 4 compagnies de grenadiers des régimens qui sont dispersés dans tous les villages de la province depuis les derniers troubles occasionés par les rebelles de ce pays qu'ils ont commis des excès les plus affreux pendant un an.<sup>77</sup>

#### Le 19 septembre Transilvanie

- |   |  |                    |
|---|--|--------------------|
| 4 | Magh, <sup>78</sup> village  | } Plaines          |
| 4 | Rusmark, <sup>79</sup> village   |                    |
| 4 | Millenback, <sup>80</sup> bourg fermé d'un mur crenelé avec garnison de cavalerie. | } Montagnes        |
| 4 | Seibot, <sup>81</sup> maison isolée  |                    |
| 6 | Szasvaros, <sup>82</sup> village   |                    |
| 6 | Déva, <sup>83</sup> village  | } Plaines incultes |
| 8 | Dobra, <sup>84</sup> village situé sur la Maros, riviere.                          |                    |

#### Le 20. septembre

- |   |                                |
|---|--------------------------------|
| 4 | Kossova, <sup>85</sup> village |
| 4 | Facset, <sup>86</sup> village  |
| 4 | Boschur, <sup>87</sup> village |

<sup>76</sup> Joseph II (1741—1790, empereur en 1765) a voyagé incognito en Transsylvanie à trois reprises, en 1773, 1783, et 1786 (B. JELAVICH, *op. cit.*, p. 158).

<sup>77</sup> Il s'agit de la fameuse révolte d'Horea, de Cloşca et de Crişan en 1784.

<sup>78</sup> Ou Maag, auj. Săcel.

<sup>79</sup> Ou Reismarck, Reuszmark, auj. Mercuria.

<sup>80</sup> Ou Millenbach, Mühlenbach, auj. Sebeş.

<sup>81</sup> Auj. Şibot.

<sup>82</sup> Ou Szasvaros, Szasz Varos, auj. Orăştie.

<sup>83</sup> Auj. Deva.

<sup>84</sup> Auj. Dobra, toutefois un peu à l'écart de la Mureşul.

<sup>85</sup> ?

<sup>86</sup> Ou Focset, auj. Făget.

<sup>87</sup> Ou Bosur, auj. Bujor.



- 4 Lugos, <sup>88</sup> gros bourg sur la rivi-  
ere. }  
4 Sinerseg, <sup>89</sup> village }  
8 Keversis, <sup>90</sup> village }

8 Temeswar, <sup>91</sup> capitale du bannat de ce nom, est située sur une petite rivière. <sup>92</sup> Cette ville de peu d'étendue est bien bâtie, les rues alignées et les maisons en pierres blanches et en briques. Sa fortification à la moderne consiste en 8 fronts avec tenailles, demilunes et leurs reduits, contregardes, chemins-couverts et glacis.

Cette fortification allemande est d'un genre tout particulier ; dans les bastions, les flancs sont égaux aux faces et brisés à quelques fronts ; il y a des cavaliers sur le milieu des courtines, quoique la place, située dans une immense plaine, ne puisse être enfilée. Les fronts sont très petits, les tenailles sont sans courtine, mais avec un retranchement sans fossé sur le terre-plein de l'extrémité de leurs branches. Le chemin couvert est dénué de traverses, ainsi que les fossés des caponnières pour les communications aux dehors.

La place contient beaucoup de souterrains et casemates. long des courtines des flancs et des faces des bastions et demilunes avec embrasures sur le fossé pour en défendre le passage.

Les fossés sont secs avec une lunette au milieu.

Les gorges de quelques reduits de demilunes sont à terres coulantes avec de larges rampes pour y monter.

L'on a construit derrière l'un des fronts, celui de l'attaquant sans doute, un énorme bâtiment en maçonnerie, dont la disposition forme en arrière de la courtine un retranchement sans fossé et flanqué par deux demi bastions presque adhérens par leur angle flanqué aux taluds du rempart des courtines des fronts collatéraux. Le rez de chaussée de cet édifice est voué à l'épreuve et le mur percé d'embrasures à 3 ou 4 pieds au dessus du sol de la place. L'étage supérieur est une caserne entourée d'une galerie avec un parapet de maçonnerie en avant.

Cette place paroît peu ancienne. Tous les revêtemens sont dans le meilleur état. L'ingénieur qui l'a construite paroît s'être joué dans les variétés de sa belle composition. Car, quoique la place soit assise dans une plaine rase et immense, cependant aucuns des fronts ne se ressemblent. Les bastions et les dehors ont tous des différences très marquées dans leur tracé ainsi que dans la disposition des feux souterrains et autres parties des ouvrages.

<sup>88</sup> Auj. Lugoj, sur la Timişul.

<sup>89</sup> Auj. Sinersig.

<sup>90</sup> Auj. Creveşu Mare.

<sup>91</sup> Auj. Timişoara.

<sup>92</sup> Il s'agit de la Bega.



La place est mauvaise ; le grand retranchement caserne ne seroit d'aucune utilité, puisque son artillerie ne peut battre que le pied du rempart et que son parapet pour la mousqueterie seroit bientôt détruit, de même que l'étage supérieur par le canon de l'assiégeant établi sur le rempart.

Les immenses dépenses faites pour cette place sont donc très mal employées, puisqu'à vue d'oeil elle ne tiendrait pas plus de 10 à 12 jours de tranchée ouverte.

Sa garnison consiste en 3 regimens d'infanterie et un de dragons.

### Le 21. septembre

4	Petsch Kerrat, <sup>93</sup> village	} Bannat de Temeswar Plaines immenses et incultes
6	Komlos, <sup>94</sup> village	
4	Mokhrin, <sup>95</sup> village	
4	Kanisa, <sup>96</sup> bourg sur la rive gauche de la Temés qui donne son nom au Bannat.	

### Le 22. septembre

- 8 Seguedin, <sup>97</sup> ville enceinte d'un retranchement en terre, presque effacé avec un fossé plein d'eau. Il y a dans la ville un château à l'antique terrassé et flanqué de tours rondes. La porte en est couverte par une demi-lune, le tout est revêtu en brique avec fossé, contrescarpe, chemin couvert et glacis. Ce château m'a paru être un quarré de 40 toises. <sup>98</sup> La garnison de Seguedin est d'un regiment de cavalerie.

### Hongrie

8	Kistelek, <sup>99</sup> village	} Plainses immenses et incultes
8	Felegyhazza, <sup>100</sup> village	
8	Kuskémet, <sup>101</sup> bourg	
8	Erkényi, <sup>102</sup> village	
8	Oksa, <sup>103</sup> village	

<sup>93</sup> Auj. Cárpinis (?).

<sup>94</sup> Auj. Comloşu Mare.

<sup>95</sup> Auj. Mokrin en Yougoslavie.

<sup>96</sup> Auj. Kanjiža, en réalité sur la rive droite de la Tisa.

<sup>97</sup> Auj. Szeged.

<sup>98</sup> Soit environ 80 m.

<sup>99</sup> Auj. Kistelek.

<sup>100</sup> Auj. Kiskunfélegyháza.

<sup>101</sup> Auj. Kecskemét.

<sup>102</sup> Auj. Örkény.

<sup>103</sup> Auj. Ócsa.



### Le 23. septembre

8 Pest, ville belle et bien bâtie, sur la rive gauche du Danube. Elle est environnée d'un mur à merlons à l'antique.

De Pest on traverse le Danube sur un pont de bateaux, divisé en deux parties suivant la longueur, l'une pour ceux qui vont et l'autre pour ceux qui reviennent de Bude.

Bude ou Offen, capitale de la Hongrie avant que Presbourg eut ce titre,<sup>104</sup> étoit la résidence des anciens rois de Hongrie. Elle est située sur la rive droite du Danube et vis à vis de Pest. Cette ville est longue et très étroite par sa position serrée entre le Danube et la montagne sur laquelle est une belle église et un palais entouré de quelques ouvrages de fortification moderne. Les edifices sont grands et bien bâtis. Bude renferme beaucoup de beaux hotels et des maisons d'un très bon goût d'architecture.

6	Veureusvar, <sup>105</sup> village	} Hongrie
6	Dorogh, <sup>106</sup> village	
4	Neudorf, <sup>107</sup> village	} Plaines immenses et incultes
4	Nesmelhi, <sup>108</sup> village	
8	Comorn, <sup>109</sup> village	
8	Göniö, <sup>110</sup> village	

### Le 24. septembre

4	Raab, <sup>111</sup> jolie petite ville sur un bras du Danube.	} Autriche Coteaux
4	Hoghstras, <sup>112</sup> hameau	
6	Wisselbourg, <sup>113</sup> bourg	
6	Iahrendorf, <sup>114</sup> village	
6	Aldenburg, <sup>115</sup> village	
4	Bögelsbrun, <sup>116</sup> village	
4	Fischamend, <sup>117</sup> village	
4	Selavedat, <sup>118</sup> village	
4	Vienne . . . . .	

<sup>104</sup> Pressburg (auj. Bratislava) est devenue la capitale de la Hongrie habsbourgeoise en 1541, après la prise de Buda par les Ottomans.

<sup>105</sup> Auj. Pilisvörösvár.

<sup>106</sup> Auj. Dorog.

<sup>107</sup> Auj. Nyergesújfalu (?).

<sup>108</sup> Auj. Almászmező.

<sup>109</sup> Auj. Komárom.

<sup>110</sup> Auj. Gönyü.

<sup>111</sup> Auj. Győr, sur la Rába et non un bras du Danube.

<sup>112</sup> Auj. Öttevény (?).

<sup>113</sup> Auj. Mosonmagyaróvár.

<sup>114</sup> Auj. Deutsch Jahndorf.

<sup>115</sup> Auj. Deutsch Altenburg.

<sup>116</sup> ?

<sup>117</sup> Auj. Fischamend-Markt.

<sup>118</sup> Auj. Schwechat (?).



## RECAPITULATION POUR LES DISTANCES

En Turquie, d'après l'allure des chevaux de poste qui vont le grand pas ou le petit trot, l'on peut faire une lieue et demie par heure ; ainsi de Constantinople au Lazaret impérial les 160 heures de chemin feront en lieues de poste de France cy . . . . . 240 lieues<sup>119</sup>

En Allemagne les postes sont de 4 lieues à peu près égales à nos 4 lieues de poste de France ; ainsi du Lazaret impérial à Strasbourg il y a . . . . . 438  $\frac{1}{2}$  lieues<sup>120</sup>.

## DEPENSE

Dans toute la Turquie l'on ne paye pour 9 et même 11 chevaux que 7 piastres pour 6 lieues de chemin, lesquelles 7 piastres à 50 sols l'une font à peu près 17 livres 10 sols tournois.

En Allemagne l'on paye par poste de 4 lieues pour 4 chevaux 3 florins et pour etrennes du postillon 40 creutzers, lesquels 3 florins  $\frac{2}{3}$  font, le florin valant à peu près 50 sols, la somme de 9 livres 3 sols 4 deniers tournois par poste.

En Turquie la nourriture est à très bon marché mais detestable ; le pain surtout est immangeable. L'on couche d'ailleurs sur la terre enveloppé de son manteau.

En Allemagne l'on est moins bien qu'en France, cependant passablement.

## OBSERVATIONS GENERALES SUR LES PAYS PARCOURUS

LA ROMELIE est un pays de plaines incultes et presque desertes dont les villages sont rares et dispersés de loin en loin. L'on ne trouve de culture qu'auprès des villages. A 30 ou 40 lieues<sup>121</sup> de Constantinople l'on voit encore par ci par là quelques parties de chemin pavées.

LA BULGARIE est un pays de montagnes traversé dans sa longueur par le mont Hoemus ou Balkan. Cette province est fort boisée et coupées de vallons cultivés et arrosés par des rivières. Les villages sont bâtis en maisons de clayonage. L'on y voit de nombreux troupeau de vaches et de cochons. Presque tous les habitants sont chrétiens schismatiques grecs ; il y en a même de catholiques. Dans les forêts que l'on traverse sur le Balkan, l'on trouve aux extrémités des corps de garde avec des soldats pour escorter les voyageurs. Le chemin au travers du Balkan est presque impraticable aux voitures pendant l'été et à plus forte raison l'hiver que les torrens remplissent les vallons étroits dont le fond sert de chemin. Le Balkan, par ses hautes montagnes escarpées, ses précipices, ses torrens et ses noires forêts, présente le plus terrible et le plus beau spectacle de la nature.

<sup>119</sup> Soit environ 960 km.

<sup>120</sup> Soit environ 1760 km.

<sup>121</sup> Soit à environ 120 à 160 km.



LA VALACHIE, pays de plaines immenses et incultes. Il est habité par des Grecs qui abusent un peu de la permission d'être chrétiens ;<sup>122</sup> car à tous les cent pas on trouve des croix sur les chemins qui présentent aussi des pals très repetés.

Cette province tributaire des Turcs est gouvernée par un prince particulier nommé par la Porte et qui ne peut être déposé sans l'agrément de la Russie.<sup>123</sup> Ses habitants se gouvernent par leurs loix et coutumes propres. Le prince est despote, cependant les boyards ont beaucoup de pouvoir.

LA TRANSILVANIE, LE BANNAT DE TEMESWAR, et LA HONGRIE, pays peu habités, presque deserts, malgré les colonies qu'y a formé l'Empereur. Les immenses plaines de ces provinces sont couvertes d'herbes propres aux bestiaux. La plûpart des villages sont nouveaux ; leurs habitants sont des émigrans de tous les pays. Il y a même 4 à 5 bourgs entierement peuplés de François. Le pays est si desert, les villages si distans, la terre si rase et denuée de toutes plantes et le chemin si mal tracé par un petit fossé sur un seul coté que nous avons trouvé en Hongrie des postillons embarrassés de trouver leur chemin à travers cette solitude, et un entr'autres qui nous a demandé à le remettre sur la voye. Dans ces immenses plaines l'on n'a d'autre eau que celle des puits tant pour abreuver les hommes et bestiaux que pour arroser la terre. Cependant le sol en est bon et propre à la culture du bled qui comence à y prospérer et à fournir au commerce des chargemens assez considerables pour la mer Noire et la Turquie par la navigation du Danube et de quelques rivieres qui y affluent, telles que la Témés, la Maros<sup>124</sup> et autres.

<sup>122</sup> L'auteur parle ici des „Grecs”, dénomination usuelle pour les orthodoxes et pour la classe dominante, des phanariotes.

<sup>123</sup> Selon les dispositions à la suite du traité du Küçük Kajnarca.

<sup>124</sup> La Timișul [Tamis et la Mureșul] Maros.



# MOBILITY AND TRADITIONALISM: THE EVOLUTION OF THE BOYAR CLASS IN THE ROMANIAN PRINCIPALITIES IN THE 18th CENTURY

PAUL CERNOVODEANU

The setting up of the Phanariot political régime — or to be strictly accurate, the Greco-Phanariot one — in the Romanian Principalities in the 18th century brought about deep changes within the Romanian society in general, the privileged classes in particular, the boyars pre-eminently. On the social plane, the nobility modified its structure and responsibilities, its ethnical composition became more fluid, more and more allogeneous elements being thus able to penetrate it, even if they were assimilated through natural osmosis by the autochthonous ones, but this substantial process led to radical changes of a social-political, ideological and mental nature, modifying the physiognomy of this class — by no means homogeneous — and conferring it specific aspects up to its dissolution through dilution and unlimited extension. Bearing this in mind, one cannot refer to the supervened changes to further take place within the boyar class in the 18th century and at the turn of the 19th but in a regressive sense, for, despite the bitter fight to safeguard its privileges, its leading attributes and land ownership, more and more disputed and eroded by the new forces of the expanding society acting in a capitalist spirit, the nobility underwent an evident decline as social organical structure, phenomenon which, throughout a century and a half, would completely change the physiognomy and the composition of this class, especially during the interval of the Règlement Organique, until its institutional disappearance in 1858.

A special characteristic of the nobility in the Principalities was the absence of any legislative regulations before the Phanariot era. The fundamental criterion to define the position of the boyards in the Middle Age was primordially land ownership, as Dimitrie Cantemir himself attested it, affirming that “with the Romanians, the main and almost unique nobility mark lay in possessing large estates”<sup>1</sup>. The extent of the estate also determined the social hierarchism i.e. admission into the higher or lower ranks of boyars, the military duties being in their turn

<sup>1</sup> Dimitrie Cantemir, *Istoria Imperiului Otoman. Creșterea și scăderea lui* (translated by Iosif Hodoș), in *Opere*, vol. IV. Bucharest, 1876, p. 624. About the origin of the nobility in the Romanian Principalities, see idem, *Descrierea Moldovei*, Ed. Academiei, Bucharest, 1973, p. 278 — 295 as well as Stolnicul Constantin Cantacuzino. *Istoria Țării Românești in Operele stolnicului Constantin Cantacuzino* (ed. by N. Iorga), Bucharest, 1901, p. 137. As for the way the question is posed in modern historiography, see A. D. Xenopol, *Istoria românilor din Dacia Traiană*, vol. II, Iassy, 1889, p. 200, 208; N. Iorga, *Rostul boierimii noastre*, in *Istoria românilor în chipuri și icoane*, vol. II, Bucharest, 1905, p. 105; C. Giurescu, *Despre boieri*, in *Studii de istorie socială* (2nd edition), Bucharest, 1943; P. P. Panaitescu, *Problema originii clasei boierești*, in *Interpretări românești*, Bucharest, 1947, p. 33—80.



conditioned by the size of the estate respectively.<sup>2</sup> Besides this hereditary country nobility we can distinguish, from the beginning an aristocracy of high dignitaries too, nonetheless recruited from among the land owners. Some times the hospodars granted high dignities to those whom they wished to have round them and reward, thus creating an elect nobility, but the appointment to high offices was always accompanied by the bestowing of land property and implicitly its right to become hereditary. This mixed system got a particular importance especially in the latter half of the 17th century.

The first attempt at defining the status of the boyars, as a consequence of the temporary setting up of the Habsburg occupation régime in Oltenia between 1718—39, has brought to light the actual and generalized situation existing in the previous century according to which "a high office was determinant in the assignment of the position of each of the members of the ruling class within the boyar hierarchy" but "estate ownership"<sup>3</sup> remained decisive for the very belonging to the boyar class. It was not fortuitous chance that in Oltenia, as long as it was occupied by the Imperials, the lists of high dignitaries always superposed those of land owners<sup>4</sup>. A result of some demo-fiscal imperatives too, Constantin Mavrocordato's constitution ("așezămînt") made an attempt at encoding the condition of the boyars in Wallachia (1740) and Moldavia (1741) linking it with priority to the criterion boyar = civil servant, thus attaching it closely to the central power, especially as this class did no longer dispose of the privilege of choosing its own hospodar, now imposed by the Ottoman Porte and recruited between 1711—1821 from among the eleven aristocratic families from Phanar or Phanariotized Greco-Romanian ones (Calimachi alias Călmașul, Caragea, Ghica, Hangerli, Ypsilanti, Mavrocordato, Mavrogheni, Moruzi, Racovița, Rosetti and Sutu)<sup>5</sup>.

The new constitution (așezămînt) of Mavrocordato's attempted at officially sanctioning *the high office* (dregătoria) as the only criterion of affiliation to nobility, although this attribute was illusory without landed property, the importance of which was vainly tried to be minimized. The boyars were divided into two categories: 1) *the elite*, 19 in number, who occupied high offices ranging from the high ban to the high "clucer de arie" (Court fodder master) and who made up the Divan; 2) *the underlings*, that is the other boyars holding lesser positions up to the rank of "ceauș" (small military rank). The descendants of the "veliți" made up *neamurile* (the kindred) (that is the first class boyar families) and the boyars of second rank made up the category of *mazili*, only partially exempted from taxes, i.e. métayage and vintage taxation. They all enjoyed fiscal privileges as

<sup>2</sup> Valeria Costăchel, P. P. Panaitescu, A. Cazacu, *Viața feudală în Țara Românească și Moldova (sec. XIV—XVII)*, Bucharest, 1957, p. 177.

<sup>3</sup> Șerban Papacostea, *Oltenia sub stăpînirea austriacă (1718—1737)*, Bucharest, 1971, p. 146.

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 153.

<sup>5</sup> Ion Ionașcu, *Le degré de l'influence des Grecs des Principautés Roumaines dans la vie politique de ces pays*, in *Symposium, L'Époque Phanariote*, 21—25 Octobre 1970, Thessaloniki, 1974, p. 222.



a consequence of the abolishing of the servitude ("rumânie" and "vecinie") and received, according to their rank a corresponding number of exempters (*scutelnici*) and later on, *poslujnici*, too<sup>6</sup>.

The appointment in the job by the hospodar — considered as a favour — was sanctioned by the ceremony of the velvet gown dressing (the boyars dressed the kaftan in the presence of the hospodar), after the payment of the *havaet* and the hand kissing, according to the Ottoman custom.<sup>7</sup>

Within some decades, more accelerated after 1740, there took place the interesting phenomenon of interpenetration of the native families from the Principalities — especially those belonging to the first rank (Balș, Brîncoveanu, Cantacuzino, Cocorăscu, Costache, Crețulescu, Dudescu, Fălcoianu, Filipescu, Florescu, Golescu, Sturza, Văcărescu et al.) — with the foreign ones, who had come here in the suite of the Phanariot hospodars that would often succeed each other to the throne of Moldavia and Wallachia, osmosis which, in spite of a more formal rather than real resistance of the natives, ensured mutual advantages both to the latter by the maintenance of their privileges and ranks, and to the Greco-Phanariot or South Danubian Phanariotized elements settled in the Principalities and who, in most cases, by marriages and kinship got high offices and landed property and after a generation or two — with few exceptions — became "Rumanized", sometimes identifying themselves with the interests of the country of their adoption.<sup>8</sup> Actually, excluding the families where the hospodars were recruited from, the sum total of the Greco-Phanariot ones of first category in the Principalities in the 18th—19th centuries was not higher than 36, among which the most noted were Arghiropol, Aristarhi, Cananò, Hrisoscolevu, Gulianò, Manu, Rizo, Sulgearoglu, Ventura, Vlahuți and Vogoride, while only three were from peninsular Greece: Geanoglu, Hiot and Vilarà.<sup>9</sup>

The Phanariot hospodars themselves generally practised this policy of naturalization, most of them marrying native women or "Rumanized" foreigners. Some of the examples could be quite revealing: the first Mavrocordato, Nicolae and Constantin married daughters of the Cantacuzino and Rosetti families, and the latter's descendants chose husbands or wives from the Racoviță, Balș, Calimachi, Sturza and Neculce families. The Ghicas — themselves originally Rumanized Epirote Albanians — did the same, allying through marriages with the Cantemir, Sturza, Raco-

<sup>6</sup> Dionisie Fotino, *Istoria generală a Daciei* ... (translated by George Sion), vol. III, Bucharest, 1859, p. 205—210; Ilie Minea, „Reforma” lui Constantin vodă Mavrocordat, in „Cercetări istorice”, Iassy, vol. II—III (1926—1927), p. 183—194; I. C. Filitti, *Proprietatea solului în Principatele Române pînă la 1864*, in *Opere alese* (ed. by Georgeta Penelea), Bucharest, 1985, p. 361—362 and 366. More recently, Florin Constantiniu and Șerban Papacostea, *Les réformes des premiers Phanariotes en Moldavie et en Valachie: essai d'interprétation*, in „Balkan Studies”, Thessaloniki, vol. 13 (1972), 1st vol., p. 104—105, and Șerban Papacostea, *La Grande Charte de Constantin Mavrocordat (1741) et les réformes en Valachie et en Moldavie*, in *L'Époque Phanariote*, p. 365—376.

<sup>7</sup> For the description of the whole ceremonial, see D. Fotino, *op. cit.*, III, p. 260—265.

<sup>8</sup> I. Ionăscu, *op. cit.*, p. 224; Dan Berindei and Irina Gavrilă, *Mutații în sinul clasei dominante din Țara Românească în perioada de destrămare a orinduirii feudale*, in „Revista de Istorie”, vol. 34 (1981), no. 11, p. 2041.

<sup>9</sup> Mihail-Dimitri Sturdza, *Dictionnaire historique et généalogique des grandes familles de Grèce, d'Albanie et de Constantinople*, Paris, 1983, p. 151.



viță, Rosetti, Cantacuzino, Balș, Văcărescu, Calimachi, Cornescu, Filipescu, Florescu, Dudescu, Știrbei and Săvescu families. We will no longer insist upon the other hospodars from the Greco-Phanariot or Phanariotized families such as the Racoviță, Calimachi, Rosetti, Caragea, Hangerli, Mavrogheni, Moruzi, Suțu or Ypsilanti families related with the boyars of the above-mentioned families or with others belonging to the Costache, Cuza, Crețulescu, Conțescu, Nenciulescu and Vlădoianu families.<sup>10</sup>

Another interesting phenomenon worthy of being mentioned is that of the granting of high dignities, which, until the end of the Phanariot era were in most cases held by great native boyar families both in Wallachia and Moldavia. Thus, prof. I. Ionașcu showed that in the Moldavian Divans between 1711 and 1821 the high dignities were being retained by the natives in a proportion of 80% and only 19% by the Greco-Phanariots (the highest foreigners' percentage was of 32% in Ioan Teodor Calimachi's (1758–61) Divan while the lowest — of 5.5% in that of Scarlat Calimachi's (1812–19); between 1716 and 1821, in Wallachia, the high offices were held by 78% natives and only 22% by foreigners (under Nicolae Mavrocordato (1716, 1719–30), the first Phanariot hospodar, the percentage increased to 34.3% foreigners, while under his brother, Ioan (1716–19) the percentage reached its lowest level, that of 12%)<sup>11</sup>. Dan Berindei and Irina Gavrilă went even further with their statistical analysis concerning the Wallachian Divans up to 1800. If the whole of the high offices is taken into account, then the ratio is very convincing: within a 86 year-interval, out of 150 persons occupying first rank offices, 69 belonged to the native boyar families, 29 to the "Rumanized" ones and only 72 to the Greco-Phanariots; the four high dignities of the top hierarchy, i.e. the great ban, the great "vornic" (High justiciar), the great "logofăt" (Chancellor) and the great "vistier" (Treasurer) were particularly held by Romanians, the percentage varying between 65.8% and 74.3%. Only a few special dignities linked to the hospodar were particularly granted to foreigners; these were the offices of great "postelnic" (High dignitary for the Foreign Affairs), great "cămăraș" (Seneschal), charged with the administration of the hospodar's personal possession, and the great hetman (dignity created in 1792) charged with administering justice within the princely court; in this respect the rise in percentage of the foreigners is eloquent: 39.1% between 1717–1740, 50% between 1741–1770 and 80% between 1771–1800; 75% foreigners were appointed as great hetmen.<sup>12</sup>

In Moldavia the situation was similar, both in the Divans of the Mavrocordatos, Ghicas and the Moruzis and Suțus where the great autochthonous nobility was omniscient. Such names as Sturza, Cantacuzino,

<sup>10</sup> Dan Berindei, *Fanariotische Herrscher und Rumänische Bojaren in den Rumänischen Fürstentümern (1711–1821)*, in "Revue roumaine d'histoire", XXIII (1984), no. 4, p. 313–326; idem, *Liaisons généalogiques roumaines des Princes Phanariotes de Moldavie et de Valachie (1711–1821)*, in "Genealogica & Heraldica", Helsinki, 1986, Appendix I–XII, p.69–76.

<sup>11</sup> I. Ionașcu, *op. cit.*, p. 225–228.

<sup>12</sup> Dan Berindei and Irina Gavrilă, *Analyse de la composition de l'ensemble des familles de grands dignitaires de la Valachie au XVIII<sup>e</sup> siècle*, in *Comunicaciones al XV Congreso Internacional de las ciencias genealoica y heraldica Madrid 19–25 Septiembre 1982*, vol. I, Madrid, 1983, p. 244–246.



Rosetti, Costache, Donici, Buhuș and Balș prevailed in the top hierarchy, while boyars such as Arghiropol, Dimachi, Fotino, Hangerli, Hrisoverghi, Lambrino et al. contented themselves with a most effaced presence in the Divans.<sup>13</sup>

The conclusion is relevant: the great native nobility — with some exceptions such as the Bălăceanu, Brăiloiu, Bengescu or Oteteleşanu families in Wallachia, the Cantemir, Costin, Șeptilici or Tăutu families in Moldavia, kept away out of political reasons — maintained its privileges and its role of leading class in the state. But things were not the same for the native boyars of second rank, their descendants the *mazili* and even the *neamuri*, i.e. the successors of the privileged being no exception. For instance, the number of the Romanian boyars of second rank in the Wallachian Principality with access to high dignities in the Divan was extremely moderate until 1800: 9 families (i.e. 20%) in comparison with the 36 “*veliti*” (i.e. 8%). On the contrary, the number of the Greco-Phanariot families of the second or third category was greater than that of the aristocracy of the same origin: 33 families (i.e. 75%) as compared to the 11 of the first rank (only 25%)!<sup>14</sup> Consequently, the inferior native boyars felt profoundly frustrated because of their gradual and inexorable removal from the top aristocracy, be it either Romanian, “Rumanized” or Greco-Phanariot which began to change into an oligarchy dominated by “*baș-boyars*” (highest boyars). Hence the xenophobia of the inferior boyars and their feelings of revolt and protest expressed in chronicles, political poetry, pamphlets or manifestoes, more openly towards the Greco-Phanariots and rather on the quiet towards the great native boyars. But the latter ones reacted violently so as to be able to maintain their cast system and no intruders should ever get into, be they natives or still less, foreigners of “humble descent”. A telling example in this sense could be the charter dated July 30, 1764 obtained from Ștefan Racoviță, the Wallachian hospodar, which, having been found that a lot of foreigners “Greeks, Albanians, Serbians et al., after coming here in this country, feather their nests and not only take firm roots but also marry . . . . . boyars’ daughters and using every means they enter the ranks of boyars by getting dignities not fit for them at all, reason for which dignities get dishonoured and the native boyars’ clan is disgraced”, recorded the decision that “henceforth none of the foreigners should marry here, on this country’s land, the daughter of a native boyar . . . . . As for the foreigners who have already married, they are allowed to live and inhabit this land but provided that everybody should make no trouble and be content with his condition of boyar, and should not try to rise in status . . . . . and yet, should they do it and try to show their ascendancy, making trouble, such a man is to be banished together with his wife and whatever he owns would be handed over to the hospodar . . . . .”<sup>15</sup> Similarly,

<sup>13</sup> See as sample — among others — the Divan of the hospodar Constantin Moruzi’s (1777–1782) in which, among the high dignitaries are to be found the members of the Cantacuzino, Sturza, Rosetti, Donici, Buhuș, Balș families, whereas of the Greco-Phanariot ones, only a Hangerli and a boyar, Iordache, great “*postelnic*”, without surname; cf. V. A. Urechia, *Istoria românilor*, vol. I, Bucharest, 1891, p. 172; cf. also Paharnicul Costandin Sion, *Arhondologia Moldovei*, (ed. R. Rătaru — M. Angelescu — Șt. Gorovei), Bucharest, 1973, *passim*.

<sup>14</sup> Dan Berindei and Irina Găvrilă, *op. cit.*, p. 244.

<sup>15</sup> V. A. Urechia, *op. cit.*, I, p. 147–148.



Grigore III Ghika, hospodar of Moldavia, issued an analogous charter on August 12, 1766 "stopping the common people to get into the nobility"<sup>16</sup>. These measures of matrimonial and social discrimination aimed at the foreigners of humble descent were nevertheless cancelled under the pressure of the Greco-Phanariots who, having obtained the sympathy of the Ottoman and tsarist leading circles following the peace treaty concluded between Russia and the Ottoman Empire at Kuciuc-Kainargi, succeeded that, owing to the first *hatti-serif* addressed to Grigore III Ghika of Moldavia on November 4, 1774 "that the high social positions of boyars, of the Wallachian and Moldavian hospodars, which used to be given to faithful and worthy people descending from native and Greek boyars, should depend on the hospodar's will and might"<sup>17</sup>, that is on their choice; the great Moldavian boyars, on July 27, 1775, protested against the stipulations of this *hatti-serif* invoking the internal autonomy, but all this to no purpose.<sup>18</sup>

Even before this interdiction should be revoked, after Mavrocordat's constitution from 1740—1741, the inflationary process of increasing the high offices and of diluting of the nobility, no matter if the coterie of *veliți* had as yet been altered, had become visible. That is why Alexandru Ypsilanti, hospodar of Wallachia (1774—1782), was obliged to take into consideration the existent realities and to divide the first rank nobility — now including 30 high offices in comparison with the 19 in the past — into other three classes: the first class from the great ban to the great aga, the second one from the great "clucer" (Steward of the Household) to the great "comis" (Equerry), and the third from the great "serdar" (military rank) to the great "clucer de arie"; the second-rank boyars and the country squires were passed into the 4th and 5th class including other 19 lesser dignities.<sup>19</sup> The hospodar also adopted some measures to put an end to corruption and to prevent any access to undeserved offices: "The boyars must be promoted in ranks gratuitously, giving only the usual duties (*avuit*) and nothing else . . . Honours and ranks are to be granted to those worthy; and those who do get these through bribery, should be exiled, dishonoured and degraded. The thieving boyars should be banished from dignities leaving them no hope of ever getting them

<sup>16</sup> D. Fotino, *op. cit.*, III, p. 116.

<sup>17</sup> Gh. Petrescu, D. A. Sturza, D. C. Sturza, *Acte și documente relative la renasterea României*, vol. I, Bucharest, 1888, p. 144. These provisions were also reinforced through the *hatt-i Humayun* addressed by the Sultan Selim III to the Prince Constantin Ypsilanti of Wallachia in 1803 in which it was specified that "the country's high dignities should be granted to the native boyars, albeit the hospodar must be the one who decides who among the Greeks is more honest and endowed to be granted high dignities"; Cf. D. Fotino, *op. cit.*, III, p. 233.

<sup>18</sup> Eudoxiu de Hurmuzaki, *Documente privind istoria României, seria nouă*, vol. I, *Rapoarte consulare ruse (1770—1796)*, (ed. A. Otetea), Bucharest, 1962, p. 101—103, doc. 9; see also V. A. Urechia, *op. cit.*, IV, Bucharest, 1892, p. 139.

<sup>19</sup> D. Fotino, *op. cit.*, III, p. 265—313; I. C. Filitti, *Clasa conducătoare în Principatele Române până la desființarea rangurilor și privilegiilor în 1858*, Bucharest, 1940, p. 3; D. Berindei and I. Gavrilă, *Mutații în sinul clasei dominante . . .* p. 2033—2034; for valuable information on the condition of the boyars in Wallachia up to 1774, see also *Mémoires historiques et géographiques sur la Valachie*, Franckfurt/Leipzig 1778, p. 42—66, belonging to a good expert in the matter, the Russian general of German origin, Friederich Wilhelm von Bauer (1731—1783).



again. Every boyar, no matter his dignity, is never to stoop to any abuse but be content with whatever he gets from the Treasury".<sup>20</sup>

Nicolae Mavrogheni's reign in Wallachia (1786—1790) meant a tragicomical exception during which the degrading process of the nobility reached the unimaginable climax of the grotesque. This hospodar simply put the high offices up to auction, first obliging the great boyars who coveted for social ascension. A deed from March 1787 is quite revealing: Nicolae Filipescu, a "velit", paid 25 purses (1 purse = 500 piastres) for the office of great "logofăt", his brother Constantin Filipescu, 15 purses for that of great "postelnic", Radu Golesecu, 6 purses for that of "clucer" whereas Alecu Văcărescu and Constantin Nenciulescu 5 purses each to become great "stolnic" (Steward); only to his relatives (Constantin, Ioan and Nicolae Mavrogheni, Gheorghe Condili and Gheorghe Seanavi) did he not ask for money, but stipulated that the revenues of the respective offices should be paid in the princely Treasury. Later, for money, Mavrogheni unscrupulously sold boyar titles to people of the humblest origin: Alexandru sin Hagi Pascăl, a jeweller, was appointed "armaş" (provost marshal) for 10 purses; Panajoti Matracă, a merchant, was appointed "şetrar" (Princely camp master) for 7 purses; Chiriac Arbut, a "capanliu" (kapanli), became "şetrar" for 5 purses; Hagi Steriu, a shopkeeper, and Matei, an innkeeper became some sort of janitors for only 5 purses each; a boyar's buffoon, unnamed, got a place as Divan "vătaf" (bailiff) for 5 purses: Angheli, a merchandise importer from Leipzig, became third "logofăt" (minor dignity at the chancellor's office) for only three purses: eventually, Diamandi Deşliu, a merchant and leaseholder paid 10 purses for the office of "armaş" and the enormous amount of 800 purses (400,000 piastres) for being granted the salt mines in Wallachia. By an inexplicable caprice, only Băruti, a bakers' chief, was appointed "şetrar" without payment. On the whole, Mavrogheni collected from the selling of the high offices, in the interval May 22, 1786—March 6, 1787 the respectable amount of 533 purses, i.e. 266,500 piastres<sup>21</sup>. His excesses were branded by Dionisie the Ecclesiarch<sup>22</sup> and satirized in verses of incisive humour by Hristache the "pitar" (Court bread keeper).<sup>23</sup>

Even if it was not in the same frenetic rhythm and in such an arbitrary manner as under the Mavroghenis, the impetuous trading of excessive distribution of boyar ranks was continuously proliferated until the end of the Phanariot rule. The very principle of the position inseparable

<sup>20</sup> D. Fotino, *op. cit.*, III, p. 241 and 242. The *halk-i Humayun* of 1803 also stipulated that the hospodar "should be entitled to dismiss and punish those who would take to corrupt practices, be they Greeks or Romanians, and to make them give back whatever they had unjustly taken possession of". (*Ibidem*, p. 233).

<sup>21</sup> E. de Hurmuzaki, *op. cit.*, the new series, vol. I, p. 440—446, doc. 222; Ion Ionaşcu, *Concluzii greşite în istoriografia burgheză despre domnia lui Nicolae Mavrogheni*, in "Studii, Revistă de Istorie", XV (1962), no. 1, p. 93—108.

<sup>22</sup> Dionisie Eclisiarhul, *Cronograful Terei Rumâneşti* (ed. C. S. Nicolăescu-Plopşor), Rimnicul Vilcea, 1934, p. 37—38.

<sup>23</sup> Pitarul Hristache, *Istoria faptelor lui Mavrogheni şi a răsmirifei din timpul lui, pe la 1790, în Cronici şi povestiri româneşti versificate (sec. XVI—XVIII)*, (ed. Dan Simonescu, Bucharest, 1967, p. 276.



from that of the title was being violated through the abuse of the central power by granting honorary boyar ranks by means of the *kaftans* and *pitakion*, the beneficiaries — called *paie* (positionless) — being able to avail themselves of all the privileges proper to those holding dignities (called *halé*)<sup>24</sup>.

The structure of the boyar class towards 1821 indicated not only a very obvious stratification into “castes” but also an overwhelming majority of individuals belonging to the middle and low categories who had penetrated en masse into the nobiliary coterie in the first decades of the 19th century<sup>25</sup>. The attempts at becoming boyars of those who endeavoured to, did not correspond only to some lifeless ambition veilities of getting rich but were in fact the only means of sharing some of the privileges which protected them against the vexations and encroachments of an administration that had become more and more arbitrary.

If the aristocracy of Romanian origin generally adopted an attitude of hostility towards the Greco-Phanariots in 1821, the phenomenon can be explained by their wish to regain their former right of choosing their own hospodar from among the natives and by their illusory hope to preserve and consolidate their privileges without having to share them with foreigners. But here there was a profound contradiction, since from an ethnical point of view, the native oligarchy had now among its ranks a series of allogeneous naturalized elements and the osmosis achieved between the *evgenikos* Romanians and the Greco-Phanariots for more than a century was in fact an ended process. At the same time, the act of “refreshing” the nobility from a social point of view continued even after 1821, being encouraged both by the native hospodars and by those belonging to the *Règlement Organique* era, through the taxes raised from those newly promoted into the class of the privileged, but thus one cannot but record a real process of the boyars’ becoming bourgeois, process which took place in both directions: upwards through a growth in number

<sup>24</sup> Radu Rosetti, *Pământul, sătenii și stăpînii în Moldova*, vol. I, Bucharest, 1907, p. 373; Ion Ionașcu, *op. cit.*, p. 93; Dennis Deletant, *Romanian society in the Danubian Principalities in the early 19th century*, in *Balkan Studies in the Age of Greek Independence*, edited by Richard Clogg, Totowa, U.S.A., 1981, p. 235–236.

<sup>25</sup> If in 1716 the number of boyar families in Wallachia amounted to 123, of which 107 were native ones and 17 of foreign origin (12 Greek, 2 Serbian, 1 Bulgarian and 1 Albanian). [cf. Nicolae Stoicescu, *Dicționar al marilor dregători din Țara Românească și Moldova sec. XIV – XVII*, Bucharest, 1971, p. 105–258 and I. C. Filitti, Em. Hagi-Moscu, G. D. Florescu *Genealogia familiilor boierești din Țara Românească* (in ms.), complemented by Dan Pleșa and Paul Cernovodeanu] in 1806, the number ran up to 337 Romanian, “Rumanized” or Greco-Phanariot families, out of which 31 belonged to the first class and 306 to the others, cf. Radu Rosetti, *Arhiva senatorilor de la Chișinău IV*, in “Analele Academiei [Române]”, M.S.I., 2nd series, vol. XXXII (1909–1910), p. 283–293. In 1711, in Moldavia, the number of the boyar families was estimated at 132 (97 native and 35 foreign ones: 24 Greek, 3 Albanian, 1 Bulgarian, 2 Italian-Levantine, 3 Polish and 1 Circassian), cf. D. Cantemir, *Descrierea Moldovei*, p. 280–285, complemented by N. Stoicescu, *op. cit.*, p. 338–456, whereas in 1810 it ran up to 460 Romanian, “Rumanized” and Greco-Phanariot families, cf. Gh. Platon, *Considerații privind situația numerică și structura boierimii din Moldova în preajma revoluției de la 1848*, in *Populație și societate*, Cluj, II (1977), p. 360. As far as the percentage of the boyars in comparison with the rest of the country’s population is concerned, it varied round the figure of 1% (cf. Șerban Papacostea, *Oltenia sub stăpînirea austriacă* . . . p. 142) throughout the whole Greco-Phanariot era, as a matter of fact similarly to the other contemporary Western European countries where the nobility placed itself within similar demographic parameters.



and dilution and downwards, as a result of the fact that the aristocracy partly adapted itself to the exchange-of-goods type of economy, that is a broader participation in commercial dealings.<sup>26</sup>

Consequently, the abolishing of the Phanariot régime in the Principalities in 1821 did not bring along an improvement of the situation of the nobility that had already entered a profound structural crisis. The change in the configuration of this class — a massive contingent of new people had penetrated into its ranks — was to accelerate the contradictions within this class in which most of its representatives, raised up from among the leaseholders, the rich merchants and the petty dignitaries, the so-called "ciocoi" were to take the stand of the bourgeoisie and even absorb themselves into it, linking its interests to the new capitalist order which was making its way in the social-economic life of the Principalities. The nobility was therefore sentenced to disappearance and this actually ended with its abolishment as social class institutionalized in accordance with the provisions of the article 46 of the Paris Convention in 1858, conferred as Constitution upon the United Principalities.<sup>27</sup>

<sup>26</sup> Constantin C. Giurescu, *Contribuțiuni la studiul originilor și dezvoltării burgheziei române pînă la 1848*, Bucharest, 1972, p. 217—228; Dan Berindei, *Mutations dans le sein de la classe dirigeante valaque au cours du deuxième quart du XIX<sup>e</sup> siècle*, in *Genealogica & Heraldica*, Copenhagen, 1980, p. 359—363; Ioana Constantinescu, *Arendășia în agricultura Țării Românești și a Moldovei pînă la Regulamentul Organic*, Bucharest, 1985, p. 92—96.

<sup>27</sup> Paul Cernovodeanu, *La structure sociale de la classe des boyards roumains pendant sa dernière phase d'existence institutionnelle (1831—1858)*, in *Comunicaciones al XV Congreso Internacional ... Madrid ...*, vol. I, p. 429—446.







# UNE TRADUCTION ROUMAINE INCONNUE DU MANUEL DE LOIS RÉDIGÉ PAR MICHEL PHOTINOS EN 1766

EMANUELA POPESCU-MIHUȚ

Les recherches des dernières années<sup>1</sup> ont beaucoup enrichi nos connaissances sur la genèse et la diffusion de l'œuvre de Michel Fotino-Photinos (Photinopoulos), figure marquante de la culture juridique roumaine en langue grecque à l'époque phanariote.

Grec originaire de Chio, établi en Valachie avant 1764, Photinos est l'auteur de trois projets de code — *Manuels de lois*<sup>2</sup> — pour la rédaction desquels il a amplement mis à contribution les sources juridiques byzantines.

Bien que ces projets de code n'aient jamais reçu une confirmation princière en tant que tels, ils ne sont toute fois pas restés lettre morte; les nombreuses copies manuscrites conservées — 13 — du *Manuel* de 1766<sup>3</sup>, les mentions de ces projets chez des auteurs contemporains<sup>4</sup>, ainsi que la réception partielle du *Manuel* de 1777 dans la *Pravilniceasca condică*<sup>5</sup> témoignent de ce que l'œuvre de Michel Photinos était bien connue et appréciée à l'époque et que loin d'être le messager d'un droit étranger à l'esprit de la culture juridique roumaine, à savoir le droit byzantin, elle répondait au contraire à quelques questions ardentes à l'époque.

Les pages qui suivent viennent compléter le dossier de la diffusion du *Manuel de lois* de 1766.

Écrit dans une langue accessible à l'époque, le néo-grec, ce *Manuel*, une vraie anthologie des plus importantes sources juridiques byzantines, s'avérait très utile — en jugeant d'après le grand nombre de copies — tant

<sup>1</sup> Pour les études consacrées à Photinos v. Μιχαήλ Φωτεινοπούλου Νομικὸν Πρόχειρον (Βουκουρέστιον, 1765), (éd. rédigée par P. J. Zepos), Athènes, 1959, p. 3—7 (par la suite *Nom. Proch.* (1959)); Valentin Al. Georgescu et Emanuela Popescu, *Legislația agrară a Țării Românești 1775—1782*, Bucarest, 1970, p. 211—223; Νομικὸν Πρόχειρον συνταχθέν ὑπὸ Μιχαήλ Φωτεινοπούλου εἰς Βουκουρέστιον (1765—1777), (éd. rédigée par Pan. J. Zepos, Val. Al. Georgescu, Anastasia Sifoniou-Karapa et Nestor Camariano), Athènes, 1982, p. 610—622 (par la suite *Nom. Proch.* (1982)).

<sup>2</sup> Le titre Νομικὸν Πρόχειρον figure seulement dans quelques manuscrits du projet de code rédigé par Photinos en 1766; les deux autres projets de codes ne portent aucun titre, mais dans la littérature spécialisée ils sont dénommés toujours *Manuels*.

<sup>3</sup> V. la liste de ces copies manuscrites dans *Nom. Proch.* (1959), p. 27—30 et dans *Nom. Proch.* (1982), p. LXXXIII—LXXXVIII.

<sup>4</sup> Δημήτριος Καταρτζής, *Τὰ εὐρισκόμενα* (éd. C. Th. Dimaras), Athènes, 1970, p. 160.

<sup>5</sup> V. l'étude introductive de Val. Al. Georgescu à *Legislația agrară cil.*, p. 15 et suiv. et la bibliographie y citée. Pour le rapport entre le *Manuel de lois* de 1777 et la *Pravilniceasca condică* v. aussi Val. Al. Georgescu et Emanuela Popescu-Mihuț, *Organizarea de stat a Țării Românești 1765—1782* (sous presse).



pour les juges que pour la jeunesse désireuse à apprendre le droit. Quelques-unes de ces copies manuscrites prouvent qu'à plusieurs étapes l'auteur lui-même s'est préoccupé d'enrichir et d'améliorer la structure de ce *Manuel*<sup>6</sup>, chose difficile à expliquer en l'absence d'un vrai intérêt pour celui-ci. On ne connaissait jusqu'à présent qu'une seule traduction roumaine de ce *Manuel*, celle que Nestor Camariano a identifiée dans le journal *Terra* (1869)<sup>7</sup> et qui a été réimprimée dans les appendices de l'édition du *codex Parisinus* 1323 récemment publiée à Athènes<sup>8</sup>. Mais cette traduction tardive est plutôt un signe de l'intérêt qui commençait à prendre corps en ce moment-là pour l'histoire de l'ancien droit roumain, qu'une preuve de la diffusion en langue roumaine de ce *Manuel*. La notice qui annonce aux lecteurs du journal respectif la publication de cette traduction est d'ailleurs très claire en ce sens : « Nous croyons faire plaisir à tous ceux qui aiment la science en publiant de temps en temps dans les pages de notre journal nombre de documents historiques très précieux que nous possédons, quelques-uns même inédits. Nous commençons par le code (*Condica*) de Scarlat Ghica ... »<sup>9</sup>.

Après une recherche attentive des manuscrits juridiques roumains conservés dans la collection de la Bibliothèque de l'Académie de la R. S. de Roumanie, nous avons eu la chance de découvrir dans les manuscrits 1405 et 5474 une traduction roumaine du *Manuel de lois* de 1766, rédigée, selon toutes les probabilités, pendant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

En jugeant d'après l'écriture, les manuscrits 1405<sup>10</sup> et 5474<sup>11</sup> datent des dernières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle, le manuscrit 1405 étant une

<sup>6</sup> V. *Nom. Proch.* (1982), p. LXXXVIII et suiv.

<sup>7</sup> V. N. Camariano, *O traducere în limba română a Manualului de legi al lui Mihail Fotinopulos publicată în 1869*, « Revista arhivelor », XXXIV, 1972, n° 2, p. 242—249.

<sup>8</sup> V. *Nom. Proch.*, (1982), p. 417—592.

<sup>9</sup> V. N. Camariano, *op. cit.*, p. 243.

<sup>10</sup> Sur le contenu du manuscrit roumain 1405, une miscellanée juridique v. Val. Al. Georgescu, *Présentation de quelques manuscrits juridiques de Valachie et de Moldavie (XV<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles). Contribution à l'étude de la réception du droit byzantin en Roumanie*, II, RESEE, VII, 1969, n° 2, p. 337—341 et 354—359.

Ce manuscrit est écrit à l'encre noire, de la même écriture. La traduction qui nous intéresse, se trouve aux f°s 1<sup>r</sup>—36<sup>v</sup>.

Le manuscrit n'a pas de pagination originale. Sa reliure est de date récente ; quelques pages ont été reliées par erreur de sorte que la suite du syntagme *datornicul* qui débute au f° 8<sup>v</sup> ne se trouve qu'au f° 15<sup>r</sup>.

Les leçons erronées attestent qu'il s'agit d'une copie d'après une version originale encore non-identifiée. Aux f°s 35<sup>v</sup>—36<sup>v</sup> on trouve quelques paragraphes qui manquent du manuscrit 5474 (v. la note suivante) et aussi de l'original grec de Photinos.

<sup>11</sup> Le manuscrit roumain 5474 a été signalé par I. Diniu (v. Val. Al. Georgescu, *Remarques sur la publication des sources byzantines de l'histoire de l'ancien droit roumain (XIV<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> ss.)*, dans le volume *Etudes byzantines et post-byzantines*, I, Bucarest, 1979, p. 106, n. 54). Il n'a fait jusqu'à présent l'objet d'aucune présentation. C'est un manuscrit de proportions réduites (16,6 cm × 11,5 cm) à 193 f°s. Il provient de la donation Nicolas Docan (celui-ci est signé sur quelques pages). Le texte se trouve aux f°s 1—141 ; il est écrit à l'encre noire, de la même main. Sur les f°s 141<sup>v</sup>—193<sup>v</sup> il y a quelques notices qui manquent d'intérêt pour notre traduction. La différence de nombre entre la pagination originale et celle mécanique, nous indique une lacune aux f°s 129<sup>v</sup>—130<sup>v</sup>. Les paragraphes groupés sous la même notion juridique sont écrits sur des pages séparées, quelques fois ayant entre eux des pages blanches. Dans ce manuscrit le texte se clôt par le paragraphe : « Imprumutind neștine pe cel ce este sub stăpînire pârintească, pierde datoria, nici poate să o ceară de la tată-său sau de la moșu-său » (v. le ms. roum. 1405 f° 35<sup>v</sup>).



copie plus récente d'un archétype encore non-identifié<sup>12</sup>. Aucun de ces manuscrits ne portent ni date, ni signature, ni même une rubrique de titre, de sorte qu'à première vue rien ne laisse deviner qu'il s'agit d'une traduction d'un texte photinien. Même pour un spécialiste familier de l'œuvre de Photinos la simple lecture laisse l'impression qu'elle n'est qu'une petite anthologie des *Basiliques* et des *Novelles*, rédigée à l'instar des synopses alphabétiques byzantines<sup>13</sup>.

La difficulté de reconnaître dans les manuscrits mentionnés un texte de Photinos s'explique par le fait que le traducteur, au lieu de suivre fidèlement l'original, a complètement changé l'ordre des titres et des paragraphes, en les rangeant dans l'ordre de l'alphabet cyrillique. De cette façon, pour illustrer une notion juridique ou une autre, il a groupé ensemble les paragraphes qui dans l'original se trouvaient dans des livres et des titres différents<sup>14</sup>. En plus, il a résumé beaucoup de paragraphes de la version néo-grecque originale, mais, il faut le préciser, sans modifier le contenu. On pourrait dire de la sorte que le texte conservé dans les manuscrits 5474 et 1405 n'est pas une simple traduction du *Manuel de lois* de 1766, mais une vraie réélaboration de celui-ci.

La traduction que nous présentons a des proportions beaucoup plus réduites que le *Manuel de lois* de Photinos, vu que le traducteur a complètement renoncé au troisième livre de droit canon<sup>15</sup> et à la majeure partie du second livre. Il nous semble que son intention a été de réaliser une petite

Le manuscrit 5474 est aussi une copie, mais il nous semble qu'elle est faite d'après une autre version que le ms. 1405, car on y trouve quelques paragraphes absents de celui-ci, mais retrouvables dans la version néo-grecque du *Manuel de lois* de 1766.

Certes, toutes ces données sont sommaires. C'est seulement l'édition critique de ces manuscrits qui sera à même d'offrir des données supplémentaires sur leur contenu. Un fragment de cette traduction a été déjà inséré dans les appendices de l'*Organizarea de stat a Țării Românești* citée à la n. 5.

<sup>12</sup> Cette datation approximative nous a été proposée par Aurora Ilies qui a eu l'amabilité d'examiner avec nous ces manuscrits. V. aussi ci-dessous, la note 48.

<sup>13</sup> Cette opinion a été formulée par Val. Al. Georgescu dans *Présentation de quelques manuscrits juridiques*, p. 338 et suiv. Nous aussi, nous avons affirmé dans une étude récente qu'il n'y a aucun rapport entre le ms. roum. 1405 et le *Manuel de lois* de 1766 de Photinos. V. Emanuela Popescu-Mihuț, *Encore une preuve de la diffusion du Manuel de lois rédigé par Michel Photinopoulos en 1766*, RESEE, XIX, no 2, 1981, p. 385, n. 23.

<sup>14</sup> Par exemple, le syntagme *muerea* (ms. roum. 1405 f<sup>os</sup> 23<sup>v</sup>—25<sup>r</sup>) est illustré avec des paragraphes puisés dans les suivants livres et titres du *Manuel de lois* de Photinos : 1. II, t. 83, §14 : Περὶ σφαλμάτων διαφόρων ; 1. I<sup>er</sup>, t. 14 §§ 12, 19 : Περὶ δικαιοδοσίας ; 1. I<sup>er</sup>, t. 32, §4 : Περὶ ἐξωπροίκων ; 1. I<sup>er</sup>, t. 25, §§ 1, 2 : Περὶ ἀφαιρεθέντων πραγμάτων ὑπὸ τοῦ ἀνδρογύνου ; 1. I<sup>er</sup>, t. 26, §§ 17—19 ; 34—35 : Περὶ προικῶν πραγμάτων καὶ προνομίων αὐτῶν ; 1. I<sup>er</sup>, t. 30, §§ 2—3 : Περὶ δευτερογαμούντων ἀνδρῶν καὶ γυναικῶν ; 1. I<sup>er</sup>, t. 32, § 5 : Περὶ ἐξωπροίκων ; 1. I<sup>er</sup>, t. 34, § 1 et une scolie : Περὶ ὑποβόλου ; 1. I<sup>er</sup>, t. 41, § 22 et une scolie : Περὶ κληρονομίας ; 1. I<sup>er</sup>, t. 48, § 1, 3, 5, 9, 10, 7, 11 : Περὶ ἐγκυμονούσης γυναικός. Les renvois sont faits toujours, d'après le *Nom. Proch.* (1959), qui contient la version élargie et unifiée du *Manuel de lois* de 1766.

<sup>15</sup> On connaît jusqu'à présent deux manuscrits de la version néo-grecque de ce *Manuel* dans lequel le troisième livre a été supprimé, à savoir le ms. gr. 1434 (B.A.R.) et le ms. gr. 42 de la Bibliothèque Gorki de Odessa, récemment identifié par B. L. Fonkić (V. *Nom. Proch.* (1982), p. LXXII). Il nous a été difficile d'établir si la traduction qui fait l'objet de ces pages, a été effectuée d'après l'un de ces manuscrits, car, d'une part, le traducteur a trop rémanié le texte photinien, d'autre part, les données offertes par B. L. Fonkić sont pour le moment trop sommaires. V. B. L. Fonkić, *Grešeskie rukopisi Odessy. Rukopisi grešeskogo kommerčeskogo učilišča*, « Vizantijskij Vremennik », 40, 1979, p. 176—177.



synopse alphabétique de procédure et de droit civil, très commode à consulter par les juges.

Les différences de structure entre le *Manuel* photinien et cette traduction mettent en difficulté le chercheur, en l'obligeant de trouver des arguments convaincants pour démontrer que l'auteur de celle-ci a travaillé sur le texte de Photinos. A cette fin, il est nécessaire de retrouver dans la traduction quelques-unes des particularités de la version néo-grecque du *Manuel de lois* de 1766.

Après une attentive et laborieuse étude comparée des deux textes, nous avons réussi à établir ces preuves, dont voici l'essentiel :

1. Les mêmes erreurs concernant les renvois marginaux aux sources de droit byzantin se retrouvent dans le *Manuel* de Photinos et dans la traduction qui nous intéresse.

Dans tous ses *Manuels*, Photinos a indiqué en marge de chaque paragraphe la source juridique qu'il avait utilisée, mais d'une manière assez personnelle : il fait mention du livre et du titre de la source respective et, si les paragraphes suivants ont été puisés dans le même titre, il pose seulement la mention ἐκ τοῦ αὐτοῦ.

Cette technique de rédaction des renvois marginaux est responsable de nombreuses erreurs car, si un copiste écrivait inexactement un tel renvoi, tous les paragraphes qui suivraient, perpétueraient des renvois erronés. Avec le temps, les erreurs pareilles se sont multipliées et elles donnent aujourd'hui beaucoup de peine aux éditeurs<sup>16</sup>. La coïncidence de telles fautes, tant dans les renvois marginaux aux sources du *Manuel de lois* de Photinos que dans la traduction que nous présentons, a été le premier argument qui nous a convaincu de l'existence d'un rapport direct entre les deux textes. A l'appui de notre affirmation nous avons choisi un seul exemple parmi les nombreux qu'on pourrait citer :

Ms. 1405, f° 11<sup>v</sup> : trois paragraphes y portent le renvoi marginal 1 : 5 à savoir *Basiliques*, livre I<sup>er</sup>, titre 5. On retrouve ces paragraphes avec le même renvoi dans le titre 8 du premier livre du *Manuel de lois* de 1766 de Photinos sous les numéros 20, 21 et 22<sup>17</sup>. Mais ce renvoi est sans doute fautif, car le premier livre des *Basiliques* n'a que deux titres. Comment expliquer cette coïncidence autrement que par le fait que celui qui a rédigé le texte du manuscrit 1405 a utilisé le *Manuel* de Photinos et non pas les *Basiliques*-mêmes ?

2. Le texte photinien et la traduction présentent des ressemblances significatives, alors que les sources juridiques byzantines auxquelles on renvoie offrent une version plus ou moins différente. Une observation s'impose avant de citer quelques exemples. Le *Manuel de lois* que Photinos a rédigé en 1766, ainsi que celui de 1765 sont des traductions en néo-grec des paragraphes puisés dans les plus importantes sources juridiques byzantines, mais la traduction ne suit pas toujours avec fidélité l'original. Parfois Photinos a raccourci les paragraphes trop longs, en conservant seulement l'idée principale, parfois, au contraire, il a amplifié les paragraphes trop courts ou difficiles à comprendre. Bien que le traducteur ait beaucoup résumé le texte photinien, on peut toutefois déceler des para-

<sup>16</sup> V. l'apparat critique des *Nom. Proch.* (1959) et *Nom. Proch.* (1982).

<sup>17</sup> V. *Nom. Proch.* (1959), p. 50.



graphes dont la version est identique à celle offerte par Photinos, mais différente par rapport aux sources byzantines mentionnées en marge. La conclusion qui s'impose est toujours que le traducteur a utilisé le texte du *Manuel de lois* et non pas les sources byzantines dans l'original.

A nouveau quelques exemples :

Ms. roum. 1405 (B.A.R.) <sup>18</sup> fo 4 <sup>v</sup>	Nom. Proch. I, 5, 10 (éd. 1959, p. 46)	Bas. VI, 1, 28 (éd. Fabrot, vol. I, p. 183)
Domnul să srguiască pen- tru pacea de obște cerce- tind (sic!) a pedepsi pre cei răi și hoți.	Ὁ αὐθέντης πρέπει νά φροντίζη δια τήν κοινήν ειρήνην καί νά ἐξετάζη δια τούς κλέπτας καί κακοῦς, ὅπου νά τοῦς παιδεύη ἀξίως.	Ὁ ἄρχων φροντίζετω τῆς ειρήνης, ζητῶν τοὺς ἱερο- σύλους καί ἀνδραποδιστάς καί κλέπτας καί ὑποδοχεῖς καί πρὸς τὸ πλημμέλημα ἐπαξιῶν αὐτοῖς.
Ms. roum. 1405 (B.A.R.) fo 6 <sup>v</sup>	Nom. Proch. I, 36, 4 (éd. 1959, p. 89)	Bas. XXX, 1, 5 § 12 (éd. Fabrot, vol. IV, p.737)
Darul ce va dărui muierea bărbatului a să face un bine de obște (sau bise- recă), <sup>19</sup> are tărie.	Ἐκεῖνα ὅπου χαρίζει ὁ ἀνὴρ εἰς τήν γυναῖκα αὐτοῦ δια νά κάμη κἀνένα κοινὸν καλὸν ἢ ἐκκλησίαν, εἶναι καλῶς δωρημένα.	Καί ἐπὶ τὸ προσαγαγεῖν τῶ θεῷ καλῶς δωροῦμαι τῇ γαμετῇ μου ἢ τόπου ἐφ'ᾧ ποιῆσαι ἐν αὐτῷ δημόσιον ἔργον, ὅπερ ἐπηγγελᾶτο ἡ νάον. καί γίνεται ὁ τόπος ἱερός.
Ms. roum. 1405 (B.A.R.) fo 11 <sup>v</sup>	Nom. Proch. I, 8, 20 (éd. 1959, p. 50)	Bas. II, 5, 4 (éd. Fabrot, vol. I, p. 102)-
Judecătorul cind cel dator va cere soroc dindu-și chițași, să asculte.	Ὅταν ὁ χρεωφειλέτης ζητήσῃ διορίαν καί δώσῃ ἐγγυητήν, τότε ἐρῶνται ὁ βαδῆς, ὅντινα καί ἐξάπαντος ὁ κριτής πρέπει νά δίδῃ.	Μὴ ἐρῶσθω βασιλέω- ἀντιγραφῇ ὑπέρθεσιν χάρις ζομένη χρέους, εἰ μὴ ἐγγύ- ας ὁ χρεωστῶν δῶ, περὶ τῆς καταβολῆς κατὰ προ- θεσίαν ἐσομένης.

3. A côté des scolies prises du texte des *Basiliques*, Photinos a rédigé des scolies originales, soit pour adoucir la sévérité d'une loi, soit pour expliquer le sens de quelques termes juridiques, ou bien pour proposer des solutions nouvelles<sup>20</sup>.

La manière dont le traducteur a intégré ces scolies dans son texte, diffère d'un cas à l'autre : parfois il les transforme dans des paragraphes indépendants, parfois il les résume en les ajoutant au texte du paragraphe dont elles sont le commentaire.

Voici un exemple du premier procédé, c'est-à-dire une scolie transformée en paragraphe indépendant. Le § 3 du titre 41 du I<sup>er</sup> livre du *Manuel de lois* de Photinos s'occupe du cas où la mère meurt et laisse des enfants mineurs. Le mari prend en possession les biens de l'épouse défunte,

<sup>18</sup> Bien que le ms. 1405 soit plus récent que le ms. 5474, pour ces exemplifications nous avons préféré la version offerte par lui, car elle est moins fautive. Dans la troisième colonne le texte des *Basiliques* est reproduit d'après l'édition que Ch. A. Fabrot a publiée en 1647 à Paris, édition certainement utilisée par Photinos, ainsi que nous l'indique les renvois marginaux du *Manuel de lois* de 1777 (ms. gr. 1195, B.A.R.).

<sup>19</sup> Nous avons ajouté les mots *sau bisrecă* du ms. 5474.

<sup>20</sup> Ces scolies ont été analysées par A. d'Emilia, *Gli scolii di Michele Fotinopulo al suo Nomikon Procheiron*, « Annali di storia del diritto », n<sup>o</sup> 3-4, 1959-1960, p. 95-117.



même s'il se remarie, mais il garde seulement l'usufruit de ces biens, cependant que la propriété reste aux enfants<sup>21</sup>.

La scolie que Photinos a rédigée à ce paragraphe précise : si le mari est prodigue, à la suite d'une sentence judiciaire, les parents de la femme défunte peuvent prendre en possession les biens de celle-ci et les garder jusqu'à la majorité des enfants. Ils ont l'obligation de donner au père les fruits de ces biens pour couvrir les frais d'entretien des enfants. Au cas où le mari soulève des objections contre cette solution, en soupçonnant de prodigalité les parents de son épouse, le prince désignera une autre personne, étrangère de la famille, mais digne de confiance, qui prendra les biens maternels dont l'inventaire avec apposition du sceau sera sans faute gardé jusqu'à la majorité des enfants. La même solution sera appliquée si le mari meurt et que son épouse est soupçonnée de prodigalité<sup>22</sup>.

Voici ce qu'est devenue cette longue scolie dans la traduction qui nous préoccupe :

« Murind muerea și rămîind copiii, de va fi tatăl copiilor risipitor, de la domnie să pune epitrop pentru moștenirea copiilor ce au de la mumă și asemenea să urmează și cînd moare bărbatul adică tatăl »<sup>23</sup>.

De toute évidence le traducteur a résumé le texte, en simplifiant les solutions proposées par Photinos, mais il n'y a pas de doute que celui-ci est rédigé à partir de la scolie photinienne.

Citons maintenant l'exemple d'une scolie que le traducteur a ajoutée au paragraphe dont elle servait de commentaire.

Le paragraphe 12 du titre 59 du I<sup>er</sup> livre du *Manuel de lois* de Photinos s'occupe du créancier qui a égaré le gage reçu de son débiteur ; s'il prouve par serment qu'il n'est coupable ni de vol, ni de négligence, il n'est pas responsable du gage égaré et il peut récupérer l'argent emprunté au débiteur. Mais si le créancier ne peut pas prouver les circonstances dans lesquelles il a égaré le gage, il est obligé de la rendre à son débiteur<sup>24</sup>.

Ce paragraphe est suivi dans le texte photinien d'une scolie dans laquelle le légiste affirme que la solution appliquée par le tribunal oecuménique à cette époque dans des cas pareils, était la suivante : vu que l'on considérait injuste que le débiteur soit privé de son gage et qu'il paye en même temps sa dette, au cas où les gage ne s'était pas égaré par la faute du créancier, le dommage était à la charge de tous les deux<sup>25</sup>.

Le traducteur du texte de Photinos a résumé cette scolie en l'ajoutant au paragraphe qui la précède et en voici le résultat : « Zălogul pierzîndu-l cel ce l-au luat, de va dovedi cu jurămînt că nici din lenevirea lui nici din vicleșug au pierit, mai nainte era bine pierdut, iar apoi au rămas să fie în doao paguba »<sup>26</sup>.

<sup>21</sup> V. *Nom. Proch.* (1959), p. 98.

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> V. le ms. roum. 1405, f° 24<sup>v</sup> — 25<sup>r</sup>.

<sup>24</sup> V. *Nom. Proch.* (1959), p. 132.

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> V. le ms. roum. 1405, f° 17<sup>r</sup>.

Il est à remarquer que si dans le *Manuel* de 1766 Photinos justifie son option pour la solution proposée dans cette scolie par le fait qu'elle était appliquée en ce moment-là par le tribunal oecuménique, dans le *Manuel* de 1765 une telle solution est motivée comme coutu-



Il est à remarquer que tant pour les scolies transformées en paragraphes indépendants que pour celles insérées dans les paragraphes de l'original, le traducteur a conservé les renvois aux sources juridiques sur lesquelles ces scolies donnent des explications. S'agit-il d'un procédé mécanique ou d'un essai délibéré d'intégrer les solutions plus récentes dans la tradition byzantine? Certes, les juristes seuls peuvent donner une réponse valable à cette question.

Les arguments que nous venons d'exposer permettent de conclure sans l'ombre d'un doute que le texte conservé dans les manuscrits 1405 et 5474 est une traduction partielle du *Manuel de lois* que Photinos a rédigé en 1766.

Mais ce texte soulève d'autres questions beaucoup plus difficiles à résoudre. Il s'agit de la date et de l'auteur de cette traduction. Nous avons déjà mentionné plus haut que les manuscrits 1405 et 5474 ne portent ni date ni signature, de sorte que l'on est obligé de trouver ailleurs des données utiles à ce propos.

Au premier abord c'est un texte conservé dans le ms. roum. 5783 de la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest sous le titre *Oblăduirea domnilor mai vechi* (Le système de gouvernement des anciens princes) et récemment publié dans le premier volume de *Mémoires et projets de réforme 1769—1830*<sup>27</sup> qui pourrait nous aider à formuler des hypothèses sur la date et l'auteur de notre traduction. Il s'agit d'un manuscrit de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le texte inachevé qu'il clôt dans ses pages a été sûrement écrit après 1769, car on y parle „du feu prince Constantin Maurocordato”<sup>28</sup> mort en cette année même. Ainsi qu'il ressort de son titre, ce texte traite de l'ancien système de gouvernement du pays: le mode d'élection des princes, le montant du kharatch, le statut des résidents en Valachie, l'organisation de l'ancienne armée, les revenus du trésor, les exemptions d'impôts, les corvées de provisions etc.

A la fin de l'*Oblăduirea* on trouve quelques paragraphes sur les devoirs du prince qui ont été sûrement extraits de la traduction roumaine du *Manuel de lois* de 1766.

Nous reproduisons ci-dessous en regard les paragraphes des deux textes :

*Oblăduirea domnilor mai vechi*

Domnii cei vechi ceia ce găsea obicinuit la un lucru, aceia păzea și era sîrguitori pentru belșugul dă obște, grijulivi pentru pacea dă obște, cercînd a pedepsi pã cei răi și hoți, zătîcnea cele fără dă lege silnicii și mite a nu să face la vînzări i întorcea cu voe i fără de voe pã oricare din greșale pãzînd purure folosul obștii<sup>29</sup>.

*Trad. roum. du Manuel de lois de 1766 (ms. roum. 1405 B.A.R., f° 4<sup>v</sup>)*

Domnul ceia ce va găsi obișnuit la un lucru, aceia să o păzească.  
Domnul să fie sîrguitor pentru bișug.  
Domnul să sîrguiască pentru pacea de obște, cercetînd (sic!) a pedepsi pe cei răi și hoți.  
Domnul să zătîgnească cele fără de lege silnicii și mite a să face la vînzare.

mière : « ... și această păgubire pe din două s-a obișnuit să se judece așa din timpuri imemorabile și așa să se hotărăscă la acest fel de pricini, încît ea trebuie să aibă tărie, după legile ce au fost date mai înainte cu privire la obiceiuri ». V. le ms. gr. 20 (B.A.R.), f° 111<sup>r-v</sup>.

<sup>27</sup> V. *Mémoires et projets de réforme dans les Principautés roumaines 1769—1830*, Bucarest, AIESEE, 1970, p. 38—40.

<sup>28</sup> V. *op. cit.*, p. 41.

<sup>29</sup> Les mots soulignés manquent de la traduction du *Manuel* de Photinos.



La ressemblance de ces textes impose la conclusion que l'auteur de l'*Oblăduirea* connaissait la traduction du texte photinien, de sorte que sur la base de la date de celle-ci on pourrait établir au moins un *terminus ante quem* pour notre traduction.

Malheureusement, l'*Oblăduirea* non plus n'est pas signée ou datée. En se fondant sur le contenu de ce texte qui dans quelques-uns de ses paragraphes rappelle les anciens privilèges dont jouissait la Valachie envers la Porte ottomane, son éditeur a formulé l'hypothèse qu'il s'agissait d'une copie inachevée d'après la supplique des boyards émigrés à Braşov que Ienăchiță Văcărescu a présentée au vizir pendant les pourparlers du Congrès de Focşani (1772) et dont Văcărescu fait mention dans son *Histoire des très puissants empereurs ottomans*<sup>30</sup>. Le même éditeur affirme que « pendant les pourparlers de Focşani, Văcărescu se trouvait dans le camp du vizir en tant qu'interprète et son mémoire a pu servir d'instrument de travail à la délégation ottomane, de même que celui rédigé par M. Cantacuzino a servi à la délégation russe ; le mémoire a probablement été rédigé dans une première forme à Braşov et en forme définitive à Focşani »<sup>31</sup>. Il conclut que ce texte — un mémoire favorable au maintien de la Valachie sous la domination de la Porte ottomane — a été rédigé en 1772 et qu'il a été au moins remanié par Ienăchiță Văcărescu.

A première vue ces conclusions semblent également utiles et valables pour établir la date et l'auteur de notre traduction. Tout d'abord l'an 1772 qui a été proposé pour l'*Oblăduirea* peut être fixé comme *terminus ante quem* pour la traduction qui nous intéresse, vu le fragment commun aux deux textes que nous venons de citer. Cette date est d'autant plus éloignée qu'elle coïncide avec l'année où il semble que Photinos a rédigé une nouvelle version du *Manuel de lois* de 1766, ce qui prouve que justement à ce moment-là ce *Manuel* a été réactualisé<sup>32</sup>. Il est par conséquent fort possible qu'une traduction roumaine de ce *Manuel* soit rédigée à la même époque pour les besoins de l'administration russe qui se trouvait alors en Valachie.

Il paraît également que non seulement la date, mais aussi l'auteur proposé pour l'*Oblăduirea* pourrait être accepté en tant qu'auteur de cette traduction, car Ienăchiță Văcărescu n'a été étranger ni à l'ouvrage juridique de Michel Photinos, ni à l'activité législative de l'époque. Un *ex libris* dissuasif apposé à l'intérieur du manuscrit parisien du *Manuel de lois* de Photinos, nous apprend que celui-ci se trouvait en 1788 en possession de Ienăchiță, « grand vestiaire »<sup>33</sup>. D'autre part, les historiens de l'ancien droit roumain affirment — il est vrai, sans des preuves évidentes — que Văcărescu a été l'un des auteurs, sinon le principal, de la *Pravilniceasca condică*, le code du prince Alexandre Hypsilantis<sup>34</sup>. Or, c'est un fait connu et accepté que les rédacteurs de ce code ont utilisé les *Manuels de lois* de Photinos<sup>35</sup>. Dans l'opinion de Valentin Al. Georgescu, une ver-

<sup>30</sup> V. *Mémoires et projets cit.*, p. 41.

<sup>31</sup> *Ibid.*

<sup>32</sup> V. B. L. Fonkić, *ét. cit.* à la note 15.

<sup>33</sup> V. *Nom. Proch.* (1982), p. XC.

<sup>34</sup> V. *Pravilniceasca condică 1780. Ediție critică*, Bucarest, 1957, p. 8.

<sup>35</sup> V. *op. cit.*, p. 15 et n. 3.



sion réfondue du *Manuel de lois* de 1766 ainsi que le *Manuel de lois* de 1777 ont même constitué des étapes intermédiaires de la rédaction de la *Pravilniceasca condică* <sup>36</sup>. Dans ces conditions, l'hypothèse que Ienăchiță Văcărescu aurait élaboré à un moment donné une version roumaine partielle du *Manuel de lois* de 1766, n'aurait rien de risqué. Il semble donc qu'à l'aide de l'*Oblăduirea* on puisse, quoique d'une manière approximative, établir la date de notre traduction et lui trouver en même temps, un auteur.

Malheureusement, confrontées au texte de l'*Histoire des très puissants empereurs ottomans* de Ienăchiță Văcărescu sur laquelle l'éditeur de l'*Oblăduirea* a fondé ses hypothèses, les affirmations de ce dernier s'avèrent plus d'une fois inexactes.

1. Au Congrès de Focșani Ienăchiță Văcărescu ne se trouvait pas dans le camp du vizir, car Muhsun-oglu qui détenait le vizirat en ce moment-là, n'y a pas participé, mais seulement il campait à Șumla. Văcărescu était venu à Focșani à la suite de l'invitation d'Osman effendi, l'un des membres de la délégation ottomane <sup>37</sup>. Par conséquent, la supplique des boyards émigrés à Brașov dont il fait mention dans son *Histoire*, n'a pas été remise au vizir à Focșani, mais après que les pourparlers eussent été rompus, quand Ienăchiță est allé à Șumla <sup>38</sup>. Rien ne nous permet de conclure que cette supplique ait été mise en discussion au Congrès de Focșani ou que Văcărescu l'aurait rédigée dans une forme définitive.

2. Ce n'était pas Văcărescu qui remplissait l'office de dragoman de la délégation ottomane pendant les pourparlers de Focșani, mais son beau-père, Iakovake Rizu <sup>39</sup>. Ienăchiță précise dans son *Histoire* qu'il a exercé une seule fois cet office, en l'absence de son beau-père, à savoir au moment où Orlov était venu à l'improviste pour prendre congé d'Osman effendi <sup>40</sup>. Dans ces conditions il est difficile de préciser quel a été le rôle que Văcărescu a joué pendant le Congrès de Focșani, s'il y a présenté quelque mémoire à la Porte et même s'il y a pris part aux discussions.

Il en résulte la nécessité d'examiner de nouveau le texte qui porte le titre *Oblăduirea domnilor mai vechi* afin d'établir sa date et d'identifier son auteur.

Mais avant de continuer notre enquête il nous semble utile de répondre à une question préalable : quelle est la nature et la vraie portée de ce texte ? S'agit-il, comme on l'a affirmé, d'une supplique rédigée par une fraction des boyards valaques ? Comment expliquer pourtant la présence dans un texte adressé à la délégation ottomane au Congrès de Focșani où l'on a débattu le statut international des pays roumains, des paragraphes sur les devoirs du grand logothète ou sur les *ispravniks* des districts du pays <sup>41</sup> ?

<sup>36</sup> V. l'étude introductive à *Legislația agrară*, p. 14 et suiv. et *Nom. Proch.* (1982), p. LXXVI et suiv.

<sup>37</sup> V. Ienăchiță Văcărescu, *Istorie a prea puternicilor împărași othomani* dans A. Papii Ilarian, *Thesauru de monumente istorice pentru România*, II, Bucarest, 1863, p. 283.

<sup>38</sup> V. *op. cit.*, p. 284.

<sup>39</sup> V. *Istoria evenimentelor din Orient cu referință la Principatele Moldova și Valahia, din anii 1769—1774* (l'édition par V. A. Urechia de la chronique écrite par le „stolnik” Dumitrache), Bucarest, 1889, p. 58.

<sup>40</sup> V. Ienăchiță Văcărescu, *op. cit.*, p. 284.

<sup>41</sup> V. *Mémoires et projets cit.*, p. 40.



Pour notre part, nous supposons qu'il faut voir dans l'*Oblăduirea* soit un mémoire rédigé à la demande de l'administration russe qui se trouvait en Valachie pendant la guerre russo-turque de 1768—1774, soit des notes inspirées à un boyard épris d'histoire par le contexte de ladite guerre, notes qui auraient pu servir ensuite à la rédaction d'un ouvrage de quelque ampleur. Dans l'état actuel de notre information il serait plus prudent d'accepter seulement comme *terminus post quem* de la rédaction de l'*Oblăduirea* les années 1770—1772, car c'est alors que l'ancienne organisation des Pays roumains ainsi que leurs privilèges envers la Porte ottomane ont devenus des questions à l'ordre du jour<sup>42</sup>.

Quant à l'auteur de l'*Oblăduirea*, il est tout d'abord à remarquer les frappantes ressemblances de quelques-uns des paragraphes de ce texte avec quelques paragraphes de l'*Histoire de la Valachie*, ouvrage écrit après 1776 et attribué au *grand ban* Michel Cantacuzène ou, selon une opinion récente, à l'un des proches de la maison des Cantacuzènes qui a utilisé sans trop de discernement, les archives des frères Cantacuzènes<sup>43</sup>. On y trouve même un chapitre qui porte un titre semblable à celui de l'*Oblăduirea domnilor mai vechi* à savoir: Τὴν τὴν τρόπον διοικεῖτο ἡ ὁδηγία τῶν Αὐθεντῶν<sup>44</sup>. En plus, le commencement des deux textes est à peu près identique<sup>45</sup>. Ces ressemblances sont dignes de remarque car elles prouvent que l'*Oblăduirea* n'est pas un texte dû à un boyard favorable au maintien de la Valachie sous la domination ottomane, car il est peu probable qu'un représentant du parti de Michel Cantacuzène, dont les sentiments russophiles sont très bien connus, ait intégré dans son ouvrage un tel texte.

Mais les différences entre l'*Oblăduirea* et l'*Histoire de la Valachie* sont elles-aussi notables. Par exemple, les données relatives aux revenus de la trésorerie du prince (*cămara*)<sup>46</sup> ainsi que le contenu du paragraphe sur les devoirs du prince<sup>47</sup> diffèrent sensiblement dans l'*Oblăduirea* par rapport à l'*Histoire de la Valachie*, ce qui empêche de les attribuer au même auteur. Les ressemblances mentionnées s'expliquent probablement par le fait qu'à la base des textes en question se trouve jusqu'à un certain point une même source.

Une chose est sûre à propos de l'*Oblăduirea* : ainsi que l'a établi Aurora Pieș, l'écriture du texte est due à un personnage très bien connu à l'époque, à savoir au *medelnicer* ou *stolnik* Dumitrache<sup>48</sup>. Est-il aussi son auteur ?

Boyard de la fraction russophile de Valachie, l'un des membres de la délégation envoyée en 1774 à Constantinople pour présenter au grand

<sup>42</sup> V. *Genealogia Cantacuzinilor* (éd. N. Iorga), Bucarest, 1902, p. 448 et suiv.

<sup>43</sup> V. l'étude introductive de Al. Elian à *Fontes historiae daco-romanae*, III (éd. par Al. Elian et N. S. Tanașoca), Bucarest, 1975, p. XV.

<sup>44</sup> V. *Ἱστορία τῆς Βλαχίας*, Vienne, 1806, p. 24.

<sup>45</sup> V. *op. cit.*, p. 24—25.

<sup>46</sup> V. *Ἱστορία τῆς Βλαχίας*, p. 84 et *Mémoires et projets cit.*, p. 40.

<sup>47</sup> V. *Ἱστορία τῆς Βλαχίας*, p. 30 et *Mémoires et projets cit.*, p. 41.

<sup>48</sup> La présente étude est une version élargie d'une communication que nous avons faite à l'Institut des Etudes Sud-Est Européennes de Bucarest en 1983. Nous n'y avons signalé alors que les erreurs du commentaire à l'*Oblăduirea* publié dans *Mémoires et projets cit.*, sans proposer d'auteur pour l'*Oblăduirea* ou pour la traduction du *Manuel de lois* de Photinos. C'est



vizir les demandes du haut clergé et des grands boyards du pays<sup>49</sup>, Dumitrache a écrit une chronique des événements de la guerre russo-turque de 1768—1774, dans laquelle il a reproduit de nombreux documents de l'époque<sup>50</sup>. Il paraît qu'il a rédigé aussi, en se fondant sur des anciens chryso-bulles et documents, une chronologie des princes de Valachie, dans l'intention de corriger les erreurs du *Letopisetz* du pays<sup>51</sup>. Le contenu de l'*Oblăduirea* s'accorde bien tant au rôle que Dumitrache a joué pendant ladite guerre, qu'à sa passion pour l'histoire et pour les anciens documents, de sorte que nous sommes tentée d'accepter l'hypothèse qu'il est l'auteur de l'*Oblăduirea domnilor mai vechi*.

Revenons maintenant à notre traduction.

La présence d'un fragment de cette traduction dans le texte de l'*Oblăduirea* nous oblige d'accepter aussi comme *terminus post quem* de la rédaction de celle-ci les années 1770—1772.

Comme les départements judiciaires ont été créés en Valachie pendant l'occupation russe de 1768—1774<sup>52</sup>, leur organisation étant complétée en 1775 par le prince Alexandre Hypsilantis<sup>53</sup>, il est possible que la traduction soit rédigée pendant ladite occupation ou peu après la guerre, au début du règne d'Hypsilantis, quand au delà de la réforme des institutions judiciaires on perçoit un véritable programme législatif.

Si la seconde de ces hypothèses sera confirmée à l'avenir, alors cette traduction pourrait fournir un argument supplémentaire en faveur de l'importance du *Manuel de lois* de 1766 dans la première étape du programme législatif d'Hypsilantis<sup>54</sup>. C'est à cette première étape qu'elle appartient, car le *Manuel* de 1766 a cessé d'être à l'ordre du jour après 1775, quand Photinos a commencé la rédaction d'un autre projet de code qu'il a achevé en 1777. C'est toujours en 1775 que semblent s'arrêter les textes des *Basiliques* qui enrichissent la rédaction initiale du *Manuel* de 1766 dans le *codex Parisinus* 1323, récemment édité à Athènes<sup>55</sup>.

Il faut pourtant préciser qu'aucun des paragraphes de cette traduction n'est retrouvable dans les documents judiciaires d'Alexandre Hypsilantis, réunis dans le volume *Acte judiciare din Țara Românească 1775—*

notre collègue Andrei Pippidi qui nous a alors suggéré la possibilité que l'auteur de l'*Oblăduirea* fût le « medelnicer » ou « stolnik » Dumitrache.

Ensuite, Aurora Ilieș nous a confirmé que l'écriture de l'*Oblăduirea* est bien celle de Dumitrache et qu'elle avait déjà inclus ce texte dans les annexes de l'édition encore manuscrite de la chronique de Dumitrache qu'elle a préparée à l'Institut d'Histoire « Nicolas Iorga » de Bucarest. Nous lui devons également des indications bibliographiques et documentaires sur Dumitrache. Pour l'intérêt pris par Aurora Ilieș et Andrei Pippidi à la mise au point de cette étude, qu'ils soient ici remerciés.

Nous tenons aussi à remercier vivement le prof. Val. Al. Georgescu pour sa lecture attentive du manuscrit de cette étude et pour les précieuses suggestions qu'il nous a faites.

<sup>49</sup> V. *Istoria evenimentelor din Orient*, p. 110.

<sup>50</sup> Sur cette chronique citée ci-dessus, n. 39, v. N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea*, vol. II, Bucarest, 1969, p. 93—97; l'étude introductive de Aurora Ilieș à l'édition citée à la note 48 et *Dicționarul literaturii române de la origini pînă la 1900*, Bucarest, 1979, p. 807.

<sup>51</sup> V. A. Ilieș, *Autorul cronologiei tabelare*, dans *Omagiul lui Petre Constantinescu-Iași*, Bucarest, 1965, p. 351—355.

<sup>52</sup> V. Al. Vianu, *Considerații asupra caracterului administrației ruse în țările române 1769—1774* dans *Studii și materiale de istorie medie*, I, 1956, p. 236—238.

<sup>53</sup> V. *Pravilniceasca condică éd. cit.*, p. 161 et suiv.

<sup>54</sup> V. Val. Al. Georgescu et Em. Popescu, *Legislația agrară*, p. 15—16; 57—58.

<sup>55</sup> V. *Nom Proch.* (1982), p. XCIV.



1781, publié en 1973. C'est seulement dans un arrêt des boyards-juges, en date du 28 décembre 1791, que nous avons identifié la première mention d'un paragraphe détaché de notre traduction<sup>56</sup>. Des recherches futures dans les registres (*condici*) princiers fourniront assurément des renseignements supplémentaires sur la date de la rédaction de cette traduction ainsi que sur sa diffusion à l'époque.

Si le *medelnicer* ou *stolnik* Dumitrache peut être considéré comme l'auteur de l'*Oblăduirea domnilor mai vechi*, doit-on aussi supposer qu'il ait été le traducteur du texte photinien qui fait l'objet de ces pages ?

N'aurait-il pas mis à contribution pour la rédaction de l'*Oblăduirea* une traduction due à la plume d'autrui ?

Dumitrache a fait une longue carrière administrative en Valachie. En 1742 il était logothète du Divan, en 1748 logothète *de taină*, en 1758 et 1764 toujours logothète du Divan, après 1767 *medelnicer*, en 1779 *stolnik* et en 1792 *clucer*. En 1764 le prince Etienne Racovitza l'a nommé curateur (*epitrop*) du monastère et de l'hôpital Pantelimon et dès 1775 il compte parmi les membres de l'*epitropia obștească*<sup>57</sup>. Toutes les fonctions que Dumitrache a remplies sa vie durant réclamaient de solides connaissances juridiques : les logothètes prenaient part aux séances du Divan et rédigeaient ensuite les arrêts judiciaires<sup>58</sup>, tandis que les juges aux départements judiciaires étaient choisis parmi les *medelnicers*, les *stolniks* et les *clucers*<sup>59</sup>. En effet, en 1774 Dumitrache était juge au département judiciaire de Valachie<sup>60</sup> et, dès 1778, il a été plusieurs fois juge au département criminel (*de cremenalion*)<sup>61</sup>. Quelques documents de l'époque rappellent qu'il était un bon connaisseur des *pravile* (lois écrites) et des *obi-ceiuri* (coutumes). Un de ces documents est un chrysobulle en date de

<sup>56</sup> V. V. A. Urechia, *Istoria românilor*, IV, Bucarest, 1892, p. 176. Il s'agit d'un procès d'héritage. Le paragraphe de notre traduction cité dans ce document est le suivant : « judecătorii să nu urmeze părintilor celor ce fac nedreptate fiilor, ei să indrepteze și să ajute pe cei năpăstuiți fii ». Cf. aussi le ms. roum. 1405 f° 12<sup>v</sup>.

<sup>57</sup> V. des données sur la vie et les dignités détenues par Dumitrache chez I. C. Filitti, *Cronicarul Dumitrache*, « Revista istorică română », vol. III, fasc. II—III, 1933, p. 194—201 ; I. Ionașcu, *Lucruri noi despre cronicarul Dumitrache*, « Revista istorică română », IX, 1939, p. 246—263 ; A. Ilișeș, *Autorul cronologiei tabelare*, p. 351—355. Aux documents signalés par I. Ionașcu et I. C. Filitti qui attestent les qualités de curateur du monastère Pantelimon et de membre de l'*epitropia obștească* de Dumitrache, il faut maintenant ajouter ceux récemment publiés dans le volume *Acte judiciare din Țara Românească 1775—1781*, Bucarest, 1973, p. 42 et suiv. Leur liste est trop longue pour être dressée ici.

<sup>58</sup> V. D. Fotino, *Ἱστορία τῆς πάλαι Δακίας*, III, Vienne, 1819, p. 511—512 et 520—521.

<sup>59</sup> V. les listes des boyards-juges publiées dans *Acte judiciare cit.*, p. 35 : 779—780 ; 940—941 ; 947—948. V. aussi V. A. Urechia, *Istoria românilor*, I, Bucarest, 1891, p. 251—254 ; 332—336 etc.

<sup>60</sup> V. I. Ionașcu, *op. cit.*, p. 252.

<sup>61</sup> Les documents que I. C. Filitti possédait lors de la rédaction de l'étude publiée en 1933 (v. ci-dessus, n. 57), attestent que Dumitrache a été juge au département criminel de la Valachie à partir de 1783. Nombre de documents inclus dans le volume *Acte judiciare cit.*, témoignent qu'il y a été juge même pendant les années 1778—1781. V. les listes des juges publiées aux pages 779—780 et 940—941 ; et les doc. 486, 512, 595, 618, 704, 706, 714, 745, 756, 794, 795, 804, 810, 819 publiés aux pages 570 et suiv. du même volume.

Leurs éditeurs affirment que quelques-uns de ces documents proviennent du second département judiciaire, c'est-à-dire du département qui s'occupait des procès civils. Mais pourtant les boyards qui signent les rapports (*anaforale*) respectifs étaient en ce moment-là juges au département criminel. V. les listes citées ci-dessus.



1796 signé par le prince Alexandre Constantin Morouzi qui fait l'éloge de l'activité de Dumitrache sous son règne, en accordant une grande importance à ses connaissances en matière de droit<sup>62</sup>.

C'est pourquoi Dumitrache a toutes les chances d'être non seulement l'auteur de l'*Oblăduirea domnilor mai vechi*, mais aussi de notre traduction du texte photinien, ce qui explique la présence d'un fragment de celle-ci dans l'*Oblăduirea*. En tant que juge Dumitrache était à même de connaître les *Manuels de lois* de Photinos. En plus, il était juge au département criminel au moment où Photinos était lui-aussi juge au département civil<sup>63</sup>.

Il paraît même que cette traduction n'est pas le seul ouvrage juridique de Dumitrache.

Un autre manuscrit roumain de la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest vient témoigner de l'intérêt que Dumitrache accordait aux ouvrages de droit. Il s'agit du manuscrit roumain 1336 qui porte la date 1783, mais qui n'a pas de signature<sup>64</sup>. Après la comparaison de l'écriture de ce manuscrit avec des documents autographes de Dumitrache, conservés aux Archives d'Etat de Bucarest<sup>65</sup>, nous avons établi qu'il a été sûrement écrit par celui-ci.

Le ms. roum. 1336 contient un petit code agraire et un petit code pénal dont les titres sont rangés en ordre alphabétique. Si le code agraire n'est qu'une copie d'après la traduction de la *Loi agraire* (Νέμος γεωργικός) byzantine, publiée en 1646 dans le code moldave *Carte românească de învățătură*, en échange, le code pénal paraît être un ouvrage de date plus récente dont l'auteur et les sources restent à identifier.

Selon l'hypothèse de Valentin Al. Georgescu ce sont les codes agraire et pénal annoncés par le prince Alexandre Hypsilantis dans la *Pravilniceasca condică*<sup>66</sup> qu'on doit reconnaître dans les ouvrages juridiques du manuscrit 1336. Il en résulte que ce manuscrit, qui porte la date 1783, ne serait qu'une copie d'après un archétype aujourd'hui perdu<sup>67</sup>.

Nous avons essayé de démontrer ci-dessus qu'il y a de bonnes raisons d'attribuer à Dumitrache la traduction partielle du *Manuel de lois* de 1766 de Photinos; en même temps nous avons identifié dans le manuscrit 1336 l'écriture de ce chroniqueur-juriste. Cela étant, n'est-il pas permis d'aller plus loin et de supposer qu'il est également l'auteur et non pas un simple copiste du petit code pénal qu'on y trouve, d'autant plus

<sup>62</sup> «... clucerul Dumitrache... a căruia slujbe din viața sa osebit de către toți boierii și arhierii ne-au fost mărturisite, dar și în vremea domniei mele, cercat fiind l-am aflat și l-am cunoscut în adevăr drept și credincios, ferit și curat de orice interes și folos al său, depărtat de orice strîmbătate atît la felurimile de prîcini ale norodului și obiceiurile pămîntului ca un practicos desăvîrșit și pămîntean vechi al țării acesteia... » V. V.A. Urechia, *Istoria românilor*, V, Bucarest, 1893, p. 149 et I. C. Filitti, *op. cit.*, p. 198-199.

<sup>63</sup> Michel Photinos a été juge au second département (civil) dès 1776. V. *Acte judiciare cit.*, p. 35 et passim. Deux documents de ce volume attestent qu'il a même jugé des procès en compagnie de Dumitrache. V. *op. cit.*, les doc. 718 (9 avril 1779), p. 778-779 et 723 (1<sup>er</sup> mai 1779), p. 782-784.

<sup>64</sup> V. la description de ce manuscrit dans *Legislația agrară*, p. 47 et 93.

<sup>65</sup> Cf. par exemple, le doc. hist. XIV/11 et le doc. CCXXXIX (Métrop. de Bucarest).

<sup>66</sup> V. *Pravilniceasca condică éd. cit.*, p. 56-57 et 76-77.

<sup>67</sup> V. *Legislația agrară*, p. 20 et 64. On retrouve les mêmes codes dans les mss. roum. 1405, 5826 et 52 de la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest. Le texte du code agraire a été publié dans *Legislația agrară*, p. 147-165.



que Dumitrache a été longtemps juge au département criminel de Valachie <sup>68</sup>? Et l'ordre alphabétique choisi pour la présentation de la matière tant dans la traduction du texte photinien que dans ledit code pénal, réunit ensuite dans le même manuscrit <sup>69</sup>, n'est-il pas un argument de poids en faveur de l'idée qu'ils ont un seul et même auteur, le *medelnicer* ou *stolnik*-juge, qui dans sa profession était porté à apprécier cette technique de composition d'un code de «séance» souvent consulté en vitesse? D'ailleurs les documents de l'époque attestent que ledit code pénal a été effectivement utilisé par les boyards-juges <sup>70</sup>. Parmi les signataires de l'un de ces documents figure le *stolnik* Dumitrache même <sup>71</sup>.

Mais il nous reste encore un problème à résoudre : en 1783, la date du manuscrit 1336, Dumitrache faisait-il seulement une copie d'après des textes qu'il avait déjà rédigés, ou bien ce manuscrit contient-il la première rédaction des petits codes qui y sont inclus?

La seconde hypothèse, qui place la rédaction du manuscrit 1336 en 1783, tout en acceptant Dumitrache comme auteur, imposerait quelques corrections à propos de la portée qu'on a accordée à ces codes dans le programme législatif d'Hypsilantis. Il faudrait alors supposer que le code agraire et le code pénal annoncés par celui-ci en 1780, n'ont été réalisés qu'en 1783, cette fois-ci comme des codes non-officiels, compilés à l'intention des juges des départements et des districts du pays.

Nous sommes pour le moment en possession de trop peu de données pour trancher sans aucune réserve des problèmes si compliqués. Nous essaierons ailleurs, peut-être grâce à de nouveaux renseignements, de tirer au clair l'histoire de la rédaction des codes compris dans le manuscrit 1336.

Retenons en guise de conclusion l'hypothèse que la traduction du *Manuel de lois* de 1766 de Michel Photinos a été rédigée après 1770 et qu'il est fort possible que son auteur soit le *medelnicer* ou *stolnik* Dumitrache. Il y a aussi un rapport évident entre ce personnage et le manuscrit juridique 1336, rapport qui reste à éclaircir à l'avenir.

Notre tâche immédiate est de préparer une édition critique de la traduction du *Manuel de lois* de 1766, à fin de montrer comme il convient l'importance de ce texte pour la diffusion de l'œuvre juridique de Michel Photinos à une époque encore proche de sa rédaction.



Avant de finir quelques observations sur le contenu des deux paragraphes qui, dans notre traduction seulement, portent en marge la mention *obicei* (*coutume*), absente de la version néo-grecque du *Manuel de lois* de 1766.

Le paragraphe 20 du titre 14 du livre I<sup>er</sup> du *Manuel de lois* de Photinos a été rendu dans notre traduction de la manière suivante :

<sup>68</sup> V. ci-dessus, n. 61.

<sup>69</sup> Il s'agit du manuscrit 1405. V. Val. Al. Georgescu, *Présentation de quelques manuscrits juridiques*, II, p. 351 et suiv.

<sup>70</sup> V. V.A.Urechia, *Documente inedite din domnia lui Alexandru Constantin Moruzi (1793—1796)*, Bucarest, 1895, p. 550—551 et le ms. roum. 1336, f<sup>o</sup>s 33<sup>r-v</sup> et 42<sup>r</sup>, §§ 1, 15, 13.

<sup>71</sup> V. V.A.Urechia, *Istoria românilor*, V. p. 212 et le ms. roum. 1336, f<sup>o</sup> 33<sup>r-v</sup>.



« Casa cînd va fi să cază și să strică și casa vecinului, <stăpînul ei> să silește dă la judecată a o drege, iar cînd nu va putea, să dă vecinului » <sup>72</sup>.

Le renvoi marginal indique en tant que source de ce texte : *Basiliques*, livre 18, titre 2. Tant la traduction que le renvoi marginal respectent avec fidélité l'original <sup>73</sup>.

Le paragraphe qui suit dans la traduction porte la mention *obicei* (coutume) et s'occupe lui aussi, d'une maison qui doit être réparée : «Iar neputînd să o dreagă stăpînul, a nu aduce pagubă vecinului, poate să o dreagă vecinul cu știrea judecării și să o țină pînă își va scoate cheltuiala» <sup>74</sup>.

Les deux textes sont surprenants par leur similitude. Comment expliquer cette répétition ? Le traducteur a-t-il eu l'intention de souligner que dans ce cas le texte des *Basiliques* coïncide avec une coutume du pays ? Pas du tout. En réalité le renvoi aux *Basiliques* qui dans la version photinienne figure en marge du paragraphe 20 du titre 14 du livre I<sup>er</sup> est faux <sup>75</sup>, sous ce faux renvoi l'auteur ayant inséré dans son texte une coutume. Ce fait n'a pas échappé au traducteur, qui a répété une partie du paragraphe précédent pour marquer ainsi qu'il s'agissait d'une coutume.

Quant à l'application réelle de cette coutume à l'époque en Valachie, le peu de documents juridiques publiés jusqu'à présent ne nous permet pas encore de conclure sur ce sujet. Il est pourtant à remarquer qu'en 1818 le *Code Caradja* recommandait dans un cas pareil la démolition de la maison :

«De va fi aproape a să dărîma părete ori casă putredă a vecinului tău și tu zicîndu-i să o dreagă, el nu va vrea, să-l tragi la judecată, iar judecata să-l silească ori să o dreagă sau, de nu va avea mijloc, să o dărîme » <sup>76</sup>.

La présence dans le texte de Photinos d'un tel paragraphe dans lequel, par l'intermédiaire d'un faux renvoi aux *Basiliques*, l'auteur a inséré en fait une coutume, soulève une question importante : y a-t-il dans son *Manuel* d'autres paragraphes pareils ? Dans l'affirmative, on devrait en déduire qu'au moins quelques-unes des erreurs dans les renvois marginaux des sources juridiques byzantines ne sont pas dues aux copistes, mais à l'auteur même. Partant de cette constatation, un nouvel examen du *Manuel de lois* de Photinos fournira peut-être aux historiens de l'ancien droit roumain des arguments pour contredire l'opinion selon laquelle l'ouvrage de notre juriste témoignerait d'un byzantinisme trop poussé <sup>77</sup>.

<sup>72</sup> V. le ms. roum. 1405, f<sup>o</sup> 19<sup>r</sup>.

<sup>73</sup> V. *Nom. Proch.* (1959), p. 62.

<sup>74</sup> V. le ms. roum. 1405, f<sup>o</sup> 19<sup>r-v</sup>.

<sup>75</sup> V. l'apparat critique du *Nom. Proch.* (1959), p. 62 et du *Nom. Proch.* (1982), p. 49, mais à notre avis, la correction proposée par les éditeurs — *Basiliques*, 58.10.25 — n'est pas à accepter, car le paragraphe respectif des *Basiliques* n'a aucun rapport avec le texte photinien.

<sup>76</sup> V. *Legiuirea Caragea. Ediție critică*, Bucarest, 1955, p. 22 — 23, § 27.

<sup>77</sup> V. *Nom. Proch.* (1959), p. 21 — 22.



L'autre paragraphe de cette traduction désigné par la note marginale *obicei* (coutume) s'occupe de la peine qu'on doit infliger à une femme coupable d'un délit: « Muerea proastă vinovățindu-să să închide la potropop sau la mănăstire de călugărițe, iar celelalte la casele lor, măcar de orice vină ar fi <sup>78</sup> ».

Ce paragraphe n'a pas de correspondant dans le *Manuel* de Photinos. Il paraît qu'en ce cas le traducteur a ajouté au texte original une coutume qui s'appliquait à l'époque en Valachie. Et pourtant, quelques observations s'imposent. Bien que dans ce cas le renvoi à une source de droit byzantine fait défaut, le texte en question présente quelques ressemblances avec le paragraphe 9 de la *Novelle* 134 de Justinien. La loi byzantine exige qu'une femme accusée d'un délit grave soit enfermée dans un monastère ou dans un ermitage ou, en l'absence d'un monastère, qu'elle soit gardée par les femmes jusqu'au moment où, sa culpabilité confirmée, elle subira la peine légale <sup>79</sup>. On y parle tout comme dans le paragraphe de notre traduction de la détention des femmes coupables dans un monastère. Mais il y a aussi des différences notables entre le texte de la *Novelle* de Justinien et le paragraphe que nous venons de citer. Tout d'abord dans la loi byzantine on parle seulement d'une détention préventive au monastère ou sous la garde des femmes, alors que dans notre traduction cette détention s'est substituée à la peine prévue par les lois. Ensuite, dans le texte roumain on fait mention du *protopop* (archiprêtre) <sup>80</sup> et d'un traitement différent appliqué aux femmes par rapport à leur condition sociale, différence absente de la *Novelle* de Justinien. Faut-il considérer la solution prévue par le traducteur roumain comme une survivance juridique byzantine, ayant connu avec le temps une évolution coutumière? C'est toujours aux juristes qu'il revient de répondre à cette question.

Nous voici au terme de l'analyse que nous avons tentée de cette traduction partielle du *Manuel de lois* rédigé en 1766 par Michel Photinos. Au début de nos recherches sur les manuscrits 5474 et 1405 nous étions loin d'envisager la complexité des problèmes à résoudre; nous avons proposé des solutions valables dans la limite des données que nous possédons. Même s'il nous reste beaucoup à faire à l'avenir, espérons que nous aurons au moins éveillé l'intérêt des spécialistes pour cette traduction qui n'est pas seulement une preuve de la diffusion de l'ouvrage juridique de Michel Photinos, mais aussi un document de quelque importance pour

<sup>78</sup> V. le ms. roum. 1405, f<sup>o</sup> 23<sup>v</sup>.

<sup>79</sup> V. *Corpus iuris civilis*. Editio stereotypa quarta. *Novellae* (éd. R. Schoell — G. Kroll), Berolini, 1912, p. 634.

<sup>80</sup> Une lettre du prince Alexandre Hypsilantis en date de 1 mars 1779 adressée à l'évêque de Rîmnic, nous donne des renseignements sur la juridiction des *protopopi*: « ... au și această slujbă a cerceta pricini dă judecări bisericești adică dă curvii, dă hrăpirea fetelor, de posatnice, de amestecarea singelui, de paranomia nunții a patra, de fermecătorii, dă vrăji între bărbat cu soția lui; unde va dovedi vreuna din aceste necuvioase fapte, să facă judecată după învățăturile ce au și, de nu le poate face îndreptare, adică numai cu închisoare, pe femeie la protopop iar pe bărbat la închisoarea politicească, să înștiințeze la arhiereul eparhii, ca să le facă cea după pravili hotărîrea dă pedeapsă ... » V. *Acte judiciare cil.*, doc. 685 et 687, p. 744. Le même texte figure à la page 745 dans une lettre adressée aux *isprăvniks*.



l'étude des rapports entre le droit byzantin reçu et la coutume du pays dans l'ancien droit roumain<sup>81</sup>.

Quant à l'hypothèse qui ferait de Dumitrache l'auteur de cette traduction et du petit code pénal conservé dans quelques manuscrits, elle attend d'être confirmée ou écartée au bout des recherches qui devront reprendre la question.

<sup>81</sup> V. sur ce sujet Val. Al. Georgescu, *Les survivances du droit romano-byzantin dans la coutume roumaine (XIV<sup>e</sup> — XIX<sup>e</sup> siècles)*, « Revue roumaine d'histoire », 19, 1980, n° 2, p. 277—300; Pan J. Zepos, *Survivances byzantines dans le droit des coutumes*, « Balkan Studies », 21, 1980, p. 5—19.







## НАЧАЛО КИРИЛЛОВСКОГО КНИГОПЕЧАТАНИЯ

ЛИДИЯ ДЕМЕНИ

Величайшее открытие Гутенберга в середине XV века имело значение, которое только сейчас, в наше время, может быть оценено по достоинству. Об открытии Гутенберга говорится как о настоящей революции и это мнение подтверждается все более обоснованными аргументами.

Среди известных историков книги и книгопечатания все чаще можно услышать мнение о необходимости пересмотра сущности и исторического значения этого открытия в свете научно-технической революции, современниками которой мы являемся.

В развитии человеческого общества механическое производство книги сыграло решающую роль. Оно сделало доступной книгу для более широкого круга людей и создало предпосылки для массового производства. Изобретение Гутенберга заложило основы для развития новых отраслей производства, в частности, развитию производства бумаги. Но книгопечатание сыграло огромную роль в деле распространения идей, способствуя, тем самым, широкому экономическому, политическому, научному и культурному прогрессу. Кроме того, изобретение Гутенберга затронуло и этническую сферу человеческого общества, сыграв огромную роль в процессе эволюции языка различных этнических обществ открыв новые горизонты для их превращения в национальные государства, с собственным национальным языком. Если в сфере развития национальных языков, книгопечатание являлось, в социальном плане, фактором сплочения, в условиях существования антагонистических классов, книгопечатание способствовало обострению социальных противоречий, что, в свою очередь, ускорило развитие всего человеческого общества. Книгопечатание стало не только могучим оружием в руках противостоящих классов, но в то же время, защитником идеи национального самосознания.

Несмотря на быстрое развитие человеческого общества, книгопечатание, удерживало, почти в течении пяти веков, монополию в области информации. До открытия радио и телевидения, книгопечатание фактически не имело серьезного конкурента, оставаясь единственным средством массовой информации. Научно-технические открытия, при помощи печатного слова, в относительно короткий срок доходили в самые отдаленные части мира.

Вскоре открытие Гутенберга стало применяться не только в сфере латинской культуры, латинского языка. Появились первые печатные книги глаголического и кирилловского шрифта. В 1435 году вышла в свет первая печатная книга глаголического шрифта, а в 1491 году Швайпольт Фиоль основал в Кракове первую кирилловскую типографию, а вскоре появляются первые книги напечатанные на арабском, грузинском,



армянском языке. Таким образом, спустя несколько десятилетий, после открытия Гутенберга, книгопечатание получило уже довольно широкое распространение.

### III. КРАКОВ — КОЛЫБЕЛЬ КИРИЛЛОВСКОГО КНИГОПЕЧАТАНИЯ

Таким образом, начало кирилловского книгопечатания связано с именем Швайпольта Фиоля и с городом Краков. В двух из появившихся там печатных книгах — *Осмогласнике* и *Часослове* — на последних страницах указаны не только имя печатника и год выхода книги, но и место. Текст гласит следующее: «Докончена быс сия книга у великом граде оу Кракове при державе великого короля полского Казимире. И докончена быс мещанином краковскимъ Швианполтом Феоль, из немец немецкого родоу, Франкъ. И скончас по божием нарожении 14 сѣт. девятьдесят и I лето». Как вытекает из приведенного текста, место издания и имя, напечатавшего книгу не вызывает никакого сомнения. Правда, из-за необычной пунктуации и орфографии текст толковался по разному, но еще И. Ф. Головацкий показал, что Швайпольт Фиоль был немец по происхождению из Франконии<sup>1</sup>. Мнение Головацкого в дальнейшем было подтверждено архивными документами, касающимися типографской деятельности Швайпольта Фиоля<sup>2</sup>. Однако, это мнение оспаривается и до сих пор. Как стало известно, Швайпольт Фиоль был по профессии «золотошвей», но имя его связано и с рядом изобретений в области торного дела<sup>3</sup>, а также с финансовыми и коммерческими операциями<sup>4</sup>. Анализируя эти документы Е. Л. Немировский по праву утверждает, говоря о Швайпольте Фиоле следующее: «Фигура мастера на все руки, предприимчивого человека с определенной коммерческой жилкой встает перед нами»<sup>5</sup>. В 1491 году Швайпольт Фиоль заказал у некоего Рудольфа Борсдорфа из Брауншвейга гарнитуру кирилловского шрифта (*kyrillische schrift*), который в свою очередь, обязался впредь ни для кого, в том числе и для себя лично, не отливать аналогичных шрифтов<sup>6</sup>.

Еще в 1491 году, как вытекает из текста приведенного выше, Швайпольт закончил печатание двух книг — *Осмогласника* и *Часослова*. Этим же шрифтом были отпечатаны и две другие книги — *Триодь постная* и *Триодь цветная*. Эти две последние книги не имеют выходных данных, но на основании анализа шрифта можно с уверенностью сказать, что они вышли из той же типографии и были отпечатаны тем же типографом. На основании косвенных данных можно предположить, что *Триодь*

<sup>1</sup> J. F. Golowatki, *Sweipolt Fiol und seine kyrillische Buchdruckerei in Krakau vom Jahre 1491. Eine bibliographisch-historische Untersuchung*. „Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien. Philosophisch-Historische Klasse“, Band 83, Wien, 1876, p. 1.

<sup>2</sup> Cf. J. Ptašnik, *Cracovia impressoruj XV et XVI saeculorum*, Leopoli, 1922; K. Heintsch, *Ze studiow nad Szwaipotem Fiolem*, „Rocznik Zaktedu narodowego imienia Ossol nskich“, tom. 5, Wroclaw, 1957, стр. 233—242.

<sup>3</sup> H. Labecki, *Gornistwo w Polsce*, vol. II, Warszawa, 1841, p. 170—172.

<sup>4</sup> J. Ptašnik, *ук. соч.* стр. 10; P. Попов, *Расселки друкарства у словян*, „Bibliologicini visti“, 1924, nr. 1—3, p. 16—17.

<sup>5</sup> Е. Немировский, *Возникновение книгопечатания в Москве*. Иван Федоров. Москва, 1964, стр. 10.

<sup>6</sup> J. Ptašnik, *ук. соч.*, стр. 19—20.



*постная* и *Триодь цветная* были отпечатаны около 1493 года. Существует предположение, что Швайпольтом Фиолем была отпечатана и *Псалтырь*, о которой упоминал архиепископ Питирим, однако, ни один экземпляр этой книги не дошел до нас<sup>7</sup>. Поэтому многие историки сомневаются в её существовании.

К сожалению, типографская деятельность Швайпольта Фиоля была непродолжительной. В 1491 году он был арестован по обвинению в еретицестве. Вскоре, однако, благодаря вмешательству Яноша Турзона — был освобожден. Суд над Фиолем состоялся в марте 1492 года, по которому Фиоль присужден к выплате судебных издержек и был вынужден принести клятву верности католической церкви. Вскоре Швайпольт отказывается от типографской деятельности, покидает Краков, направляясь в Силезию, где между 1502—1503 годами руководит шахтами. Из Силезии направляется в Венгрию, где также занимается горным делом. К концу своей жизни возвращается в Краков, где и умирает.

Кирилловские книги, напечатанные Швайпольтом Фиолем в Кракове, представляют большой интерес с точки зрения печатного дела. Иллюстрации и орнаментация книг, выполненных по методу ксилографуры, отличается большим художественным вкусом, а взятые вместе с красивой и аккуратной формой букв, говорят сами по себе о достаточно развитой типографской технике. В своих печатных изданиях Швайполт применял двухцветную печать. Книги напечатаны форматом ин-folio или ин-кварто. На странице *Осмогласника* насчитывается 25 строк, *Часослов* состоит из 19, в то время как *Триодь постная* и *Триодь цветная* имеют каждая по 30 строк. Нам известны в настоящее время 8 экземпляров *Осмогласника*, хранящиеся в библиотеках Москвы и Ленинграда и 27 экземпляров *Часослова*, из которых 6 хранятся в Ленинграде и 12 в Москве.

Для нас особый интерес представляет *Триодь цветная*, один экземпляр которой бы найден недавно в Музее православной церкви города Брашова<sup>8</sup>. Всего известных до сих пор экземпляров этой книги насчитывается 26, большинство из которых находится в Москве, Львове и Ленинграде. Что же касается *Триоди постной*, то в специальных работах и библиографиях указывается на существование 30-ти экземпляров этой книги, 6 из которых находятся в Ленинграде и 12 в Москве.

## 2. ЦЕТИНЬЕ — МЕСТО РОЖДЕНИЯ ПЕРВОПЕЧАТНЫХ КИРИЛЛОВСКИХ КНИГ В ЮГО-ВОСТОЧНОЙ ЕВРОПЕ

Если источники, касающиеся деятельности Швайпольта Фиоля и появления первых первопечатных кирилловских книг дают нам относительно богатый материал, о типографии из Цетинье известно гораздо

<sup>7</sup> В. Варбанец, В. И. Лукьяненко, *Словянские рукописи в собрании Государственной Публичной библиотеки им. Н. Е. Салтыкова Шедрина в Ленинграде*, «Книга. Исследования и материалы», сб. 2, 1960, стр. 187—208; Е. Немировский, *Описание изданий типографии Швайпольта Фиоля*, Москва, 1, 9, 51 стр.

<sup>8</sup> Ion Radu Mircea, *Considérations sur les premières œuvres imprimées à caractères cyrilliques*, „Association internationale d'Etudes de sud-est européennes. Bulletin”, 1972, 1, с. 111—120.



меньше. Прямые сведения, касающиеся непосредственно типографии или печатника, ограничиваются сведениями, содержащимися в предисловиях или послесловиях печатных книг, экземпляры которые дошли до нас в гораздо меньшем количестве, чем печатные краковские издания.

Из сведений, содержащихся в предисловиях и послесловиях книг, было установлено, что типография была основана в столице Черногории — Цетинье и что находилась она под покровительством правителя Черногории Георгия Черноевича, а печатал книги «священник Макарий»<sup>9</sup>.

Идея основания типографии в Черногории появилась еще во время правления Иво Черноевича, однако, воплатить в жизнь эту идею было суждено его сыну — Георгию Черноевичу. Предполагается, что еще во время правления Иво Черноевича было построено здание, предназначенное специально для типографии, где и установил Георгий Черноевич типографию, привезенную из Венеции.

Специалистам известно шесть книг, напечатанных Макарием и его восьмью учениками в цетинской типографии: *Осмогласник I* (гласы 1—4), *Осмогласник II* (гласы 5—6), *Псалтырь*, *Молитвенник*, *Триодь цветная* и *Четвероевангелие*. Трудности исследования этих книг заключаются, помимо отсутствия прямых источников, и в том, что некоторые из печатных книг, вышедшие из типографии Макария в Черногории, сохранились лишь в фрагментах, а *Четвероевангелие* известно лишь по библиографическому описанию.

Первой датированной книгой, вышедшей в свет из типографии в Цетинье является *Осмогласник* (гласы 1—4). Из данных, содержащихся в предисловии и послесловии, ее печатание началось в 1493 году, а закончилось 4-го января 1494 года. Печатал ее «священник Макарий из Черногории» по распоряжению Георгия Черноевича, правителя Черногории. Что же касается места, где она была напечатана, об этом в послесловии не упоминается. Первопечатная книга Черногории — большого формата — (ин-фоллио) — состоит из 33 тетрадей по 8 листов каждая и одна тетрадь — из 6 листов. Тетради пронумерованы кирилловскими сигнатурами, на первом и на последнем оборотном листе каждой тетради, но в нумерации страниц допущена ошибка, а тетради 2, 9, 12 не имеют сигнатур.

Второй книгой, вышедшей из типографии Черногории, считается вторая часть *Осмогласника* (гласы 5—8). Специалистам известны два фрагмента — этого издания. Один из них был открыт и описан В. Ягичем<sup>10</sup> и

<sup>9</sup> Шафарик, П., *О брвенеславянских, именно кирилловских типографиях в южнославянских землях XV—XVII вв.* ЧОИДР, 1946, т. 3, отд. III. I. Ruvarač, *O četinskoj štampariji pre četiri štotine godisna*, „Glasnik Srpska Kraljevska Akademija“, Tom X (1895), p. 36—38; V. Jagić, *Der erste zetinjer Kirchedruck vom Jahre 1495*, „Denkschriften der Kaiserlichen der Wissenschaften n Wien, Philosophisch-Historische Klasse“, vol. 43 (1894); Idem, *Ein Nachtrag zum ersten zetinjer Kirchedrucke*, „Archiv für slavische Philologie“, vol. 25, Berlin, 1903; D. S. Radojičić, *O štampariji Trnojeva*, „Glasnik Skopskog naučnog društva“ vol. 19, Skoplje, 1938, p. 133—172; Idem, *Die erste serbischen Druckereien*, „Gutenberg-Jahrbuch“, 1940, p. 248—254; П. Атанасов, *Начало на българското книгопечатане*, София, 1959; Каменева, Т. Н., *Черногорская типография, её деятельность и издания*, «Труды Государственной библиотеки СССР им. В. И. Ленина», 1959, том 3, стр. 224—384; Е. Немировский, *Возникновение книгопечатания в Москве*, стр. 85—87; Он же, *Начало славянского книгопечатания*, Москва 1971.

<sup>10</sup> V. Jagić, *Ein Nachtrag zum ersten zetinjer Kirchedrucke*, p. 630.



Л. Стояновичем<sup>11</sup>. Перед Второй мировой войной этот фрагмент находился на хранении в Национальной библиотеке Белграда. Во время войны библиотека понесла огромные потери и о судьбе этого фрагмента в настоящее время ничего неизвестно. Второй фрагмент находится в Дечанском монастыре. Он состоит из 38 листов, которые вплетены в рукописную книгу. Особый интерес вызывают 6 листов иллюстраций выполненных ксилографией. На страницах, под иллюстрациями, помещен герб правителей Черногории — Черноевичей. Темы иллюстраций заимствованы из библейских сюжетов, а сами иллюстрации заключены в довольно широкие рамки с красивой орнаментацией, идентичные для всех иллюстраций.

*Псалтырь* — третья по счету книга, выпущенная из макарьевской типографии Цетиньи. Несмотря на то, что два экземпляра, находящиеся в Государственной публичной библиотеке им. М. Е. Салтыкова-Щедрина в Ленинграде не являются комплектными, они имеют особое значение, т.к. в сохранившихся послесловиях ясно указан год и место выхода в свет книги<sup>12</sup>. Книга была закончена — как вытекает из послесловия — 20-го сентября 1495 г. Далее следует, что напечатана она в Цетинье, уточнение, которое отсутствует в других кирилловских изданиях Черногории и что напечатана она тем же священником Макарием из Черногории.

Эти сведения зафиксированные в эпилоге особенно важны для нас. Еще в конце прошлого века было высказано мнение, согласно которому типография основанная Георгием Черноевичем находилась не в Цетинье, а в крепости Обод, в месте, где позднее был выстроен город Река Черноевича, находящийся приблизительно в десяти километрах от Цетинье. Несмотря на то, что еще В. Ягич отверг это мнение как необоснованное, последующие археологические раскопки, казалось, подтвердили это мнение<sup>13</sup>. Сведения содержащиеся в послесловии *Псалтыри* 1495 года, сведения не вызывающие никаких сомнений, что эта книга была отпечатана именно в Цетинье, заставило большинство исследователей книги признать, что типография Макария находилась в Цетинье<sup>14</sup>.

В отличие от первых двух книг, которые имеют формат ин-фолио, *Псалтырь* и *Молитвенник* (отпечатанный в этой же типографии) имеют формат ин-кварто. Число строк на странице — 27, тетради пронумерованные кирилловскими сигнатурами на первой и на обороте последнего листа, состоят из 8-ми листов, за исключением 2-ой и 43-ей тетрадей, которые состоят из 10 листов. Вся книга, состоящая из 43 тетрадей, насчитывает 348 листов. Следует отметить и тот факт, что в тетрадах 8 и 9 отсутствует сигнатура, а нумерация от 2-ой до 9-ой тетрадей проставлена ошибочно (в двух различных тетрадах фигурирует кирилловская цифра 2, в то же время цифра 7 отсутствует). Иллюстраций *Псалтырь* не имеет, но богато орнаментирован четырьмя заставками с трех досок и большое количество инициалов с 27 досок<sup>15</sup>.

<sup>11</sup> L. Stojanović, *Prilozi ka bibliografiji starih srpskih stampanih knjiga*, „Glasnik Srpska Kraljevska Akademija”, Том 66 (1903).

<sup>12</sup> Н. Варбанец, В. Лукьяненко, *ук. соч.*, стр. 202.

<sup>13</sup> П. Ровинский, *Черногория в её прошлом и настоящем*, том 2, часть 4, Спб, 1909, стр 224.

<sup>14</sup> Н. Варбанец, В. Лукьяненко, *ук. соч.*, стр. 202.

<sup>15</sup> Е. Немировский, *Возникновение книгопечатания в Москве*, стр. 87.



*Молитвенник* — четвертая печатная книга, вышедшая из типографии Черногории в конце XV-го века и сохранившаяся только в нескольких фрагментах. Р. И. Шафарик, которому был известен один из фрагментов, пришел к заключению, что вся книга состоит из 256 листов<sup>16</sup> и что *Молитвенник* напечатан тем же шрифтом, что и *Осмогласник* и *Псалтырь*. Позднее И. П. Карагаев описал другой фрагмент, который в настоящее время хранится в Ленинграде, в Государственной публичной библиотеке. Фрагмент состоит из 7 нумерованных листов. Из более позднего описания следует, что этот фрагмент представляет собой четыре последних листа 27-ой тетради и первые три листа 28-ой тетради<sup>17</sup>. Книга имеет формат ин-кварто, страница насчитывает, так же как и *Псалтырь*, 27 строк. Другой фрагмент был найден в селе Црколез, вблизи Дечанского монастыря. Этот фрагмент состоит из 41 листа и вплетен в рукописную книгу. Фрагмент украшен 16 инициалами, выполненные с 16 ксилографур<sup>18</sup>.

В 1951 году в фондах Дечанского монастыря были найдены типографские пробные листы пятой книги макарьевской типографии Черногории. Речь идет о *Триоде цветной*, описанной — и довольно кратко — известным югославским историком книги и книгопечатания Д. С. Радойичем<sup>19</sup>.

В специальных работах часто упоминается *Четвероевангелие*, которое было отпечатано в этой же типографии, но до сих пор ни один экземпляр этой книги не был обнаружен.

Внимательное изучение всех экземпляров и сохранившихся фрагментов вышедших из типографии Макария в Цетинье в период между 1493—1496 годами показало, что они не были отпечатаны тем же шрифтом. Литеры текста — меньшего размера, чем в печатных изданиях Швайпольта, но и более усовершенствованной формы. В отличие от печатных изданий Швайпольта Фиоля, где строчки имеют неравномерное окончание, в книгах вышедших из типографии Макария начало и концы строк расположены равно. Строки книг более прямые, а расстояние между ними одинаковое. В печатных изданиях применялась техника двухцветной печати. Иллюстрация, но в особенности орнаментация книг — как было отмечено в литературе — относительно богатая. В сохранившемся втором фрагменте *Осмогласника* непосредственно под иллюстрацией расположен герб Черноевичей. Орнаментированные инициалы встречаются довольно часто и что особенно важно — они были выгравированы специально для этих печатных кирилловских книг. Моделью для этих инициалов, выгравированных по дереву, послужили инициалы Эрхарда Ратдольта — известного венецианского и аусбургского типографа второй половины XV-го века.

Но, к сожалению, времена были неблагоприятны для дальнейшего развития в Цетинье типографского искусства. В 1496 г. Черногория была захвачена турками. Типография в Цетинье прекратила свою деятельность, Георгий Черноевич вынужден был бежать в Венецию. Спустя два

<sup>16</sup> П. Шафарик, *О древнеславянских именно кирилловских типографиях*, стр. 6.

<sup>17</sup> Н. Варбанец, Б. Лукьяненко, *ук. соч.*, с. 202—203.

<sup>18</sup> D. Medaković, *Grafika srpskih knjiga XV—XVIII века*, Beograd, 1958, p. 195; Е. Немиревский, *Возникновение книгопечатания в Москве*, стр. 87.

<sup>19</sup> D. S. Radojičić, *Dve naše bibliografska redkosti*, „Republika“ от 18 и 25 сент. 1951 г.



десятилетия в Венеции будет возоблено печатанье кирилловских книг. В то же время, в Юго-восточной Европе, в начале XV-го века при дворе валашского воеводы Раду Великого появился новый центр печатного слова.

### 3. ТИПОГРАФИЯ КИРИЛЛОВСКОГО ПЕРИОДА В ВАЛАХИИ НАЧАЛА XVI-ГО ВЕКА. ЕЕ ЗНАЧЕНИЕ ДЛЯ РАЗВИТИЯ КНИГОПЕЧАТАНИЯ В ЮГО-ВОСТОЧНОЙ ЕВРОПЕ

После того как в начале XVI-го века типография в Цетинье прекратила свою деятельность, центр кирилловского книгопечатания переместился в Валахию. Инициатива основания типографии принадлежала воеводе Валахии — Раду Великому (1495—1508). Об исторических условиях, в которых была создана типография, имевшая огромное значение для всей Юго-восточной Европы, в румынской и иностранной литературе было написано сравнительно много, но, пожалуй, самый обобщающий анализ был проделан в исследованиях П. П. Панаитеску, а в более поздних работах историками Д. Миок, Г. С. Радойчич, П. Атанасов, В. Молин, Л. Демени<sup>20</sup>.

Из типографии Валахии в период 1508—1512 гг. вышли три книги: *Служебник* (1508), *Осмогласник* (1510) и *Четвероевангелие* (1512). Сведения, содержащиеся в послесловиях этих книг довольно скудны. Они указывают только имя печатника — «мних и священник Макарий» и дату выпуска каждой из книг. Во всех трех книгах уточняется, что они были отпечатаны «по повелению» воевод Валахии. Печатание *Служебника* 1508 г. было начато по «повелению Радула воеводы» (Раду Великий, который умер в апреле 1508 г.) и было окончено «по повелению» Михни воеводы «всей земли Угровлахийской» (апрель 1508 — октябрь 1509). *Осмогласник* был напечатан «по повелению» воеводы Влада (февраль 1510 — январь 1512), а *Четвероевангелие* «по повелению» воеводы Валахии Нягое Басараб.

Подводя итоги более ранних и новейших исследований можно констатировать следующие факты, не подлежащие сомнению: все три печатные книги вышли в свет между 1508—1512 гг., они были напечатаны «священником Макарием» по повелению воевод Валахии, которые патронировали и, возможно, были и владельцами типографии Макария. Не следует упускать из вида, что во всех трех печатных изданиях присутствует герб Валахии. Язык валашских печатных книг — как показал П. П. Панаитеску — «старославянский язык, официальный язык церкви и канцелярии воевод»<sup>21</sup>.

<sup>20</sup> P. P. Panaitescu, *Octoiul lui Macarie și originile tipografiei din Țara Românească*, „Biserica Ortodoxă Română”, 57 (1939), p. 525—550; Idem, *Contribuții la începuturile tipografiei slave în Țara Românească*, „Studii și cercetări de bibliografie”, vol. I (1955), p. 233—238; Idem, *Începutul tipografiei în Țara Românească, Prima sesiune științifică de bibliologie și documentare*, București, 1957, p. 267—270; *Liturgierul lui Macarie*, București, 1961, p. V—LXIII; D. Mioc, *Date noi cu privire la Macarie tipograf*, „Studii. Revistă de istorie”, XVI (1963), nr. 2, p. 429—439; L. Demény, *L'imprimerie cyrillique de Macarios de Valachie*, „Revue Roumaine d'Histoire” 8 (1969), nr. 3, p. 549—574; Virgil Molin, *Venise, berceau de l'imprimerie glagolitique et cyrillique*, „Studii veneziani”, VIII (1966), p. 430—490.

<sup>21</sup> *Liturgierul lui Macarie*, p. XII.



Типография Макария в Валахии начала XVI-го века является, таким образом, третьей по счету кирилловской европейской типографией, появившейся хронологически раньше пражской (1517), венецианской (1519), основанной Божидаром Вуковичем и вильнюсской — основанной Франциском Скориной (1525) и других южно-славянских, белорусских и русских типографий кирилловского шрифта. Таким образом, в общем контексте европейского книгопечатания, книгопечатание Валахии занимает одно из ведущих мест, внося значительный вклад в дело развития культуры не только Юго-Восточной Европы, но всей Европы в целом.

Вопрос о происхождении типографии Макария является одним из дискуссионных вопросов, который продолжает вызывать интерес как румынских, а так и иностранных ученых. Второй вопрос, вызывающий не меньший интерес — это вопрос о местонахождении типографии Макария. Поскольку послесловия *Служебника*, *Осмогласника* и *Четверо-евангелия* не указывают точного места, где были напечатаны книги, мнения исследователей разделились. В румынской и иностранной литературе были высказаны, высказываются и сейчас, различные точки зрения. Большой интерес вызывает и личность самого типографа. Многие ученые считают, что Макарий, отпечатавший три упомянутые книги в валашской типографии и типограф из Цетинье — одно и то же лицо. Высказалось предположение, что Макарий, после завоевания турками Цетиньи в 1495 г., вынужден был бежать в Венецию, а потом обосновался в Валахии. И таким образом, типография Макария в Валахии является естественным продолжением типографии из Цетиньи.

Н. Йорга не сомневался в идентичности Макария из Цетиньи с Макарием из Валахии<sup>22</sup>. Еще более категорично высказывается по этому вопросу Секстил Пушариу,<sup>23</sup> который утверждает, что в создавшихся в Черногории тяжелых условиях, вследствие турецкого завоевания, было естественно, что Макарий обратил свой взор на Валахию как на надежное убежище для продолжения своей деятельности<sup>24</sup>. Несмотря на то, что румынская историография отбросила эту точку зрения, исходя из хорошо аргументированных доказательств В. Ягича<sup>25</sup>, который продемонстрировал, что кирилловские печатные издания Цетиньи полностью отличаются от валашских, некоторые зарубежные, в том числе и югославские учёные, вновь возвращаются к ней.

Была выдвинута и теория, согласно которой в то время в Валахии вообще не существовало никакой типографии. Были предельно попытки доказать, что кроме Кракова, только в Венеции существовала типография кирилловского и глаголического шрифтов. Что же касается первопечатных изданий Цетиньи и Валахии, то они были выполнены по заказу черногорских князей и валашских воевод в Венеции. Самым ярким защитником

<sup>22</sup> N. Iorga, *Istoria literaturii române*, vol. I, ed. a II-a, București, 1925, p. 138.

<sup>23</sup> Sextil Pușcariu, *Istoria literaturii române. Epoca veche*, Sibiu, 1936, p. 50.

<sup>24</sup> P. P. Panaitescu, *ук. соч.*, p. 1—28; P. Cartoian, *Istoria literaturii române vechi*, vol. I, București, 1940, p. 54; Barbu Theodorescu, *Prima tipografie a Tării Românești (Macarie 1508—1512)*, „Biserica Ortodoxă Română”, 1958, nr. 10—11, p. 989, 991, 1002; Dan Simonescu, Virgil Molin, *Tipăriturile Ieromonahului Macarie pentru Țara Românească*, „Biserica Ortodoxă Română”, 1958, nr. 10—11, p. 1005—1034.

<sup>25</sup> V. Jagić, *Der erste Cetinjer Kirchendruck von Jahre 1494*, „Denkschriften der K. Akademie in Wien”, XLIII (1894), p. 6 și urm.



этой теории был Виржил Молин<sup>26</sup>. По мнению В. Молина, все печатные кирилловские издания, появившиеся до 30-х годов XVI-го века в Юго-восточной Европе, принадлежат одному единственному полиграфическому центру — Венеции.

Наконец, существует мнение, что Макарий был связан с кирилловской типографией Шваймпольта Фиоля. Еще А. И. Соболевский утверждал в 1916 году, что краковские первопечатные кирилловские издания имеют в своей основе тексты румынского происхождения<sup>27</sup>, т.е. славянские рукописи, с орфографией характерной для румынских княжеств середины XVI века — добавляет П. П. Панаитеску<sup>28</sup>. Русский ученый считал кирилловские печатные издания Шваймпольта Фиоля были отпечатаны, по всей вероятности, по заказу из Молдавии или Валахии. В продолжении этой мысли А. И. Соболевского П. П. Панаитеску дополнил, что прифт книг Шваймпольта имитировал специфику славо-румынских рукописей и предполагал, что они могли быть выполнены по заказу воеводы Молдавии Стефана Великого. Хотя теория и казалась очень привлекательной П. П. Панаитеску сформулировал свой предположения все же с большой осторожностью<sup>29</sup>. Идея П. П. Панаитеску была поддержана болгарским исследователем П. Атанасовым, который в ряде работ попытался доказать краковское происхождение кирилловской печати Валахии<sup>30</sup>. Но сравнительный полиграфический анализ продемонстрировал, что кирилловская печать Кракова настолько отличается от печатных книг Макария, что не приходится говорить не только об идентичности этих изданий, но даже о каком-либо сходстве, что позволяет сделать вывод, что Макарий не имел связей с кирилловской типографией Кракова. В то же время, не располагая данными, что Макарий научился мастерству книгопечатания у Шваймпольта Фиоля.

Так же на основании сравнительного анализа полиграфических характеристик были выявлены значительные расхождения в шрифте Макария из Цетиньи и типографии Макария из Валахии. Все эти данные позволяют сделать вывод, что типография из Цетиньи не могла быть перевезена в Валахию. Речь идет о двух различных типографиях, имеющих совершенно различные полиграфические характеристики.

Исключает ли этот вывод считать Макария из Цетиньи и Макария из Валахии одним и тем же лицом? Для этого мы не располагаем достаточными данными, чтобы ответить на этот вопрос. В истории румынского книгопечатания существует довольно красноречивый пример в этом отношении, когда один и тот же типограф работал в различных типографиях и, естественно, использовал различный шрифт. Речь идет о дьяконе Кореси и его печатных книгах. Таким образом, различные шрифты типографий из Цетиньи и Валахии не могут служить достаточным аргументом

<sup>26</sup> Virgil Molin, *Venise, berceau de l'imprimerie glagolitique et cyrillique*, „Studii Veneziани”, t. VIII (1966), p. 444.

<sup>27</sup> А. И. Соболевский, *Румыны среди славянских народов*, «Отчеты о деятельности Академии наук», 1916, Петроград, 1917.

<sup>28</sup> P. P. Panaitescu, *Liturghierul lui Macarie*, p. XXXVIII.

<sup>29</sup> P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. XXXIX.

<sup>30</sup> П. Атанасов, *Първи славяно-български печатни книги*, София, 1959, стр. 255.



для того, чтобы исключить предположение, что Макарий из Цетињи и Макарий из Валахии — одно и то же лицо. Следует заметить, что в румынской и югославской литературе было приведено достаточно аргументов, из которых можно было бы сделать вывод об идентичности обоих лиц<sup>31</sup>.

Если кирилловская типография Валахии начала XVI-го века не была перевезена из Цетињи, тогда может быть правы те исследователи, которые утверждают, что *Служебник*, *Осмогласник* и *Четвероевангелие* были отпечатаны в Венеции по заказу валахских господарей? Во-первых, мы не имеем никаких достоверных сведений о том, что в Венеции во второй половине XV-го и первом десятилетии XVI-го века была бы отпечатана какая либо книга кирилловского шрифта. Во всех библиографиях старых кирилловских книг, не зафиксирована до сих пор ни одна кирилловская книга, отпечатанная в Венеции в этот период. И. Бадалич отмечает *Молитвенник*, хранящийся в Ватикане, который по данным Бадалича был отпечатан в Венеции в 1512 году типографом из Дубровника Франциском Ратковым<sup>32</sup>. Хотя эта печатная кирилловская книга не была еще проанализирована в достаточной степени, из страницы воспроизведенной Бадаличем, можно прийти к заключению, что полиграфические черты этой книги фундаментально отличаются от валахских изданий Макария.

Таким образом, теории краковского, черногорского и венецианского происхождения валахского книгопечатания не выдерживают сравнительного исторического анализа. Присоединяемся к мнению большинства румынских историков и, в частности, Б. П. Хашдеу, Н. Ходеш, Н. Йорга и П. П. Панаитеску, что происхождение книгопечатания в Валахии следует искать в самой Валахии. Орнаментация книг выполнена по модели молдавских рукописей. В то же время типография Макария имела огромное влияние на кирилловскую печать Трансильвании. В общем контексте юго-восточного книгопечатания, валахское книгопечатание занимает одно из ведущих мест, отражая определенную степень культурного развития. В то же время, появление кирилловского книгопечатания в Валахии следует рассматривать как составную часть общеевропейского феномена, а не изолированное местное явление.

<sup>31</sup> G. Sp. Radojičić, *O Knjize Ptolomeja (Dva stara srpska geografska „tkovanija“)*, „Istoriski Casopis“, VI, (1959); Damascin Mitoc, *ук. соч.*

<sup>32</sup> I. Badalič, *Iugoslavicna usque ad annum MDC. Bibliographie der südslawischen Frühdrucke*. Baden-Baden, 1959.



Il y a six ans, M. Balard, dont les recherches ont apporté mainte contribution importante à l'histoire médiévale du Bas-Danube, donnait dans cette revue même la primeur d'un document aussitôt repris dans son édition des actes du notaire Antonio di Ponzò<sup>1</sup>. De ce document, daté de Kilia-Licostomo, le 25 août 1360, M. Balard a cru pouvoir déduire l'emploi du roumain dans certaines transactions entre les commerçants génois et la population locale. En effet, la mention surprenante d'une langue « romecha » semblait conduire à cette conclusion. Un habitant de Kilia, du nom de Costa Aga, et son créancier, un bourgeois de Pera, ont recours à un interprète qui traduit « *de lingua latina in romecha et de romecha in latina* ».

La première explication de ce mot curieux, la plus facile, est écartée avec succès par M. Balard, qui a démontré que le grec (ρωμαίικα) est toujours désigné par les notaires génois soit par l'expression *lingua Grecorum*, soit par le terme de *gregescha*. *Romecha* demeure exceptionnel et cette situation de *hapax* a permis à M. Balard de supposer qu'on aurait là un témoignage de l'existence du roumain parlé, sinon écrit, un siècle et demi avant le plus ancien des textes rédigés en cette langue dont la date soit certifiée. A l'appui de cette interprétation, on s'est rabattu, faute de mieux, sur le nom de Costa Aga, sans aller toutefois au-delà de l'affirmation prudente : « l'origine roumaine de notre personnage est donc probable mais non certaine »<sup>2</sup>. Parmi les historiens de Bucarest, on a beaucoup commenté la découverte, les uns s'empressant d'adopter l'hypothèse avancée par M. Balard, les autres s'y refusant, mais sans trouver d'arguments pour la combattre ou la remplacer par une autre.

Or, voici que, dans l'une des dernières livraisons de la revue *Rocznik Orientalistyczny*, la solution du problème nous est offerte de manière très inattendue par un article de philologie qui attire l'attention sur « one of the least known Turkic languages »<sup>3</sup>. Il s'agit de la langue *urum*, parlée aujourd'hui dans un petit nombre de villages de la région du Donetsk (R.S.S. Ukrainienne), ainsi que dans certaines contrées de la Caucase (R.S.S. de Géorgie, notamment son territoire central, Trialeti). L'auteur de l'article auquel nous avons emprunté ces renseignements rappelle que cette langue provient du grec de Crimée, dit précisément *ruméka*, dont elle s'est détachée au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le vocabulaire *urum* est oghouz, en grande partie, avec des éléments kiptchak, arabes et persans. Le nombre de termes d'origine grecque conservé dans cette langue est très réduit. Par contre, la syntaxe est influencée par le russe, qui est également la source des emprunts lexicaux destinés à désigner divers aspects de la réalité contemporaine. Ajoutons que, toujours selon les informations du même article, les débuts de l'écriture en *urum* (en caractères cyrilliques?) ne se placent que dans les années 20 de notre siècle et que l'enseignement élémentaire en cette langue a cessé avant la seconde guerre mondiale<sup>4</sup>. Ce qu'il faut retenir c'est que cette population parlant *urum* a été déplacée de son habitat originare à la suite de l'annexion du khanat de Crimée par la Russie, après la guerre russo-turque de 1768—1774. Aujourd'hui en Union Soviétique existent 337 000 Grecs (chiffre de 1970), dont seulement 39,3% considèrent le grec comme leur langue maternelle, sans autrement spécifier s'il s'agit du gréco-tatare (*urum*) ou du *ruméka*.

<sup>1</sup> Michel Balard, *Un document génois sur la langue roumaine en 1360*, RESEE, XVIII, 2, 1980, pp. 233—238. Cf. idem, *Gènes et l'Outre-Mer*, II, *Actes de Kilia du notaire Antonio di Ponzò*, Paris — La Haye, 1980.

<sup>2</sup> Idem, *art. cit.*, p. 235. On pourrait également se demander si le nom du père de Costa, Corso, n'est pas roumain : *Hirsu*, attesté chez les Vlaques et présent dans le nom de la ville de Hirsowa, sur le Danube.

<sup>3</sup> Baruch Podolsky, *Notes on the Urum (Greek-Tatar) Language*, *Rocznik Orientalistyczny*, XLIV, 2, 1985, pp. 59—66.

<sup>4</sup> Voir E. Zakhos-Papazahariou, *Babel balkanique. Histoire politique des alphabets utilisés dans les Balkans*, Cahiers du Monde russe et soviétique, XIII, 2, 1972, p. 168, n. 1 : « Dans les années 20 et 30 il y eut des éditions grecques à Marioupol du Donbass destinées aux Grecs de cette région, émigrés du Pont, du Caucase et des Balkans. Cette « littérature hellénique soviétique » préférerait le grec dialectal au grec moderne et utilisait souvent pour sa transcription une orthographe du grec entièrement phonétique ou même l'alphabet cyrillique ».



On doit donc remarquer que, par un pur hasard, le document de 1360 atteste déjà l'existence du *rumëka* comme parler vernaculaire nettement distinct du grec. Les relations entre la Péninsule de Crimée et la côte roumaine de la Mer Noire étaient suffisamment étroites au XIV<sup>e</sup> siècle — elles le resteront aussi après 1484 — pour expliquer la présence de marchands parlant cette langue à Kilia. D'ailleurs, l'un des témoins du contrat passé entre Angelo de Azano et Costa Aga, que son nom même permet de supposer Gréco-Tatare, s'appelait « Sachis de Chaffa, habitatore Chili » : « Sachis », donc Sarkiz, un Arménien de Crimée. Ce que ce milieu de négociants où les Mixhellènes jouaient un rôle déterminant pouvait encore être au XVII<sup>e</sup> siècle, nous l'apprenons par les relations de voyageurs. Julien Bordier, débarquant à Balaklava en 1607, y trouve « un meslange ou pot pourey de plusieurs nations, comme Turcs, Tartares, Mores, Arméniens, Russes, Mosco-Moldaves, Podoliens et tant d'autres »<sup>5</sup>. Et le témoignage de Giovanni Giuliani, dominicain de Lucques, en 1626, montre comment les Grecs de Crimée s'étaient accommodés de la tutelle musulmane et du voisinage des catholiques. Gênois eux-mêmes « barbarisés » jusqu'à oublier progressivement l'italien<sup>6</sup>.

Par conséquent, il n'est plus possible d'interpréter la mention de *rumëka* en 1360 comme concernant le roumain<sup>7</sup>.

Andrei Pippidi

<sup>5</sup> Bibliothèque Nationale (Paris), ms. fr. 18 076, f. 208 v.

<sup>6</sup> R. Loenertz, O. P., *Le origini della missione secentesca dei Domenicani in Crimea*, Archivum Fratrum Praedicatorum, V, 1935, pp. 261—288.

<sup>7</sup> Rappelons brièvement que, pour Ștefan Andreescu, *Trois actes des archives de Gênes concernant l'histoire de la Mer Noire au XV<sup>e</sup> siècle*, RESEE, XXI, 1, 1983, p. 35—36, il s'agirait du slavon. Elisaveta Todorova, *Sur une nouvelle source dans l'histoire du Delta danubien au XIV<sup>e</sup> siècle*, Etudes balkaniques, XIX, 1, 1983, pp. 126—127, est d'avis que « la mystérieuse langue *romeca* aurait été une langue grecque ... ou encore une langue tartare ... mais nullement la langue roumaine ». Ceci pour des raisons qui n'ont rien de commun avec les nôtres. L'auteur qui s'imagine que le « valaque » et le « moldave » étaient des langues différentes au XIV<sup>e</sup> siècle et qui croit que, « pour connaître leur origine romaine », les Roumains ont dû attendre le XVIII<sup>e</sup> ou même le XIX<sup>e</sup> siècle, doit être détrompé. Quiconque éprouve le besoin de se renseigner à ce sujet trouvera toute l'information nécessaire consciencieusement par Adolf Armbruster, *La romanité des Roumains. Histoire d'une idée*, Bucarest, 1977.



\* \* \* *Națiunea română. Geneză. Afirmare. Orizont contemporan* \*, București, Edit. științifică și enciclopedică, 1984, 686 p.

Paru sous la coordination du Pr. Ștefan Ștefănescu, membre correspondant de l'Académie roumaine, le présent volume, élaboré par un groupe de prestigieux scientifiques, vient de combler une lacune depuis longtemps ressentie tant par l'historiographie roumaine, que par d'autres disciplines contigentes du domaine des sciences sociales.

L'introduction, signée par son coordonnateur présente les motivations essentielles qui ont présidé à l'élaboration du volume. Une ample étude de synthèse qui examine le problème de la formation de la nation roumaine est signée par Damian Hurezeanu qui réalise une pénétrante analyse diachronique permettant une meilleure saisie des principaux mécanismes qui attestent la genèse du problème, les circonstances historiques concrètes dans lesquelles ce processus est devenu un fait accompli, les moments essentiels qui ont conduit à l'affermissement de la nation, jusqu'en 1918, l'année des grandes victoires, où l'on fonda l'Etat unitaire roumain et dans les années lui ayant suivi.

Les trois sections principales du volume poursuivent aussi trois problèmes essentiels : les prémisses historiques de la nation roumaine ; les problèmes de la cristallisation et de l'affirmation de la nation roumaine ; la nation roumaine et le socialisme.

La première partie réunit des chapitres distincts qui traitent les suivants problèmes essentiels : l'ethnogenèse des Roumains ; l'unité linguistique des Roumains ; la littérature populaire et les reflets de l'esprit roumain ; l'Etat roumain aux XIV<sup>e</sup> — XVI<sup>e</sup> siècles et son rôle dans l'affermissement de l'entité du peuple roumain ; les rapports économiques entre les pays roumains à l'époque féodale (XIV<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> siècles) ; reflets de la conscience nationale dans la culture roumaine prémoderne.

Les auteurs expriment, dans la deuxième section, de nombreux jugements de valeur dans des questions portant sur : les lumières et la nation ; les options sociales et démocratiques dans le développement de la solidarité nationale moderne (1821—1848) ; l'Etat — cadre politique de développement de la nation roumaine ; le mouvement national des Roumains de Transylvanie. De l'autonomie à l'unité de l'Etat. Fin du XIX<sup>e</sup> — début du XX<sup>e</sup> siècles ; le mouvement pour l'unité culturelle des Roumains pendant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> — début du XX<sup>e</sup> siècle ; Répères de sociologie de la nation dans l'œuvre des écrivains roumains du XIX<sup>e</sup> siècle ; le problème national dans la pensée des représentants du mouvement socialiste de Roumanie ; la problématique de la nation roumaine dans la sociologie de l'entre-deux-guerres ; le psychique national et le caractère spécifique de l'esthétique roumaine.

Une troisième section met en débat la problématique de la nation roumaine dans le socialisme par l'approche essentielle des suivantes questions ; l'édification du nouveau régime et l'évolution de la nation ; la conscience nationale et les fondements politiques et idéologiques de son affirmation à l'étape actuelle ; les principes de la solution du problème national en Roumanie. Les nationalités cohabitantes pendant les années du socialisme ; le socialisme et les réalités nationales dans la pensée du Parti Communiste Roumain ; le Parti Communiste Roumain et la nation.

Pour clôturer ce volume, les auteurs ont ajouté des résumés en français et en anglais ainsi qu'un index qui favorisent une meilleure compréhension de ce livre très étoffé.

Au-delà des conclusions auxquelles le lecteur pourrait aboutir, ce qui impose en premier lieu c'est le respect pour l'effort responsable et compétent des auteurs qui nous offrent ce volume. Car, même si jusqu'à présent, de nombreux chercheurs se sont penchés sur ce thème, et il y en a qui ont publié certains travaux dont la plupart sont d'ailleurs d'une bonne qualité, l'absence d'une synthèse en la matière était fortement ressentie. Il n'en est pas moins vrai que des travaux d'une telle valeur ne peuvent paraître qu'après des efforts soutenus, comme résultat d'une série d'accumulations quantitatives, de documentations et d'interprétations échelonnées au cours de longues années, des décennies même ; le groupe de travail qui a élaboré ce volume mérite nos félicitations les plus chaleureuses.

\* Nicolae Boșan, Ioan Ceterchi, Hadrian Daicoviciu, Alexandru Duțu, Damian Hurezeanu, Ladislau Lörincz, Liviu Maior, Radu Manolescu, George Em. Marica, Florin Mihăilescu, Achim Mihu, George Munteanu, Șerban Papacostea, Gheorghe Platon, Constantin Popovici, Ștefan Ștefănescu, Pompiliu Teodor, Ovidiu Trăsnea, Constantin Vlad.



Soulignons aussi que le volume est fondé sur une argumentation solide, d'une grande portée, qui conduit à une démonstration à même d'entamer un dialogue avec quiconque soutient un point de vue différent.

Nul n'est censé ignorer combien nombreux sont ceux qui, au-delà de nos frontières et en dépit des évidences — donc de la réalité historique — s'obstinent de participer à un débat où leurs positions sont vouées à l'échec dès le début justement à cause des interprétations défavorables, de l'esprit de conjoncture qui les anime, de l'absence de toute objectivité et, pas en dernière instance, de la mauvaise foi qui préside à leurs actions.

Grâce à la force de persuasion des arguments indubitables, la démonstration des auteurs devient pour le lecteur de bonne-foi facilement accessible et atteint par là le but visé.

Mais, hormis les aspects énumérés plus haut et l'argumentation profonde, quels sont-ils, en dernière analyse, les problèmes historiographiques auxquels la démarche des auteurs du volume donne une réponse?

En premier lieu ils ont démontré que la nation roumaine est le résultat d'un processus historique (et non pas d'un acte produit un certain jour, à un certain moment, comme l'ont soutenu et l'essaient encore, d'une manière simpliste, certains auteurs), que durant ce processus la nation roumaine a légitimé son droit d'entrer dans l'histoire et d'y demeurer, en inscrivant son nom au cours de événements qui firent époque, comme ceux qui marquèrent les années 1821, 1848, 1859, 1877, 1918, 1944, 1965, pour ne rappeler que les plus brillantes dates de référence.

En deuxième lieu, ils ont précisé de nouveau que la nation roumaine a été créée et qu'elle a continué son existence dans tout l'espace habité par les Roumains, en dépit des obstacles et des frontières artificielles imposées à certains moments par des facteurs extérieurs, indépendants à la volonté du peuple roumain.

Enfin, ils ont parfaitement mis en lumière le fait que depuis sa création jusqu'au moment qui marque l'aboutissement du processus de la formation de l'Etat national unitaire roumain par l'acte du 1<sup>er</sup> Décembre 1918, l'idéal inébranlable de la nation roumaine a été l'union de tous les Roumains à l'intérieur des frontières naturelles, historiques, d'un seul et même Etat.

Une autre vertu du livre est d'avoir reconstitué la voie adoptée par la nation roumaine vers le socialisme et par le socialisme jusqu'au plus haut échelon, celui de actuelle époque Nicolae Ceaușescu. Par l'approche, rigoureusement scientifique des réalités nationales reflétées dans la pensée du Président Nicolae Ceaușescu, et dans les documents du Parti Communiste Roumain, par le thème essentiel de stricte actualité, qui porte dans le livre le titre éclairant : *Le Parti Communiste roumain et la nation*, les auteurs ouvrent de larges voies vers une meilleure intelligence du problème, avec toutes ses implications, dans l'esprit de la triade passé — présent — avenir, la seule en mesure d'expliquer — dans cette problématique aussi — les origines de la nation, quels sont, de nos jours, ses traits spécifiques et ses buts, quelles sont, enfin, ses perspectives.

Au terme de ces quelques remarques en marge d'un livre d'histoire qui porte l'empreinte d'une incontestable valeur scientifique nous apprécions que pour l'historiographie roumaine — et non seulement pour celle-ci — le volume *Natiunea română. Geneză. Afirmare. Orizont contemporan* s'inscrit comme un événement d'exception, fondé sur l'effort de recherche et d'élaboration scientifique objective de tous ses auteurs.

Gh. I. Ionifă

*Cupido Legum*, herausgegeben von LUDWIG BURGMANN, MARIE THERES FÖGEN, ANDREAS SCHMINCK, Löwenklau Gesellschaft e.v., Frankfurt am Main, 1985, 244 pp.

This book, as its discreet and amusing foreword shows, is a *Festschrift* in honour of professor Dieter Simon's 50th anniversary.

Gerd Bender, *Der Weg zur legalen Befestigung der Gewerkschaften. Probleme der Koalitionsfreiheit in historischer Perspektive*, p. 1—17, contributes a theoretical and historical analysis of German trade unions in the 19th century.

Ludwig Burgmann, *Palatium canonibus solutum, Vier texte zum byzantinischen Kirchen- und Verfassungsrecht*, p. 19—32, gives the edition of four short texts included between *Collectio LXXXVII capitulorum* and the *Ecloga* in *Codex 121* of St. Nikanor's monastery in Zavorda (f. 162r—163r). The first two texts seem to be fragments of an imperial novel: the first decides that churches and chapels inside the imperial palaces and those erected in the province inside the residences of *speclabiles duces* are not submitted to patriarchal jurisdiction;



the second one declares that the clerics of Hagia Sofia are equal in rank with the bishops of the provinces. The third text is rather unclear but the fourth forbids the bishops to celebrate marriages and to baptize adults. The main problem for the editor, besides the difficulty of reading the text, is that of the authenticity and dating of these fragments as they are transmitted by a *codex unicus* and without any posterity.

The dialogue of law and legitimacy in the paranetical writings of Corippus, Agapetos, Theophilaktos Symokattes, Euagrius, John Ephesios, Theophanes and in the paranetical topics of the *Barlaam and Joasaph* novel is studied by Igor Čičurov, *Gesetz und Gerechtigkeit in den byzantinischen Fürstenspiegeln des 6.—9. Jahrhunderts*, p. 33—45. The Soviet scholar detects two major conceptions in this respect. The first one flowerished in the age of Justinian I: the emperor's mission was to implement and preserve the laws of God. The second imperial pattern, attributed to Basilios I, asked the emperor to obey himself and to apply the traditional laws. Thus, the imperial idea, concludes I. Čičurov, is not conservative but echoes the trends in the Byzantine social and spiritual life.

The contribution of Marie Theres Fögen, *Horror iuris. Byzantinische Rechtsgelehrte disziplinieren ihrer Metropoliten*, p. 47—71, begins with the text and German translation of a letter of John Apokaukos, metropolitan of Naupaktos (ca. 1204 — ca. 1232) to his colleague of Korfou, George Bardanes, *Codex Leningradensis* GPB 250, f. 36r — 37v (p. 48—56). The document concerns the controversial political marriage of John Dukas with an unknown Theodora, his 5th or 6th degree kin. The marriage was forbidden by the *nomikoi* against the will of the *ieratikoï* and Apokaukos himself. The author tries, in a convincing manner, to reconstruct the case and to identify Theodora and gives, at the same time, a very subtle analysis of the rhetoric of Apokaukos and his technique of *horror audiendi*.

Analyzing Hulot's translation in French (Paris, 1805) of chapters 2 and 3 of the Julian-fragments D. 34.5.14, Maximilian Herberger, „*Et*“ oder „*ou*“? Oder: *Der Ausflug in eine deontische Welt*, p. 73—86, demonstrates that Hulot, being the prisoner of his times' categories of thought, conceived the „*et*“ as an „*ou*“, and finally pleads for the study of such details which may clear up a whole historical reality.

The study of Elisabeth Koch, *Der Nasciturus als Rechtsgut. Historische Lehren und Begründungen*, p. 87—98, is a historical glance at the problem of abortion as an object of Law and the nature of its punishment. The starting point for the legislators was, and still is, to establish the precise time when the embryo becomes a human being. The Roman law pretended that the life began with the first breath of the child, the abortion being punished only if the mother-to-be had not obtained her husband's approval in due course. The Christian canon law makes a difference between the unshaped embryo and the *foetus animatus* possessing shape, life and soul; thus, the abortion was considered homicide only after the 40th day. But the differentiation of sex comes, as it seems, after the 90th day. Therefore, the Occidental Law has tried so far to determine the moment when life begins and to define consequently the criminal character of abortion.

Lothar Kühlen, *Die Unterscheidung von Rechts- und Tatfrage und ihre Bedeutsamkeit für das Strafprozessrecht*, p. 99—136, contributes a thorough study on the distinction between the matter of right and the matter of fact in the judicial decision.

Ruth Macrides, *Poetic Justice in the Patriarchate. Murder and Cannibalism in the Provinces*, p. 137—168, presents „an unusual story told in an unusual way“. The author gives first the edition and English translation of 165 verses from Marcianus gr. 524, attributed by the heading to a *protekdikos* Andronikos; they tell the story of a woman who had committed murder and cannibalism and came before the tribunal of the patriarchate to confess. (p. 138—147). The text is followed by an analysis of its language, structure and imagery. The piece contains the same basic elements as the legal document known as a *semeioma*; the additions are of a rhetorical nature. Thus, the poem is a combination of legal form and rhetorical language, and, at the same time, a lament and a record of a real case. Whether or not the poem had actually a legal function, its value as literature is certain. The drama written by the *protekdikos* is a Christian tragedy for which the twelfth-century educated author used the language of ancient Greek tragedy to enhance a story even stranger than fiction and to demonstrate his unshakable hope in man's salvation.

Paul Magdalino, *Die Jurisprudenz als Komponente der byzantinischen Gelehrtenkultur des 12. Jahrhunderts*, p. 169—177, investigates the cultural importance of jurisprudence in the Byzantine 12th century. Analysing the career of two brothers, Nicetas and Michael Choniates, the author points out that jurisprudence was not necessary for a clergyman (Balsamon and Choniates were exceptions) but a civil servant would learn it. The juridical culture was not widespread at all and even a lawman was more appreciated for his rhetoric than for the quality of his judgement. The learning of jurisprudence in the 12th century Byzantium was in decline:



the law is rather a family profession (Haghiotheodorites, Choniates, Zonaras) and the juridical knowledge of laws has no use outside the tribunals. The Comnen Court, in rivalry with Rome, did stimulate those intellectual activities, medicine for instance, which had no obvious Latin roots. And jurisprudence, of course, was not among them.

Günter Prinzing, *Eine Kanonistische Quelle zur Geschichte Pelagoniens im 14. Jahrhundert*, p. 179—193, publishes the f. 378r — 378v of Cod. Vind. iur. gr. 2 (14th century) which contains a letter of Gregorios archbishop of Ochrid to Theodosios, bishop of Pelagonia and Prilep, a character known only from this source. The text concerns the marriages between relatives.

Diether Roderich Reinsch, *Byzantinisches Herrscherlob für den türkischen Sultan. Ein bisher unbekanntes Gedicht des Georgios Amirutzes auf Mehmed der Eroberer*, p. 195—210, makes important additions to our knowledge of the "collaborationist" faction among the Greek intellectuals after the fall of Constantinople. D. R. Reinsch gives the edition of a short poem found in Codex G. I. 39 of Topkapı Sarayı (dated 1461/67), f. 309r — 309v. The author demonstrates that the poem, an *enkomion* for Mehmed Fatih, belongs to Georgios Amirutzes of Trebizond. Adapting with a great ability the traditional *topoi* of the genre, expertly reviewed by Mr. Reinsch, Amirutzes stands for a new political orientation of his nation, celebrating the *renovatio* of Constantinople and supporting Mehmed as a follower of Roman emperors and legitimate leader of the Hellenic world.

A study involving art history contributes Andreas Schminck, "*Rota tu volubilis*". *Kaisermacht und Patriarchenmacht in Mosaiken*, p. 211—234. First of all, the author recalls the theoretical frame of his work, namely the titles 2 and 3 of the *Epanagoge* concerning the emperor and the patriarch and their mutual relations. The patriarch Photios, the main character of this article, constantly attempted to undermine these relations in his own favour. A testimony of this policy is, according to A. Schminck, the mosaic above the imperial doors of Hagia Sofia representing the Lord enthroned and, at his right, an emperor in proskynesis. It is well known that Photios, during his first pontificate, projected the mosaic of the main apse of Hagia Sofia (celebrated in his Pascal homily of 867). He also planned a gallery of portraits, yet realised by Ignatios who painted himself twice : directly, as "the new" and as Ignatios of Antioch, a second century martyr who is to become, at least in Ignatios' will, a "pillar of orthodoxy". Again on the throne, Photios commanded the figures of the patriarchs Tarasios and Nikephoros (laymen erected directly to the highest position in Byzantine church as Photios himself) and Constantine the Great as a flattery of Basilio I's son. The panel above the imperial doors, argues A. Schminck, encroaches upon the law of symmetry : at the left of the Lord there was a portrait, which was eliminated later on as a result of a *damnatio memoriae*. The destroyed figure had to belong to a patriarch, because in the Christotriklinos there was, about the same period, a similar image : Christ between the emperor and the patriarch. The author identifies the two characters : the emperor and the lost patriarch ; the first is Basilio I in a state of humility (he is bare handed and in proskynesis) ; the second was Photios himself. But, there is a chance that the figure of the Lord may reproduce the traits of Photios (as in the latter case of Keroularios). Anyhow, the panel had the mission to enhance the authority of the patriarch and to humiliate the imperial power. As for the panel in the southern gallery, displaying Christ between the emperor Constantine Monomachos and his wife, the empress Zoe, A. Schminck suggests a new identification for the heads which have been changed. The empress' figure might be that of Maria Skleraina, Constantine's official mistress, and Christ's face would hide the traits of Michael Keroularios. The author's contribution ends with another brilliant demonstration concerning the dating of the panel with the Virgin holding the Child and at her sides the emperors Constantine I and Justinian I. The mosaic, ordered by Leon VI in 867, celebrates the birth of the emperor's son. All students of the mosaics of Hagia Sofia must henceforth take into account the conclusions of Andreas Schminck.

The book's last article belongs to Spyros Troianos, *Zum Aufbau des Titles περί διαφορών ἀναγνωσμάτων im Novellensyntagma des Athanasios*, p. 235—244, who examines the nature and structure of a text which is presented in Cod. Athous Lauras Th. 65 as the 23th chapter of Athanasios' Syntagma.

The contributions in this volume will meet with general respect and, most of the time, with assent. Few *Festschriften* are able to prove such a high competence and cohesion. All contributors have mastered with equal skill the political history, the juridical tradition, the classical philology and even iconography. The scientific world, mainly the members of the Frankfurter Deutschen Forschungsgemeinschaft-Projekt, could have hardly paid a higher homage to professor Dieter Simon, an outstanding scholar devoted not only to law but also to the promotion of Byzantine studies.

Daniel Barbu



SERGIU IOSIPESCU, *Balica, Dobrotiță, Ioancu*, Editura Militară, Bucarest, 1985, 192 p.

Destiné à une collection de biographies et publié par une maison d'édition spécialisée dans les ouvrages d'histoire militaire, ce petit livre vise cependant beaucoup plus haut qu'à la vulgarisation. Pour l'auteur, qui poursuit depuis des années des fouilles archéologiques en Dobroudja et dont plusieurs travaux concernant le Moyen Age de cette région, il s'agit d'un territoire qu'il connaît bien, situé à la charnière des mondes romain, grec et slave. Il s'est constitué là, avant la conquête ottomane, une principauté vassale de l'Empire byzantin, ensuite indépendante pour un demi-siècle. Tant qu'on ne saura pas davantage sur les circonstances dans lesquelles elles échut au prince de Valachie, Mircea le Grand, l'histoire de la Dobroudja au tournant des XIV<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles se prête aux hypothèses les plus audacieuses et cet ouvrage en ajoute quelques-unes au nombre de celles qu'on a déjà hasardé.

Dans la première partie du livre on trouvera décrit le cadre géographique du sujet. L'arrière-plan formé par la principauté de Valachie reçoit une attention justifiée par les relations qu'on peut supposer entre les deux régions. C'est également un aperçu historique, remontant jusqu'au delà de l'an mil. Par inadvertance, le « kloster » de Cimpulung est confondu avec l'église de St. Jacques le Majeur où se trouve la pierre tombale du « comte » Laurent. Les identifications de certains toponymes indiqués par les portulans sont sujettes à caution : par exemple, *Licostomo*, qui serait « la petite bouche », ὀλιγο — στόμα, quoique, dès le XIV<sup>e</sup> siècle, Jean de Sultanieh sût expliquer ce nom par « os lupi ». La forme « Istru Vechi » (jamais attestée !) étant à exclure, l'étymologie la moins improbable pour *Stravico* semble στραβήγος, « coquillage », mais on doit également songer au nom d'*Astraniké*, à l'ouest de Constantinople, sur la côte méridionale de la Mer Noire. L'idée principale de ce chapitre et, en somme, de l'ouvrage entier c'est que la région qui s'étend entre le Danube et les Balkans était occupée par une population roumaine compacte, laquelle aurait constitué au XIII<sup>e</sup> siècle le *Regnum Blachorum et Bulgarorum* ainsi que, au siècle suivant, la principauté de la Dobroudja méridionale. Celle-ci se serait détachée de l'Empire byzantin à la suite de la prise de Mesembria et d'Anchialos par le tsar bulgare en 1307, ce qui aurait coupé les communications entre Byzance et « le pays des Valaques ».

Ce point de vue soulèvera sans doute un certain nombre d'objections et de remarques. Pour notre part, nous sommes d'accord avec l'auteur quand il considère l'Etat des Assénides et celui de « Dobrodičius » comme ayant le même caractère ethnique et quand il suppose qu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle le territoire de *Burdjan* appartenait aux Byzantins. *Hudud al Alam*, texte géographique persan (1258), fait apparaître clairement que cette région « est une partie de *Rum* » et que « ses habitants payent le *kharadj* au roi de *Rum* ». C'est le développement ultérieur de la situation qui est moins évident. Au nord du delta danubien, la principale force politique et militaire était celle des Mongols, lesquels, peu après 1332, allaient se saisir de la cité de Vicina. Ils confinaient avec les Roumains, car Isaccea se trouvait, selon Aboulféda, « dans le pays des Valaques », mais ceux-ci ne pouvaient être que des vassaux de l'Empire byzantin, suivant une précision de la même source, toujours à propos d'Isaccea : « de la dépendance de Constantinople ». Les numismates font état d'émissions monétaires qui auraient été frappées à Isaccea entre 1307 et 1312, avec la *tamgha* de la Horde d'Or. Ceci encourage l'auteur à envisager l'hypothèse d'une seigneurie danubienne ayant son centre à Isaccea. Les monnaies de bronze portant la *tamgha* du khan Noghaï sur l'avvers et l'aigle bicéphale peuvent être interprétées soit comme la preuve d'un condominium byzantino-mongol, soit comme témoignage de l'existence d'un dynaste local, autrement inconnu, auquel S. Iosipescu, à l'exemple d'E. Oberländer, s'empresse de coller le titre de despote. Bornons-nous à dire que, seule, la première explication s'accorde avec le texte, d'ailleurs assez confus, d'Ibn Battoutah. Celui-ci, durant son voyage (en 1331, probablement), traverse un « désert » avant d'arriver à la frontière byzantine, gardée par la forteresse de *Mahoutly*. Il s'agirait, à notre avis, de Batkun, près de Bazardjik, sur la grande route et placé à l'endroit où le changement de relief contraignait les voyageurs à abandonner leurs chariots (sur ce point, le récit d'Ibn Battoutah confirme cette localisation).

Avec le second chapitre, l'intérêt de l'auteur se déplace vers une autre petite principauté, plus au sud, dans la région de Kavarna/Carbona. Empruntant l'étymologie fournie par Oreste Tafraï dans son étude sur Dionysopolis (Balçik), selon laquelle ce toponyme aurait son origine dans la production locale de « charbons de bois », Iosipescu veut croire que Mangalia aurait la même explication. C'est évidemment impossible : l'ancien nom grec πανακωλή, datant de l'époque byzantine, quand il s'est substitué à Kallatis, se retrouve dans les formes italiennes *Pangola* ou *Pangalia*.

À l'encontre de P. Diaconu, qui estime que la Kili saccagée par Umur beg doit être localisée à Anchialos, S. Iosipescu est de l'opinion de ceux qui y ont vu Chilia, aux bouches du Danube, ce qui semble contredit par l'insistance avec laquelle Enverfi évoque un pays montagneux, indication qui convient plutôt à la Bulgarie orientale. Admettons qu'il s'agisse de la



Valachie danubienne : alors il faudrait identifier avec Vicina la *germe* (nom commun en ture, signifiant « forteresse » (que les pirates anatoliens ont atteint après quatre jours de navigation en amont du fleuve).

Selon l'auteur, Balika, seigneur ou, pour les Byzantins, *archonte* de Carbona, aurait été lui-même un Valaque, portant un nom roumain : Jireček lui-même l'avait reconnu depuis longtemps. On sait que ses frères s'appelaient Dobrotitza et Théodore. Rien ne s'oppose à ce qu'un Roumain ait reçu un nom d'origine coumane (Balika) ou slave (Dobrotā), mais ceci ne fait que montrer le caractère fallacieux de tels arguments. Il est également vain de disputer entre les formes Dobrotitza, que l'auteur préfère, ou Dobrotić, imposée par N. Iorga, car le *tz* grec rend le son transcrit *ci* en roumain ou en italien. La fin du nom est typiquement valaque. Nous signalons trois rapprochements possibles : le fameux « Joannice » — Kalojan, tzar de Tirmovo, le despote épirote Michel II, connu sous le nom de « Michailicius », et un certain « Khoukhoulitzas » mentionné dans la chronique de Janina, dont le nom n'est autre que celui porté plus tard par une famille de boyars moldaves, les Huhulea.

Faute d'avoir connu la dernière lecture de l'inscription d'Adjemler (Aksakovo), S. Iosipescu suppose qu'elle serait l'épithaphe de Théodore, le frère de Balika. Pourtant, Alexandre Kuzev, en publiant de nouveau les trois fragments de ligne gravés sur un bloc de calcaire, y a déchiffré un nom différent, Γεωργ [γίος]. Il suffit pour nous de constater que les dimensions de la pierre (21,5 × 29 × 17 cm.) malgré les cassures qui la mutilent, ne peuvent être celles d'un monument funéraire. L'inscription ferait croire que ce Georges fût le fils, plutôt que le frère, de Balika. Dobrotiča eut, à part Ivanko, un autre fils, Terter, dont l'existence a été révélée par une chronique byzantine (n° 22 du recueil de Schreiner). Cette fois encore, le nom est couman, mais déjà adopté par la famille régnante de Tirmovo. On voit qu'on a tort de s'ingénier à trouver dans l'onomastique des témoignages sûrs de l'origine ethnique. « Le caractère roumain du pays de Carbona », si nettement affirmé par S. Iosipescu, demande encore d'autres preuves. Peut-être une étude des matériaux archéologiques publiés par les savants bulgares eût permis de donner une réponse moins subjective et plus nuancée à cette question.

La carrière de Dobrotiča, à laquelle est consacré le chapitre suivant, a été reconstituée à partir des sources byzantines et génoises, complétées par les comptes de l'expédition d'Amédée VI de Savoie et par ce qu'on peut déduire des émissions monétaires. La politique du despote, titre qu'il porta pendant plus de vingt ans, car il est mort vers 1386, se laisse difficilement suivre dans ses détours, impliquée comme elle le fut dans les conflits entre Jean V et Cantacuzène d'abord, entre Gènes et Venise ensuite. La rareté et l'imprécision des sources ne permettent ni d'établir les rapports de Dobrotiča avec le « Comte Vert », ni de résoudre les problèmes soulevés par le rôle du dynaste pontique dans la guerre de Vidin (1368—1369). L'identification de Dobrotiča avec le mystérieux « Zoaykuch » dont on craignait en 1367 l'intervention dans la région danubienne disputée entre les Hongrois et les Bulgares n'est que fantaisie gratuite : je proposerai de reconnaître sous ce nom le grand čelnik Radić, seigneur de Braničevo. Dans les années 1373—1377, nous voyons Dobrotiča essayer d'installer sur le trône de Trébizonde son gendre, Michel Paléologue, l'un des fils de Jean V, Trébizonde étant le centre d'un réseau routier qui rattachait le Pont Euxin à la Mer d'Azov et à la Mer Caspienne. Finalement, un traité sera conclu entre Venise, qui avait appuyé ce projet, et l'empereur Aléxis III, au détriment des rivaux de celui-ci, Michel Paléologue et Andronic le Grand Commène. On est tenté de se demander si le jeune despote Michel, assassiné bientôt par son beau-frère, n'a pas été sacrifié à l'alliance avec Aléxis III, dont Dobrotiča avait besoin pour résister aux Génois. Sans nier l'envergure du personnage et son étonnante capacité de s'adapter aux circonstances, il est certes excessif d'en faire un « arbitre de la situation dans les Balkans » ou un « unificateur des terres roumaines entre le Danube et la Mer Noire ».

Du reste, sur plusieurs détails, l'évidence documentaire reçoit un coup de pouce destiné à l'ajuster à cette interprétation. C'est ainsi qu'on reprend l'hypothèse, lancée autrefois par I. Minea, selon laquelle la fille de Dobrotiča aurait épousé Radu I<sup>er</sup> de Valachie, ce qui aurait l'avantage de prêter à Mircea le Grand, en tant que petit-fils du despote, des droits sur l'héritage de ce dernier. Cette généalogie, dont on ne trouve nulle trace dans les documents, doit être écartée sans remords. Le nom de la princesse, Kaliniké, est rare ; comme il n'est pas monastique (au féminin), il suggère une origine grecque. On peut le rapprocher de Kalé, la femme du César Novak, dans l'inscription de Mali Grad en 1368—1369.

Dans le chapitre IV sont décrits les événements qui ont entraîné la Dobroudja dans l'orbite de la Valachie à la veille de la conquête ottomane. L'auteur observe justement qu'Ivanko (1386—1399?) a survécu à la grande campagne de 1388—1389 par laquelle les Turcs se sont redus maîtres d'une grande partie de la Bulgarie. Il nous semble qu'il a dû alors acheter l'appui de Mircea par la cession d'un territoire détaché de sa principauté. Nous ignorons si, ayant survécu à la chute de Varna, il a pris l'habit religieux, mais il n'est pas possible que le σοφώτατος



καὶ λογιώτατος κύριος Ἰβζάκος, écrivain d'un certain relief, soit le fils de Dobrotiča, auquel on devrait alors reconnaître une belle culture grecque classique.

L'itinéraire de l'armée turque en Bulgarie est minutieusement établi, avec quelques inadvertances (*Kirastozai* ne peut être Cerven ou Cernevi, sur le Lom Blanc, parce que cette même forteresse figure déjà sur la liste de Leunclavius sous le nom de *Tzirnevi*). Quant à *Karinosas*, localité attaquée par Mircea en 1393, S. Iosipescu, après A. Decel, le place à Karnobat, mais la notice du chroniqueur Nesri peut désigner également *καρνάβα* ou *καρβῶνας*, donc Kavarna, l'ancienne possession de Dobrotiča que les Turcs auraient déjà conquise.

Le prince de Valachie avait pris dès 1390, sinon un peu plus tôt, le titre de « terrarum Dobrodicii despotus ». On a longuement discuté de la signification de ce titre : l'auteur le croit héréditaire, ce qui est expressément contredit par un passage de Spandugnino (éd. Sathas, *Monumenta*, IX, p. 150).

Nous croyons utile de proposer une analogie contemporaine, particulièrement éclairante. Carlo 1<sup>er</sup> Tocco avait été nommé despote par Manuel II Paléologue parce que l'Épire, la principauté (*ἀναρχία*) qu'il tenait par la grâce de Dieu était un *despotat*"<sup>5</sup>. Son successeur, Carlo II, n'y ayant jamais reçu le titre de despote de la part de l'empereur byzantin, se dit seulement „dominus Despotatus”, donc exactement la position de Mircea après s'être emparé des possessions de Dobrotiča.

Ce n'est pas le moindre mérite de cet ouvrage que de faire rebondir l'étude de cette période embrouillée, sur laquelle il ouvre des aperçus suggestifs. Écrit d'une plume alerte, il abonde en formules frappantes. A la recherche de nouvelles explications, qui réussissent parfois à triompher des images préconçues, le lecteur est entraîné toujours plus loin, choqué par la volonté de surprendre que l'auteur ne cache pas, mais ne pouvant se défendre d'apprécier la vivacité l'esprit, la curiosité aigüe, la largeur d'horizon qui sont des qualités maîtresses de l'historien.

A. Pippidi

*Histoire sociale, sensibilités collectives et mentalités. Mélanges Robert Mandrou*, Presses Universitaires de France, Paris, 1985, 580 p. + VIII pl.

« En plus de cela, mon fils, soit averti que faire des livres est un travail sans fin ; et que beaucoup d'étude fatigue le corps » (*Ecclesiaste*, XI, 12). Des mots que Robert Mandrou citait souvent et qui veillent maintenant son repos, gravés sur une pierre tombale. Faire des livres c'était, pour Mandrou, penser l'Histoire (Bibliographie établie par FRANÇOISE PARENT-LARDEUR, p. 21—31). Bien fatigante, certainement sans fin, comme toute entreprise intellectuelle, l'œuvre de Mandrou n'est pas cependant dépourvue ni de vigueur ni de finalité. La preuve, ce volume même, qui rassemble des études plus ou moins directement ralées aux chantiers de recherche ouverts par l'historien des mentalités (PHILLIPE JOUTARD, JEAN LECUIR, Robert Mandrou. L'itinéraire d'un historien européen du XX<sup>e</sup> siècle, p. 9—20).

Héritier d'une tradition d'aborder les faits d'Histoire plutôt que disciple d'une école scientifique, c'est de Lucien Febvre que Mandrou pouvait légitimement se réclamer. Promoteur, avec Georges Duby, de l'histoire des mentalités (La rencontre avec Robert Mandrou et l'élaboration de la notion d'histoire des mentalités. Entretien avec Georges Duby, p. 33—35), Mandrou a été toujours à la poursuite de ces moyens d'investigation propres à percer le silence du mental collectif, d'une méthode capable de dégager les traces anonymes de la mentalité populaire. Et c'est pour ça que les huit premières contributions des *Mélanges* sont *A propos de Méthode*. Tout d'abord, la très subtile interrogation de MICHEL VOVELLE, Histoire sérielle ou « case studies » : vrai ou faux dilemme en histoire des mentalités, p. 39—49, qui, confrontant les deux démarches, affirme « la nécessité du va-et-vient dialectique entre la saisie globale, que seul autorise le sériel, et l'exploration en profondeur que l'étude de cas rend possible » (p. 49). S'en suivent deux études sur la médaille comme trait d'union entre la vie des formes et la vie des idées (JOSEPHE JACQUIOT, p. 99—107 ; JEAN LECUIR, p. 109—117), une saisie sérielle de l'activité de justice dans une atmosphère de préoccupations exemplaires (YVES CASTAN, p. 51—59), la réhabilitation des manuels de confession comme source pour l'histoire du mental collectif (MARCEL BERNOS, p. 88—97), une discussion sur les possibilités et les limites de la psychanalyse appliquée à l'œuvre d'art, en l'occurrence celle de Hogarth (MARCEL MOLINEAU, p. 61—85), un « jeu de cartes et de diagrammes » inspiré par *L'Europe absolutiste* de Mandrou (FRANÇOISE VERGNEAULT, p. 119—134) et une tentative de récupérer la conscience historique pour le compte de l'histoire des mentalités (ANDRZEJ F. GRABSKI, p. 135—140), susceptibles toutes de provoquer une réflexion sur les méthodes historiques.



*Les Temps Anciens, Les Temps Modernes et Le Monde Contemporain*, les trois chapitres suivants du volume, recueillent, pour honorer les domaines de recherche de Robert Mandrou, des études dédiées notamment à l'histoire des mentalités et des comportements collectifs en France. Vu l'espace limité de ce compte-rendu, je voudrais en signaler seulement quelques-unes de ces études. Le changement d'attitude de l'Eglise, dans le haut Moyen Age, envers la dance est mis en relief par PIERRE RICHE (p. 159—157); JACQUES LE GOFF tâche d'établir un rapport significatif entre la vie et les miracles de saint Louis (p. 169—180); le dossier des origines, de la nature et de la signification des prédictions annuelles astrologiques à la fin du Moyen Age est ouvert par PHILIPPE CONTAMINE (p. 191—204); l'image conventionnelle de la Renaissance se voit modifiée par l'étude de JEAN DELUÉMEAU sur le péché et la folie aux XV<sup>e</sup>—XVI<sup>e</sup> siècles (p. 221—229); entreprise par ROBERT SAUZET, l'analyse de quelques inventaires après décès fait ressortir les préoccupations intellectuelles et les aspirations spirituelles des membres du chapitre cathédral de Chartres à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle (p. 248—254); l'autobiographie de Jacques-Louis Ménétra, artisan parisien, permet à DANIEL ROCHE de retrouver, pour la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, un comportement ordinaire en matière de religion (p. 264—273); FRANÇOIS LEBRUN évoque à travers le Dictionnaire universel d'Antoine Furetière, la submersion de la culture populaire dans les mondes du silence (p. 275—290); les études d'HÉLÈNE DUCCINI sur l'affaire Concini (p. 291—301) et de BERNARD ET MONIQUE COTTRET sur l'arrestation à Paris du Prétendant Charles-Edward Stuart (p. 303—315) tendent à montrer comme l'événement devient objet d'énonciation, imprimée ou diffusée de bouche à l'oreille; FRANÇOIS BILLACOIS présente l'étrange personnage qui a été Jean Chenel de La Chaperonnaye, fondateur de l'ordre de chevalerie de la Madeleine (1614—1618), vrai « Don Quichotte breton » qui a servi d'intermédiaire entre sa propre société rurale fortement hiérarchisée et le sommet urbain et monarchique où le pouvoir usait vite (p. 317—328); une profonde analyse du problème du processus de l'histoire dans la pensée d'Alexis de Tocqueville est donnée par RUDOLF von THADDEN (p. 371—381); sentiment national d'un part, idéologie, classe et Eglise de l'autre, c'est le problème complexe des doubles fidélités dans l'enjeu de la guerre de 1914 qui est traité par JEAN-JACQUES BECKER (449—456 p.); et, pour finir, l'élégant texte de PHILIPPE ARIÈS sur les attitudes devant les handicapés (p. 457—465).

Robert Mandrou a été convaincu qu'une des clés d'« une interprétation globale du devenir européen » se trouve dans l'Europe Centrale. Tout naturellement alors, les contributions groupées dans le dernier chapitre du volume étendent leur champ de recherche *Au-delà du Royaume*. Mon attention a été retenue par les études de WOLFGANG MILDE, Jean-Baptiste Maugérard et le manuscrit en l'honneur de sainte Lucie de Sigebert de Gembloux (p. 469—480), RUDOLF VIERHAUS, « Aufklärung » et monde populaire (p. 495—505), FRANTISEK GRAUS, A propos de la « religion royale » au Bas Moyen Age: Venceslas IV et la mystique royale dans la Bohême hussite (p. 507—516), JOSEPH MACEK, « Bonum commune » et la Réforme en Bohême (p. 517—525), BELA KÓPECZI, Le monarque absolu face à la rébellion. Louis XIV et la guerre d'indépendance hongroise du début du XVIII<sup>e</sup> siècle (p. 527—535) et CÉLINA BOBINSKA, Elite, mentalité et conscience dans les mouvements paysans en Europe orientale et centrale au XVIII<sup>e</sup> siècle (p. 543—549).

Il convient, avant de terminer la présentation de ce dense volume, de mentionner l'hommage romain à la mémoire de Robert Mandrou, Structures et rayonnement des modèles culturels dans l'Europe du Sud-Est, dû à ALEXANDRU DUȚU, initiateur de l'étude du mental collectif dans le sud-est européen.

Daniel Barbu



Rédigées par: ALEXANDRU DUȚU (A.D.); JOHANNES IRMSCHER (Berlin — DDR) (Irm.); PAUL MIHAIL (P.M.); ȘERBAN PAPACOSTEA (S.P.); ELENA SIUPIUR (E.S.); CĂTĂLINA VELCULESCU (C.Ve); DANIEL BARBU (D.B.); LIA BRAD-CHISACOF (L. B.-C.); ELENA SCĂRLĂTOIU (El. Sc.); CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU (C.V.)

Publiées par les soins de Lia Brad-Chisacof

MIROSLAV HROCH, *Social Preconditions of National Revival in Europe. A Comparative Analysis of the Social Composition of Patriotic Groups among the Smaller European Nations*. Translated by Ben Fowkes. Cambridge University Press, 1985, XIII+220 p.

Ce livre classique du professeur de l'Université de Prague vient de paraître en anglais aux Presses Universitaires de Cambridge, ce qui contribuera, sans doute, à une plus ample circulation des idées de Miroslav Hroch. L'auteur s'est penché sur les petites nations et a accordé une attention accrue aux conditions sociales qui ont favorisé la renaissance nationale des peuples ayant subi une période plus ou moins longue de domination étrangère. Après les considérations introductives et théoriques, M. Hroch analyse le cas des Norvégiens, des Tchèques, des Finnois, des Estoniens et des Lituaniens, des Slovaques, des Flamands et des Danois de Schleswig; la dernière partie de l'ouvrage est consacrée à une analyse comparative très poussée des structures sociales, des rapports entre ville et village, riches et pauvres, jeunes et vieux, ainsi que des structures territoriales. Des tableaux statistiques viennent à l'appui de l'argumentation de l'auteur qui a affirmé dès le début qu'il conçoit la nation comme une réalité sociale d'origine historique d'où les trois phases qui constituent maintenant « le modèle Hroch » : la phase d'étude savante suivie par l'agitation patriotique et par le soulèvement des masses.

Les allusions aux réalités balkaniques sont nombreuses, comme par exemple dans le 16<sup>e</sup> chapitre où l'auteur donne une interprétation suggestive du rôle du clergé dans les mouvements sud-slaves; d'ailleurs, les notes, très riches, renvoient souvent aux comparaisons avec l'éveil des nations du Sud-Est européen. C'est dans une direction similaire que s'est dirigée la recherche des typologies sociales des intellectuels du Sud-Est européen à Bucarest (comme il résulte des études parues dans cette Revue même et surtout des analyses de notre collègue Elena Siupiur). Ajoutons que les recherches concernant les listes des souscripteurs faites dans plusieurs centres du Sud-Est apportent les nuances nécessaires à l'intelligence d'un phénomène tellement complexe comme celui de l'éveil des nationalités. Il nous semble que l'étude de l'outillage mental ne peut manquer dans une récapitulation exhaustive, puisque c'est avec des concepts et sentiments divers que chaque petite nation est entrée en lutte pour ses droits. Même si l'attention accordée à la langue s'avère être un trait constant de l'évolution de la conscience nationale, il ne faut pas oublier que chaque langue a eu sa propre richesse et ses profondeurs. Mais ces aspects plus subtils ne peuvent être abordés qu'en partant des résultats atteints par des analyses dirigées dans la direction ouverte par Miroslav Hroch.

A.D.

*Nationalbewegungen auf dem Balkan*. Herausgegeben von Norbert Reiter. Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1983, VIII + 442 p.

Ce 5<sup>e</sup> volume publié dans la série « Balkanologische Veröffentlichungen » de l'Osteuropa-Institut an der Freien Universität Berlin offre une très utile récapitulation historiographique d'un gros problème : quatre experts ont passé en revue et ont systématisé les résultats atteints par la recherche qui a pris en charge l'apparition, l'évolution et l'éclosion des mouvements nationaux dans les sociétés grecque, serbe, bulgare et roumaine. La préface du pr Norbert Reiter est suivie d'une introduction qui essaye de fixer les jalons d'un exposé organisé par tranches



nationales (Herwig Schafberg) et des chapitres consacrés au mouvement national grec (Karin Apostolidis-Kusserow), serbe (Dubravka Friesel-Kopecki), bulgare (Radina Springborn) et roumain (Michael Fritsche). Le lecteur regrettera l'absence des Croates et se rappellera, avec l'aide du pr. Reiter, que les Albanais ont été analysés dans un volume à part : Johannes Faensen, *Die albanische Nationalbewegung*, 1980 ; les turcs restent en dehors des préoccupations de l'équipe, selon les repères mentionnés dans la préface quoique le cas turc soit d'un intérêt extrême.

L'étude introductive de Herwig Schafberg dévoile encore une fois la difficulté de tout essai de synthèse dans un croisement de courants intellectuels et dans un jeu complexe d'intérêts politiques. L'auteur a préféré de privilégier l'influence du josphisme et de la politique des Habsbourg et d'arrêter son exploration au seuil du 19<sup>e</sup> siècle, sans regards en arrière. Dans ces conditions toute l'activité intellectuelle des décennies antérieures n'offre aux regards de l'auteur qu'un « unartikuliertes Gefühl », tout comme l'appel au passé est travesti en termes littéraires et la reconstitution de l'origine latine du peuple roumain devient une « Fiktion einer römischen Abstammung ». Mais les nuances et le poids de la longue durée manifestent leur présence dans les chapitres dédiés aux cas particuliers et M. Fritsche soulignera de juste que le mouvement vers l'émancipation nationale du début du 19<sup>e</sup> siècle ne saura être expliqué sans tenir compte des accumulations faites aux siècles antérieurs : « denn schliesslich wäre der Erfolg, den die Emanzipationsbewegung in der zweiten Hälfte des 18. und zu Anfang des 19. Jh. hatte, nicht zu erklären, wenn es sich lediglich um den Einfluss einer von aussen importierten und aufgesetzten Ideologie gehandelt hätte » (p. 371). Comme il s'agit d'une idéologie, Dubravka Friesel-Kopecki mettra en évidence le rôle de l'historiographie au 18<sup>e</sup> siècle, pendant que Radina Springborn se penchera sur le sens des concepts clefs dans les œuvres de Paisij et Sofronij Vračanski. Les différences sont saisies lorsque M. Fritsche parle de la tradition littéraire et de la conscience nationale des Roumains (p. 363). Il est curieux de constater que les revues qui s'occupent du Sud-Est européen n'ont pas été consultées : la « Revue des études sud-est européennes » de Bucarest a consacré plusieurs débats aux mouvements nationaux dans cette zone. Très utile la bibliographie et les biographies qui peuvent encourager l'analyse ponctuelle d'un phénomène très complexe.

A. D.

JOACHIM HERRMANN, HELGA KÖPSTEIN, REIMAR MÜLLER, *Griechenland—Byzanz—Europa. Ein Studienband*, Berlin, 1985.

Das als Festschrift für Johannes Irmischer zum 60. Geburtstag konzipierte Opus enthält 27 Beiträge von Autoren aus der DDR, der ČSSR, Polen, der UdSSR, Ungarn und Bulgarien sowie aus der BRD, Frankreich, Griechenland und Zypern. Diese verfolgen unter ethnologischen, historischen, archäologischen und linguistischen Fragestellungen sowie unter literatur-, philosophie- und religionsgeschichtlichen Aspekten die Kontinuität der griechischen Kulturtraditionen der Antike über Byzanz bis zur Gegenwart. In Antithese zu überholten Abendlandkonzeptionen verdeutlichen sie die Einheit und Wechselbeziehung der ost- und westeuropäischen Entwicklung. Eine Zweitauflage des Bandes befindet sich in Vorbereitung.

Irm.

Г. Л. АРШ, *Новогреческое Просвещение и Россия*, in : Балканские исследования, 9, Москва, 1984, 304—313.

Die neugriechische Aufklärung, die sich mit der Periode von 1770 bis 1820 umschreibt, hat dank griechischer Auswanderung und griechischer Kolonien vielfältige Wirkungen auf Rußland und auch auf die Ukraine ausgeübt. Der Verfasser begründet ein entsprechendes Forschungsprogramm.

Irm.

J. IRMSCHER, *Der byzantinische Roman*, *Das Altertum* 30, 1984, 247—251.

Allgemeiner, auf Periodisierung bedachter Überblick.



MATEJA MATEJIĆ, *The Holy Mount and Hilandar Monastery*, The Ohio State University, Columbus, Ohio, 1983, 90 pp. 8°.

Historians and philologists interested in the Holy Mount are mainly concerned with the still incompletely known treasure of documents and manuscripts dating back to the 10th century, preserved in the Athonite monasteries. Monographs, catalogues and studies shed light on various aspects pertaining to the eventful existence of the millennial settlement which was not only a religious but a cultural center as well. The local monasteries kept in constant contact with the South-East European countries during the Ottoman domination. The Orthodox princes donations, flowing mostly from the Romanian principalities helped the monasteries survive, recover from catastrophes and get properly embellished.

Mount Athos as "a self-governed portion of the Greek dominion under the spiritual jurisdiction of the Ecumenical patriarch and governed by 20 ruling monasteries under the supervision of the government authorities" was agreed upon by the Treaty of Lausanne in 1923.

The oldest document testifying to the erection of a building in the area dates back to the year 963. Thousands of documents and manuscripts have been housed, for more than 1000 years, in the monasteries and the stately libraries nearby. That is why certain researchers refer to Mount Athos as to a gigantic museum boasting lively memories of the past centuries. Professor M. Matejić is the initiator of a most comprehensive program meant to open Mount Athos to scientists, the first step being the successfully accomplished micro video-recording of all the Slavic manuscripts in the Hilandar monastery. The next step he means to take is to facilitate the access of specialists to these recordings by placing them in a US university.

The volume addresses mainly to the English-speaking university students, an obvious fact should one consider its didactic structure. Thus the introductory chapter puts forth a detailed survey of Athonite monastic life, offers a study of the ecclesiastical hierarchy and clarifies the geographic position of the settlements within this oldest "autonomous monastic republic (of Mount Athos), the oldest democracy in the world" (p. 25). Two to eight pages are dedicated to each monastery but the Hilandar is described in greater detail. This last appears as one of the most beautiful at Mount Athos and "has been the cradle of Serbian Orthodoxy and a vital factor in the Serbian national history" (p. 27).

The oldest building in the peninsula is the Lavra monastery but a hermitage had been in use long before its construction. Nowadays 20 monasteries and tens of hermitages and their respective cells stand in this territory, but in their heyday the Athonite monasteries numbered as much as 300 and housed thousands and thousands of monks. Flourishing intervals alternated with dismal periods which saw this sacred land fall into decay at the hands equally of the crusaders and the Turks, the number of the residing monks reducing accordingly. Still the greatest peril over the centuries was the fire which repeatedly consumed priceless cultural values. For example, only the fire of 1958 from the Skete of Saint Andrew destroyed its library with some ten thousand books and in 1974 there was another fire, this time at Xeropotamou, which damaged a chapel decorated with frescoes painted by the famous iconographer Panselinos.

As the damages were quite extensive, mostly during the Middle Ages, the rebuilding activity exacted substantial funds. Actually the very existence of the monasteries depended on donations. Some of the most constant and generous support of the Athonite monastic life came from the Romanian Principalities which lent it assistance in the form of rich donations and financial grants for more than five centuries. Professor Matejić, one of the greatest authorities in the field, mentions in his work the numerous instances of Romanian generosity in the South-East of Europe; paying due attention to all the monasteries granted support by the Romanian princes (from both Moldavia and Wallachia), also mentioning the "common people, too, have supported them and the names are inscribed in the special handwritten books containing lists of donors. Here one may mention the generous financial and moral support given to a large number of Mount Athos monasteries by the Moldavo-Wallachian princes and common people which is insufficiently recognized today" (p. 16).

The Lavra monastery ranks among the Athonite settlements benefitting the most from the generosity of the Romanian donors who take pride of the place together with the other Byzantine (up to 1453), Serbian, Russian and Bulgarian benefactors. For the Vatopedi monastery in the 16th century the rulers of Moldavia donated considerable property in their country to the monastery (p. 20); the Dionisiu, after the fall of Constantinople, depended on Moldavian-Wallachian rulers and their generosity. After the fire in 1535, funds for its restoration were provided by John Peter, a prince of Moldavia. His generosity towards this monastery was surpassed by the generosity of Alexander, another Moldavian ruler, and his wife Roxanda (p. 35). For Koutloumoussiou a period of prosperity began around 1334. It was brought about by abundant help received from Moldavian and Wallachian princes. The financial support the



monastery received from them was so generous that one of the rulers, John Vladislav (14th century), is sometimes mistaken for the actual founder of Koutloumoussiou (p. 37). The ties between the monastery and Romania were so close that the monastery was at one time identified as "the monastery of the Voevoda" or "the Lavra of the Romanian Countries". Pantokrator at the time of particularly difficult crises was saved through substantial financial support provided by the princes of Moldavia and Wallachia. Thus, Voevoda Vlad III (1482—1495) provided the monastery with an annual stipend of one thousand *aspre* (money). No less generous was Voevoda Neagoe Basarab (1512—1521). The third great benefactor of Pantokrator was John Mavrokordatos (1716—1719; 1743—1747) (p. 39). When in 1507 and again in 1609 fires completely destroyed the Xeropotamou monastery, the monks obtained funds from people residing in the area along the Danube and restored the monastery (p. 44). For Dochciariou too the additional financial assistance came from the princes of Moldavo-Wallachia (Romania). Particularly generous were Voevoda Alexander (16th century) and his spouse Roxanda who, in 1562, donated large sums of money so that the monastery could be bought back from the Turks (the Turks had taken possession of it because it could not pay its taxes) (p. 48). In the case of Karakalou the burden was too heavy for the monastery to bear and the Turks appropriated it. However, Voevoda Peter of Wallachia (1547—1591) paid the debts of the monastery and returned it to its monks. Furthermore, he provided funds for its restoration. All of this occurred in 1570. Later, Voevoda Peter joined the monastery, became a monk and ended his life there (p. 50). In the 17th century Philotheou was in dire need of financial help. Its great relief came from Wallachia, as it had come to many other Holy Mount monasteries. In 1734 Voevoda Gregory Ghika granted Philotheou an annual stipend in the very substantial amount of six thousand hundred *aspre* (p. 52). In the 16th century the Romanian also generously supported St. Paul's monastery. Stephen the Great (1457—1504), Neagoe (1512—1521) and Constantine Basarab were particularly well disposed towards this monastery. Their help assured prosperity to St. Paul's for a rather long period (p. 58). One of the notable benefactors of the Stavronikita monastery was Alexander Ghika (1727—1740) (p. 62). The monastery of Xenophon was able to preserve its buildings due to generous financial assistance received from Byzantine rulers as well as from Moldo-Wallachian princes and other benefactors (p. 65). For a complete restoration of the Gregoriou monastery in 1500 the Moldavian Stephen the Great supplied funds. Other rulers, both Moldavian and Wallachian, also offered their help (p. 68). Equally generous were they to the Esphigmenou monastery (p. 70). A large portion of the fund needed for the construction of the Panteleimon monastery was provided by Scarlatos Kallimaches, the Moldavo-Wallachian prince (1807—1810) (p. 75).

There are many other aspects worthy of mention in the volume, especially the up-dated information, which must be perforce skipped over. The data on the libraries of the Athonite monasteries are extremely accurately brought up to day although professor Matejić acknowledges that "yet one cannot provide either a complete or final list, for we do not know the number or identity of all documents" (p. 79). His statements are formulated on the basis of the in situ examination of the material and in the rare instances when he could not check for himself he indicates the Greek sources underlying his remarks. His work is the only one to point out the number of monks residing 1983 at Mount Athos. The masterly photos in the volume, always taken by the author, offer a fresh image of the monuments. The author who has spent much time in the Athonite monasteries in the last decades, being intimately conversant with their specific reality, provides the researchers all over the world with invaluable instruments for further investigation, i.e. this very volume as well as the micro video-recorded Slavic manuscripts. His actions are marked by his rigorous objectivity, that is an approach common to the historians who record facts and grant them their primary significance. A good sample in this point is his detailed mention of all the Romanian donations. The volume ranks high in the South-East European historiography.

P. M.

*Genova, Pisa e il Mediterraneo tra Due e Trecento. Per il VII centenario della battaglia della Meloria. Genova, 24—27 Ottobre 1984, Genova, 1984, 671 p. (Atti della Società Ligure di Storia Patria, nuova serie, vol. XXIV (XCVIII), fasc. 11).*

Le septième centenaire de la grande bataille navale de Meloria qui a scellé le sort de Pise en tant que puissance navale a offert à un groupe d'éminents spécialistes l'occasion d'échanger leurs vues sur divers aspects de l'histoire de l'espace méditerranéen au tournant du XIII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècles. Evidemment c'est l'histoire des deux grandes rivales qui se sont affrontées en 1284 qui



constitue l'objet principal des rapports présentés au cours du colloque dont les travaux se sont déroulés à Gênes en Octobre 1984 et dont les actes ont été publiés dans un numéro des « *Atti della Società Ligure di Storia Patria* » qui leur est exclusivement consacré.

Un vigoureux exposé d'ensemble sur l'évolution de l'espace méditerranéen au XIII<sup>e</sup> siècle nous est fourni par le texte introductif du professeur Geo Pistarino, *Politica ed economia del Mediterraneo nell'età della Meloria*, qui saisit l'essentiel de l'action des protagonistes de cette histoire et de l'enchaînement de leurs initiatives. En somme une excellente introduction à la connaissance de la scène large sur laquelle se déroula l'affrontement des deux républiques commerciales italiennes vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

La genèse de la confrontation pisano-génoise de 1284 est analysée dans le cadre de l'évolution des rapports commerciaux en Méditerranée occidentale par Elyiahu Ashtor, *Il retroscena economico dell'urto genovese-pisano alla fine del Duecento*, décédé avant le colloque et à la mémoire duquel a été consacré le volume qui fait l'objet de notre note. C'est dans la perspective du grand élan de l'industrie, du commerce et de la navigation dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle et de ses réverbérations que le regretté historien tâche d'expliquer le conflit qui opposa Gênes et Pise et son issue inexorable, la bataille de 1284. Largement favorisés par cet élan économique du monde méditerranéen et européen en général, les Génois furent tentés d'imposer leur hégémonie commerciale dans le bassin occidental de la Méditerranée; pour ce faire ils devaient éliminer la concurrence de leurs rivaux principaux, les Pisans, ou du moins en restreindre la portée; c'est ce qu'ils firent à Meloria.

C'est vers le Levant que se déplace l'intérêt du volume par l'intermédiaire du rapport présenté par le professeur Michel Balard, *Génois et Pisans en Orient (fin du XIII<sup>e</sup> - début du XIV<sup>e</sup> siècle)*. Texte riche en informations et en suggestions, la contribution de M. Balard que nous ne saurions résumer dans le cadre de cette note réussit à prouver la survivance d'une certaine activité économique des Pisans dans les échelles de la Méditerranée orientale, malgré l'effacement du rôle de leur métropole après Meloria.

Les spécialistes de l'histoire génoise à l'époque du Duecento finissant et du Trecento à ses débuts tireront un profit substantiel en lisant les études de Gabriella Airaldi, *Chiesa e comune nelle istituzioni genovesi alla fine del Duecento*, de Giovanna Petti Balbi, *Società e cultura a Genova tra Due e Trecento* et de Giuseppe Felloni, *Struttura e movimenti dell'economia genovese tra Due e Trecento: bilanci e prospettive di ricerca*.

L'évolution des rapports pisano-génois au lendemain de la bataille de Meloria et jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle sera plus aisément saisissable grâce à la communication de Ottavio Banti, *I trattati fra Genova e Pisa dopo la Meloria fino alla metà del secolo XIV*.

La majeure partie des contributions est consacrée à des questions de portée plus spéciale; elles ne sont pas moins importantes pour autant.

Pour l'histoire économique de Gênes on notera l'étude de Valeria Polonio; pour celle du notariat et d'autres questions juridiques l'on consultera avec profit les communications de Giorgio Costamagna, Silio Scalfati, Umberto Santarelli et Vito Piergiorganni; l'histoire ecclésiastique est représentée par une contribution de Mauro Ronzani, celle de la marine de guerre par les considérations de Cesare Ciano. Mentionnons encore, sans épuiser la liste des participants au colloque et de leurs contributions à ses travaux, l'étude que Girolamo Arnaldi a consacrée aux Annales de Jacopo d'Oria en tant que source principale pour la connaissance de la bataille de Meloria.

Grâce à l'ampleur de la conception d'ensemble qui a présidé à son organisation et à la qualité exceptionnelle des rapports et des contributions de moindre envergure qui y furent présentées, le colloque dédié à l'anniversaire de la bataille de Meloria marquera sans doute une date dans l'histoire des études méditerranéennes.

S.P.

ANTONIE PLĂMĂDEALĂ, *Lazăr-Leon Asachi in cultura română*, Sibiu, 1985, 524 p.

« La littérature roumaine n'a pas encore acquis un livre sur l'œuvre de Lazăr-Leon Asachi (...) Quelques brefs articles qui lui ont été pourtant dédiés ces dernières années ne se limitent qu'à des informations anciennes, périmées, insuffisantes pour changer sa place encore modeste dans la hiérarchie des valeurs de la littérature et de la culture roumaines. C'est justement ce que nous nous proposons de réaliser à partir des manuscrits inconnus de son œuvre, une découverte récente qui vient jeter une nouvelle lumière sur l'héritage littéraire qu'il nous a légué » (p. 5).



Le livre réalise effectivement ce changement de destin et il le prouve depuis la première jusqu'à la dernière page. Il se présente comme une découverte spectaculaire — presque incroyable, après 160 ans — qui modifie non seulement la place de Lazăr Asachi dans l'histoire littéraire roumaine, mais aussi l'image que l'on s'est forgée sur les débuts de la littérature roumaine moderne (fin 18<sup>e</sup> — début 19<sup>e</sup> siècles).

« Dans l'histoire de la littérature roumaine, Lazăr-Leon Asachi (1757—1825) est connu par huit titres (quatre traductions littéraires et quatre discours originaux) ; le livre d'Antonie Plămădeală en apporte encore 52 des traductions et des textes originaux de philosophie et de littérature (Un nouveau catalogue des œuvres de Lazăr-Leon Asachi (p. 28—77), ainsi qu'une Addenda (p. 197—511). Ce livre d'excellente qualité polémique, qui offre constamment de nouvelles données sur les débuts philologiques, philosophiques, littéraires et historiques de la littérature roumaine moderne, comprend une monographie critique de l'œuvre d'Asachi (p. 5—196) suivie de l'œuvre proprement-dite dans sa totalité (à l'exception de trois traductions connues de l'écrivain) qui accomplissent de la sorte aussi la fonction de première édition critique (deuxième partie, p. 197—511).

La deuxième partie offre au lecteur le texte intégral des écrits de Condillac, *Sciere pentru stoiceasca filosofie și pentru viața lui Epictet* ; *Pentru filosofia chinezilor* ; *Istoria Bisericii* par Filaret Drozdov ; *Tilcuirea Sfintei Liturghii* ; *Dogmele de Biserica Răsăritului păzite* ; *Basnele* (fables en traduction libre d'après Esop et La Fontaine) ; *Povești în învățătoare de bună năvăuri luminoase*, *Frații cei fără simțire* (une petite histoire morale dans le genre de celles qui firent époque dans la littérature moderne jusqu'en 1840, surtout en Transylvanie) ; *Oarecare socotințe luate din alcătuirile scriitorilor celor vechi* ; *A lui Adolf Gotman pentru liniștirea și mulțumirea omului*, considéré par A. Plămădeală une possible œuvre originale et non pas une traduction, puis les textes originaux : *Pastorală* et des discours parmi lesquels rappelés *Cuvînt la Golia* (1803), *Cuvînt la înmormîntarea mitropolitului Iacob Stamati* (1803).

Cette deuxième partie est complétée par les registes (40 titres) de quelques manuscrits disparus (p. 66—71). Les textes publiés sont « introduits » depuis le II<sup>e</sup> chapitre (p. 28—77) par un commentaire visant l'identification des textes originaux et des prototypes, l'établissement de filières — russe, française ou central-européenne — dans l'œuvre d'Asachi, commentaire qui place en première ligne un immense matériau et tout autant d'associations et d'interprétations philologiques concernant non seulement l'œuvre d'Asachi, mais toute l'activité de traduction et d'adaptation déroulée à ce tournant des siècles, fait qui permet une reconstitution de la société de Transylvanie, du Bucovine et de Moldavie sous l'influence de l'idéologie des lumières. Parce que l'auteur du livre considère Lazăr-Leon Asachi comme un « représentant moldave des convictions linguistiques de l'Ecole Transylvaine ». Témoinant d'une idéologie unitaire, sa contribution élargit donc ses limites vers un cadre général roumain » (p. 98).

Une telle implication de Lazăr-Leon Asachi est le résultat d'une analyse profonde de l'œuvre et de la conception de celui-ci. L'étude *Illuminisme, humanisme, préromantisme chez Lazăr-Leon Asachi* définit son programme dans les limites de l'idéologie des lumières, et établit rigoureusement les repères qui « se rapportent à tout ce qui caractérise les lumières en général : l'auteur décele ce programme « en lisant » attentivement toutes les préfaces, les discours (il rassemble le plus grand nombre de textes de ce genre, datant du commencement du 19<sup>e</sup> siècle), « les lettres d'ouverture » de ses livres et ses homélies. « Son programme linguistique, souligne l'auteur, s'appuie sur la réromanisation de la langue dans l'acceptation de Sextil Pușcariu (...). Mais, les historiens de la langue et de la littérature, en ignorant l'œuvre de Lazăr-Leon Asachi se sont occupés de l'« occidentalisation romane » de la langue, en Moldavie, seulement après 1830—1840, en considérant que ce phénomène ne s'était produit qu'après cette date ». Or, il est démontré que « la moindre incursion dans les deux premières décennies du 19<sup>e</sup> s., atteste que Lazăr-Leon Asachi comble en grande mesure les lacunes de cette période » et, de la sorte, devance ce processus de vingt années (voir *Principii cu privire la înnoirea și desăvîrșirea limbii române în concepția lui Lazăr-Leon Asachi et Cîteva observații asupra limbii și în special asupra unor țermeni filozofici din traducerea Logicii lui Condillac*).

La langue, la littérature, l'école de philosophie entrent dans les préoccupations de cet intellectuel formé dans l'esprit des lumières et de l'humanisme. « Ce qui fait la gloire de ce clerc éclairé du début du 19<sup>e</sup> siècle c'est sans aucun doute son goût pour la philosophie à côté de son activité mise au service des idées et du programme d'instruction qu'il avait proposé ». L'auteur ouvre non seulement une ample discussion visant à établir la place de Lazăr-Leon Asachi dans le mouvement intellectuel roumain de l'époque qui a conduit à des mutations radicales, mais il ouvre aussi la voie pour une reconsidération de la structure intellectuelle sur laquelle s'est fondé ce mouvement (p. 160—178) en y démontrant que les types traditionnels de lettrés ont ressenti le renouveau et la laïcisation — justement à cause de leur formation acquise dans l'ancienne école — comme un échelon normal de la culture nationale.



Il convient de souligner l'importance du chapitre de lexicographie et de littérature comparée *Citeva observații asupra limbii* (p. 99—146) où, à côté du vocabulaire des mots et des expressions dans le français de Condillac, le roumain de Lazăr-Leon Asachi et la traduction actuelle, l'auteur établit un vocabulaire de termes d'origine romane utilisés par Lazăr-Leon Asachi, « dont plusieurs sont employés par la langue roumaine contemporaine dans la forme utilisée par lui, ou bien dans des formes légèrement modifiées »; il ajoute une liste de termes mathématiques, une autre liste de traductions par périphrases et une liste des traductions comparées de Lazăr-Leon Asachi et de Vasile Virnav.

A partir des textes et des analyses offerts dans ce volume l'auteur aboutit à la reconsidération de l'œuvre et de la personnalité de Lazăr-Leon Asachi, ce qui nous aide de mieux comprendre les premiers pas de la modernisation de la littérature roumaine.

E.S.

*Berichte im Auftrag der internationalen Arbeitsgemeinschaft für Forschung zum romanischen Volksbuch* (begründet von Felix Karlinger), Nr. 6, hrsg. von Dieter Messner und Angela Birner, Salzburg, 1983, 322 S.

In dem vielseitigen Inhalt dieses Bandes finden sich auch Studien mit Bezug auf den rumänischen Raum. Horia Barbu Opreșan (*Der Türke, Autor und Person im rumänischen Volksschauspiel*) äußert sich so überzeugt von der Wirksamkeit des Schemas „Einfluß-Rezeption“, daß mir jedwede Diskussion überflüssig erscheint.

Johann Pögl zeichnet im Verfolg seiner Untersuchungen über die rumänische Ballade (s. „Synthesis“, VIII, 1981) sehr interessante Ausführungen über *Die Trivialisierung der rumänischen Volksballade durch N. D. Popescu*. Man stößt hier auf eine ähnliche Situation wie die, in der sich Walter Scherf, der Verfasser des dokumentierten und sehr nützlichen *Lexikon der Zaubermärchen* (Stuttgart, Kröner Verlag, 1982) befand. Die Fachforscher des Auslandes bedienen sich der ihnen von den rumänischen Autoren zur Verfügung gestellten Arbeitsmittel. Aus der in Wirklichkeit überaus reichen rumänischen Märchenwelt zitierte und verwertete Walter Scherf nur die—leider viel zu wenigen—existierenden Gesamtdarstellungen. Gewiß kann man von Autoren international ausgerichteteter Enzyklopädien nicht verlangen, daß sie den gesamten Stoff der rumänischen Archive durcharbeiten oder ins Einzelne gehende Untersuchungen anstellen und sie dann synthetisieren. Oder wie hätte etwa J. Pögl, ausgehend von den von ihm gefundenen schriftlichen Texten, ahnen können, daß das Andenken an Iancu Jianu noch vor 2—3 Jahrzehnten in Folkloremilieus lebte, in denen das Buch von N. D. Popescu nicht bekannt war? Die Bezeichnung „hoț“ ist im Fall des Iancu Jianu nicht mit Räuber oder Dieb zu übersetzen; in einem bestimmten affektiven Kontext hat „hoț“ im oltenischen Dialekt den Sinn von intelligent, geschick, gewitzt. Die Ansichten über die „Trivialisierung“ müßten mit der grundlegenden Studie von Dinu Pillat *Romanul de senzație în literatura română din a doua jumătate a secolului al XIX-lea în Itinerarii istorico-literare* (Bukarest, 1978) verglichen werden. Die bei N. D. Popescu vorkommenden Ressentimente würde ich nicht als „Nationalismus“ kennzeichnen (dieser Begriff hat im heutigen Rumänisch—im Gegensatz zu dem Sprachgebrauch Anfang des vorigen Jahrhunderts—eine stark abwertende Nuance). Eher würde ich sie als einen späten Nachhall natürlicher Reaktionen auf das arrogante Verhalten der den Fanarioten ergebenden führenden Gesellschaftsschicht gegenüber der unterdrückten bodenständigen Bevölkerung betrachten. Johann Pögl hat sich über die rumänische Literatur in allgemeinen eine bestimmte Meinung gebildet, die der Leser wohl selbst mit anderen Ansichten (etwa Alexandru Dușu, *European Intellectual Movements and Modernization of Romanian Culture* (Bukarest, 1981) vergleichen sollte.

In seinem Aufsatz in BERICHTE Nr. 6 verfolgt Ion C. Chițimia in gedrängter, klarer Form *La fortune du roman populaire oriental*. *Sendibar*. Zu den drei vorerwähnten Studien kommt noch eine Arbeit der Unterzeichneten hinzu.

Eine Sonderstellung nehmen die im vorliegenden Heft der BERICHTE erschienenen Untersuchungen von Francisca Neuma Fechine Borges und Magna Celi Meira de Souza über die „Literatura de cordel“ ein, die in Brasilien auch heute noch eine lebendige Erscheinung bilden. Ein anderes Interessenzentrum nehmen die Volksbücher mit hagiographischer Thematik Lorenzo Baldacchini, Stefania Colafranceschi, María Crus García de Enterría) oder auch (die Illustrationen und Stiche nach Themen von Volksbüchern (Angela Birner, Maria Federico) in Luigi Taconelli und Elisabeth Schreiner vergleichen verschiedene Schriften, in deren Mittelpunkt bestimmte Personen stehen: Melusine, Eulenspiegel, Bertoldo und Bertoldino; Bri-



gite Winklehner beschäftigt ein spezieller Aspekt der Trivialisierung von Ritterromanen. Besonders interessant scheint mir auch die Abhandlung von Alberto Sobrero über „*lunari popolari italiani nel Settecento*“; die astrologischen Texte, Kalender und Almanache sind bisher nur in geringem Maße ausgewertet worden.

Die BERICHTe schließen mit einer Rubrik nützlicher Buchbesprechungen.

C. Ve.

*Vermischte Beiträge zur Ostromania in der Reihe Studien zur rumänischen Sprache und Literatur*, Heft 6, hrsg. von Dieter Messner und Johann Pögl, Arbeitskreis für rumänische Sprache und Literatur, Salzburg, 1984, 162 S.

Während jedes der vorangegangenen Hefte dieser Reihe eine eigene, eng ungrenzte Thematik hatte, bezeugt das jetzt vorliegende sehr verschiedenartige Interessensphären.

Der sprachwissenschaftliche Aufsatz von Theodor Granser (*Aspekte des rumänischen Argots am Beispiel der Wörter für „Geld“ — „ban“*) ist von dem Florin de mucegai (Tudor Arghezi) oder Groapa (Eugen Barbu) eigenen Aroma gekennzeichnet. Genau am entgegengesetzten Pol liegt die von Gheorghe Rădulescu (*Die geistige Welt der Protorumänen aus Mircea Eliades Sicht*) wacherufene Welt. Maria Antonia Espadilha V. Soarez bezieht sich direkt auf Tudor Arghezi in ihrer Untersuchung der *Psalmi*. Johann Pögl als guter Kenner der von Mihail Sadoveanu getätigten Volksaufklärung behandelt diesmal *Die Bauerngazette „Răvasul poporului“*. Seine Ausführungen über die Lage der Bauernschaft lassen sich durch einen Vergleich mit den konkreten Daten wesentlich nuancieren, die Florin Constantiniu in *Relații agrare din Țara Românească în secolul XVIII* (Bukarest, 1972) oder Andrei Paleolog im Kapitel *Ciliorii* seines Buches *Pictura exterioară în Țara Românească în secolul XVIII* (Bukarest, 1984) vermittelten. Eugen Muntean sucht eine Antwort auf die Frage: *Welchen Zusammenhang hat die rumänische „Siebenbürgische Schule“ (Școala ardeleană) mit der Aufklärung in Österreich?*

Zwei der Aufsätze aus Heft 6 befassen sich mit den Volksbüchern. Eine der grundlegenden Arbeiten von Dan Simonescu: *Der volkstümliche Roman in der rumänischen mittelalterlichen Literatur*, erscheint jetzt — dank Felix Karlinger — auch in deutscher Fassung. Jeder, der sich längere Zeit mit den rumänischen und den deutschen Forschungen beschäftigt hat, wird gewiß die Unterscheidungen zu schätzen wissen, die Irmgard Lackner aus der Sicht eines bewanderten Kenners in ihrer Arbeit *Der germanistische Volksbuchbegriff und die Volksbuchkonzeption in der rumänischen Volksbuchforschung* vornimmt.

Zwei der Titel aus Heft 6 stehen in direkten Zusammenhang mit der Thematik *Aromunische Studien* des vorangehenden, 1981 erschienenen Bandes. Nach eingehender Neubetrachtung von Zeugnissen in Form von Wandmalereien, Gravüren, Ikonen gelangt Max Demeter Peyfuss zu der Folgerung, daß man die Frage „*Gibt es eine aromunische Kunst?*“ zweifellos bejahen kann. Felix Karlingers diesmaliger Beitrag ist eine direkte Fortsetzung seiner in Heft 5 erschienenen *Anmerkungen zu einem aromunischen Erzählfragment\**. Der Erzähler (ein in Saloniki lebender Aromune aus Tricala) schöpfte seinen Stoff aus den verschiedensten oralen und schriftlichen Quellen, vermischte Phantastisches mit Realem, und seine Nacherzählung wurde von der Lektüre geschriebener Texte und Worten mit Musikbegleitung unterbrochen. Man trifft hier also auf eine Art der Kommunikation, die das Überleben einer uralten Sitte bis in unser Jahrhundert bezeugt.

C. Ve.

FELIX KARLINGER, *Gesammelte Aufsätze zur rumänischen Literatur- und Kulturgeschichte*, Heft 7 der Reihe *Studien zur rumänischen Sprache und Literatur*, hg. von Dieter Messner und Johann Pögl, Salzburg, 1985, 130 S.

Diese im Laufe von zwei Jahrzehnten in Publikationen verschiedener Länder (Deutschland, Italien, Österreich, Schweiz) erschienenen und jetzt gesammelt herausgegebenen Studien gruppieren sich um zwei stetige Anliegen des Autors: sein besonderes Interesse an der unge-

\* Ebenfalls in Heft 5 äußerte sich Reinhold Werner *Zu einer einzigartigen Übersetzung eines liturgischen Textes in Aromunische*, und Dieter Messner veröffentlichte Fotos von Auszügen aus M. G. Bojadschi, *Romanische oder Macedonowlachische Sprachlehre*, Wien, 1813.



wissen Interferenzzone zwischen Folklore und geschriebener Volksliteratur einerseits und am Kontakt zwischen Folklore (eigentlich — umfassender — zwischen oraler Kultur) und geschriebener „Originalliteratur“ andererseits.

Geographisch oder zeitlich weit voneinander entfernte Schriftsteller oder Bücher (wie etwa Basile und Creangă oder „libros de Caballerias“ und „romane cavaleresti“) weisen — neben offensichtlichen Unterschieden — eine Reihe von beredten Ähnlichkeiten auf.

Der Verfasser dieser Studien geht den Vorstellungen nach, die sich die verschiedenen romanischen Völker vom „Jenseits“ und seinen Persönlichkeiten machen, wobei sie den lokalen oralen Überlieferungen auch Anregungen aus den Apokryphen (in der Art der *Imblare pre la mune* und der Texte über Adams Pakt mit Satanas) oder aus den hagiographischen Legenden hinzufügten. Den rumänischen Fassungen dieser Schriften haben sich die oral-stilistischen Gewohnheiten und mentale Vorstellungen der Übersetzer überlagert, ebenso wie sich in der oralen Kultur der Widerhall von verbreiteter volkstümlicher Schriften spürbar macht.

Manche Studien dieses Bandes beziehen sich direkt auf die Folklore: ein kurzer historischer Überblick über die rumänischen Märchen; Interferenzen zwischen Märchen und Legende in Rumänien (mit einer tiefgehenden Darstellung einiger unserer schönsten Balladen); der Übergang vom Motiv der Flucht vor dem Inzest zum Daphne-Motiv in den arumunischen Märchen.

Felix Karlinger gehört zu den Forschern, die eingehend verfolgen, wie sich die kulturellen Verknüpfungen in Europa — nicht so sehr innerhalb der gesellschaftlichen Elite, sondern vor allem auf der Stufe einfacher Menschen — entwickelt haben; es ist daher nicht zu verwundern; daß er — außer den bisher definierten Ausrichtungen — die literarischer Verwirklichung der verschiedenen Psalmen und die Erfüllung ihrer Funktionen untersucht; er wirft Fragen hinsichtlich der Bedeutungen der Vielsprachigkeit im sardischen Theater und in der alten Kultausbübung der Rumänen auf; er verhilft der Beschreibung alter rumänischer Musikinstrumente (mit Streiflichtern auf die Bulgaren, Serben, Griechen) aus der Vergessenheit, die ein italienischer Kaufmann um 1700 verfaßte.

Felix Karlinger ist für das Verständnis „verschiedener Konzeptionen, Gebräuche, Ausdrucksweisen“ aufgeschlossen und hat über die Rumänen mehr geschrieben, als dieser Band fassen kann, dessen Inhalt jedoch für die Ausrichtung seiner Interessensphären aufschlußreich ist.

C. Ve.

PHIVOS I. PIOMBINOS, *Ἑλληνες ἀγιογράφοι μέχρι τὸ 1821*, second revised and completed edition, *Ἐταιρεία ἑλληνικῶν λογοτεχνικῶν καὶ ἱστορικῶν ἀρχαίων*, Athens, 1984, 552 p.

The second edition of Ph. Piombinos' repertory of Greek painters up to 1821, considerably enriched and improved in a short time (first edition in 1979), testifies to the great demand of reliable *instrumenta studiorum* for the historians of medieval art in the Balkans. If this new edition is not evidence of success, it shows at least the author's constant aim at perfection. The immensity of the task assumed by Mr. Piombinos will be immediately appreciated by those familiar with the present state of scientific studies on south-east European art of the Middle Ages.

The book opens with the first and second edition's prefaces (pp. 13–14, 15–16) and an explanatory note which describes the plan of the work (pp. 17–20).

The first, and major, part of the book includes the repertory itself (p. 21–412). According to available sources, in an alphabetical order, are presented all orthodox Greek-speaking painters (church decorators, icon painters, manuscript illustrators and calligraphers) working in Greece and the Hellenic diaspora during the Middle Ages.

The second part contains three indexes: a chronological one (pp. 415–440), another listing the artists' places of origin (pp. 441–461) and the last one reviewing the monuments taken into account (pp. 462–488). The third part is a short glossary of technical terms (pp. 491–493) and the fourth one collects the bibliography used for the repertory: 662 titles in Greek and 206 in other languages (pp. 497–559).

To speak of omissions is unfair, for even a repertory is, if not selective by nature, then by necessity subject to further additions. Nevertheless, the reader will note, with regret, the almost total lack of information regarding the activity of Greek painters in the Romanian principalities. The single presence of Stamatelos Kotronas (p. 199), the master of Rîșca in 1554, is not sufficient to draw out the rich picture of immigrant or itinerant Greek artists displaying



their skill all over Moldavia and Walachia in the 16th — 18th centuries. Moreover, the references to Chatzidakis and Musicescu ought to be completed with a study by Sorin Ulea namely "Un peintre grec en Moldavie au XVI<sup>e</sup> siècle: Stamatélos Kotronas", *Revue Roumaine d'Histoire de l'Art* VII, 1970, pp. 13—26.

Therefore, and with the view of a third edition, I should like to supplement the repertory with the names of some medieval painters of Greek origin who worked in the Romanian Principalities.

- *Apostolos of Vodena* author of an icon of the Mother of God, 1770. (The Romanian Art Museum in Bucharest, inv. 371 i);
- *Esaias* illustrated in 1646/47 the *Anast.* 1 in Jerusalem, A. Papadopoulos Kerameus. *Ιεροσολομιτική βιβλιοθήκη* III, St. Petersburg, 1897, pp. 193—196;
- *Gheorghios of Trikala* the painter of the Church in Hirău, dead in 1530 (his tombstone in the Art Museum of Bucharest, see Alexandru Elian, editor, *Inscripțiile medievale ale României. Orașul București I*, București 1965, nr. 613, p. 506);
- *Gregorios* signed in 1703 an icon of the Pantocrator (the same Museum, inv. 733 i);
- *Gregorios zographos* painted 15 icons for the monastery of Văcărești in 1781 (only one in the possession of the Art Museum in Bucharest, inv. 851 i);
- *Gregorios zographos* (probably the same) painted in 1789 the prince Nikolaos Mavroyenis and his court (the same Museum);
- *Ioannes* decorated in the 16th century, probably in the Holy Mountain, the *ms.* 1 of the same Museum, D. Barbu, *Manuserise bizantine in colecții din România*, București, 1984, p. 30—33;
- *Ioannes* made in 1722 the four icons of the templon of the paraklesion of the Bucharest Patriarchy;
- *Ioannes of Crete*, author of an icon of the Mother of God, 1746 (the Art Museum in Bucharest, inv. 123 i), Ioana Lazarovici, *O icoană din școala italo-cretană*, *Studii Muzeale* III, 1966, p. 13—19;
- *Ioannes Moulaimis of Ioannina* illustrated in 1687 a History of the Roman Emperors, Bucharest, the Library of the Academy, *ms. gr.* 968);
- *Kallinikos the hieromonk* illustrated for prince Constantin Brâncoveanu a manuscript with the Three Liturgies (the Art Museum of Bucharest), Victor Brătulescu, *Miniaturi și Manuserise din Muzeul de Artă Religioasă*, București, 1939, p. 66—78;
- *Konstantinos* the master of the so-called "school of Hurezi" (1694), and decorator of many other churches: the chapel of the Princess, in Bucharest, the princely church in Tirgoviște, Mogoșoaia, Dintr-un Lemn, Cozia, Polovragi; still useful, V. Brătulescu, *Zugravul Constantin, Mitropolia Olteniei XIII/10—12*, 1961, pp. 688—698;
- *Loukas of Cyprus*, bishop of Buzău, perhaps the most brilliant calligrapher of the 17th century, Linos Politis, *Un centre de calligraphie dans les Principautés danubiennes au XVII<sup>e</sup> siècle*. Lucas de Buzău et son cercle, *Tenth International Congress of Bibliophiles*. Acts edited by Francis E. Walton, Athens, 1979;
- *Manuel, the priest* author of an icon of St. Spyridon, 1736/37 (the Art Museum in Bucharest; inv. 726 i);
- *Nektarios, the hieromonk* illustrated in 1631 the Three Liturgies kept in the same Museum, V. Brătulescu, *Miniaturi și manuserise*, pp. 44—65;
- *Nikephoros* signed in 1786 an icon of the Mother of God (the same place, inv. 203 i);
- *Nikolaos Parparigos of Lesbos* illustrated in 1807 a Hrismolohion, now in the Library of the Academy, *ms. gr.*, 928;
- *Panaghios Koulina of Peloponesos* painted a Crucifixion, 1722 (the Art Museum in Bucharest);
- *Parthenios monachos* signed a Coronation of the Virgin, 1800, the Pitar Moș Church, in Bucharest;
- *Parthenios Soumeliotes* painted in 1722 an icon of St. Demetrios, now lost, Virgil Drăghiceanu, *Catalogul Colecțiilor Comisiunii Monumentelor istorice*, București, 1913, nr. 622, p. 67;
- *Spyridon Sperantza of Trieste*, signed in Greek an icon, 1787, the former Slătineanu Collection in Bucharest.

Further investigations will find out, no doubt, other painters; it just happened that I had these names in my files.

Besides, but in the same Romanian context, one or two lapses must be pointed out. One may wonder, for instance, why, when presenting Matthew of Myra, Mr. Piombinos did not refer to the outstanding study of Olga Gratzion, *Die dekorierten Handschriften des Schreibers Mathaios von Myra (1596—1624)*, Athens, 1982. The hieromonk Anthimos decorated for the Walachian prince Matei Basarab the Gospels from the Byzantine Museum in Athens in 1644,



not in 1634, and he recommends himself as being from Ioannina not, generally speaking, from Epirus; Anthimos in the author of many other manuscripts; see the monograph of Gheorghios Pappasoglou in *Ἡπειρωτικά χρονικά* 23, 1981, pp. 334—343.

But all these are only minor points which do not taint the general image of an impressive work. From now on, the art historian will have many occasions to be grateful to Ph. Piombinos for providing him a useful study instrument.

D.B.

GUNNAR HERING, Otto Magnus von Stackelberg στην Ἑλλάδα in *Τόπος και εικόνα, τόμ. Ζ'*, — 19<sup>ος</sup> ατ., Αθήνα, 1985, 190 pp.

The 18th cent. nobles' Grand Tour of Kavalieretour which was to become the bourgeois Bildungsreise undoubtedly eased contacts of the West with the East in point of civilization. This tradition left behind among others, drawings engravings and paintings which contain valuable information as to how Balkan civilization looked like on its whole at the time.

Otto Magnus von Stackelberg (1787—1837) was not a usual Bildungsreise performer. He assumed, as one may clearly glean from a most documented monograph by Gunnar Hering, traveling southwards and traveling at large as a spiritual need and made an artistic conception out of it. Though a fundamentally plastic mind, Stackelberg enriched his inspiration by a rich documentation and a solid historical and even philosophical culture. Stackelberg was Winkelmann's disciple but while the latter preached the imitation of the ancient painters as they in their turn imitated in a perfect manner nature, Stackelberg focused on nature itself. His landscapes are not the Ideallandschaft of the Classical Era neither are they historical strewn with mythological allusions nor do they arouse sentimental exaltation. Stackelberg landscape reproduced nature without ever being symbolical or allegorical or historical. For him space interested as a geographical setting of history. When Stackelberg depicted human beings and costumes his aim was threefold: to provide a source of inspiration to painters, to offer a presumed interpreter data which might be useful and to pile up civilization records as he was sure these would gradually disappear.

Hering's monograph is illustrated with reproductions taken mainly from two albums of Stackelberg, namely "Costumes et usages des peuples de la Grèce" (issued in Rome in 1825) and "La Grèce" in which every copper plate engraving was followed by detailed commentaries.

Rich footnotes and a bibliography of Stackelberg's works end up a monograph of real interest.

L.B.-C.

Hellenika — Jahrbuch für die Freunde Griechenlands — 1985, Redaktion Isidora Rosenthal-Kamarinea, 231 pp.

The 1985 issue of "Hellenika" succeeds in insuring a comprehensive image of the Greek studies in Western Germany or by scholars conversant with the German language. Its contents range from literature to archeology, economics etc.

A translation by Annemarie and Heinrich Böll of the introduction to a novel by Kay Cicellis (pp. 7—22) opens the volume.

Literature is further represented by an anthology of modern Greek poetry selected with a sure knowledge of the contemporary Greek poetry translated in a most accurate way and with presentations by Isidora Rosenthal-Kamarinea. The anthology comprises poems by Vasilis Karavitis, Georgios Karantonis, Nikos Karusos, Vangelis Kassos, Spiros Katsimis, Ilias Kephalias, Ersi Lange, Christos Laskaris, Thanassis Papathanassopoulos, Kostas Pigadiotis, Manolis Pratsikas, Lefteris Raftopoulos. These are poems of a very special section of contemporary Greek poetry which resembles in spirit prose. Illustrations by Dimitris Yeroy are well-suited to the atmosphere of the anthology.

Comes then a German reply (pp. 69—74) with poems dedicated to Greece by Margarete Hannsmann which bear much in common with anthology of Greek poetry. One spots the editor's choice. In the same manner is written Johannes Poethen's "Griechische Augenblicke" (Greek Moments) (pp. 99—101).



Gerhard Emlich contributes an interesting, well-documented study on the novelty of style and total originality of Kavafis within modern Greek poetry. It is entitled "Konstantinos Kavafis — Forerunner of Modern Poetry in Greece" (pp. 102—116).

History article belong to Andreas Stratos who writes about "The First Bridge over Bosphorus" (pp. 75—78), Demosthenes Savramis who contributes an original study on "The Causes and Effects of Sacralisation of the Political Domain through the Orthodox Theology and Church" (pp. 86—98) with conclusions pertaining to contemporary reality and finally to Peter Todt with his "The Hellenism in Pontos and the Kingdom of Trapezunt" (pp. 152—180).

Archeology articles were contributed by Erika Simon on "The decorations of the Akropolis Athena Nike Temple" (pp. 23—27) with representative illustrations. Another one approaches archeological matters from an ethnological point of view and belongs to Roland Hampe. It is called "The Crete Potters" (pp. 138—151).

That very interesting part of Peloponnesus, isolated and conservative of habits i.e. Mani is vividly depicted by Otto Gärtner in "Between Limeni and Cape Matapan (Notes on Mani, the Remotest Landscape of Peloponnesus)" (pp. 61—68) while the Byzantine church-building of the area are the aim of an article by Eleftheria Wollny-Pópota (pp. 79—85).

A most documented article with an original sociological and economical point of view approaches contemporary Cretan reality. It belongs to Ludwig Hempl and is called "Inertia and Recent Changes of Village Structure in the Coastal Plains of Greece" (pp. 117—137).

A whole section of the year-book is dedicated to current events. Günter Leuer gives an account on "20 Years of the Greek-German Society" (pp. 181—183) (while Isidora Rosenthal-Kamarinea contributes a really enlightening report on what was in summer 1985 "Athens — The Cultural Capital of Europe" (pp. 184—185). Then follow "The World Congress of the Greeks Living Abroad and Conferences of the Greek Scientists from Abroad in Athens" (p. 186) yet another account on "The Exhibition of Schliemann's Troja — Funds in Athens" (p. 187) and "Greek Cultural Events in Western Germany" (pp. 195—199).

A bibliographical appendix (pp. 202—224) lies at the end of the volume which owes much of its standard to its editor, a recent member of the Athens Academy.

L.B.-C.

VASILE FRĂȚILĂ, VIORICA GOIGU, RODICA SUFLEȚEL, *Dicționarul toponimic al Banatului* (A—B), Timișoara, 1984 (Tipografia Universității din Timișoara) (167 pp.)

The toponymical dictionary of Banat, worked out by a group made up by university teachers and researchers of Timișoara is part of the toponymical dictionary of Romania in which the stuff observes the historical provinces. The investigations of the Timișoara authors were carried out, according to this partition in the former historical province of Banat which lies among the southern Carpathians, the Danube and the Mureș river (i.e. the nowadays counties of Arad, Caraș-Severin, Mehedinți and Timiș).

The dictionary is first of all extremely rich in point of sources which consist in : a) vast questionnaires on the spot performed between 1972—1978 with the contribution of students from the Philology Department of Timișoara, b) a great number of historical documents (either published or in manuscripts), c) important cartographical stuff most of which had not been used by researchers to this day. Such an amount of information alongside with a remarkable rigour in point of method make the present contribution into an excellent implement for research not only for linguists but also for historians who, besides the first documentary attestation of a toponym, will find in each entry a great many historical, geographical, economic, etc. data.

The perusal of the first volume strikes the specialist by the great number of regional toponyms included, which derive from anthroponyms or from common nouns with a Slavic, Magyar, German or Turkish origin — a natural fact should one consider the historical and political factors which marked the existence of Banat along the centuries. The specialist is nevertheless mostly impressed by the persistence and circulation of certain toponyms derived from nouns with an autochthonous or Latin inherited origin — a proof of the uninterrupted continuity of the Romanian element as far as this particular region is concerned.

Let us greet the issue of this first volume of the dictionary with a strong conviction that it will meet a large interest with the Romanian and foreign researchers. We are waiting for the undelayed printing of the following volumes from the series.

El. Sc.



*Handbuch politisch-sozialer Grundbegriffe in Frankreich 1680–1820*. Herausgegeben von Rolf Reichardt und Eberhard Schmitt in Verbindung mit Gerd von den Heuvel und Anette Höfer. Heft 1/2. Allgemeine Bibliographie, Einleitung, Rolf Reichardt. Die Wörterbücher in der Französischen Revolution. Brigitte Schlieben-Lange, R. Oldenburg Verlag, München, 1985.

An ever greater number of interdisciplinary researches on the French Revolution are of interest not only because they approach from various viewpoints the mentioned topic but also because they provide method suggestions. Such a theoretical contribution is Rolf Reichardt's in the present book and is partly a result of collective work within a group. A method is proposed called social-historical semantics (*eine sozial-historische Semantik*) for the investigation of the social-political vocabulary which is seen as an important source for the frame of mind history.

Starting off from the linguistic outviews of the representatives of the epoch under consideration and from the debates which were then held around the use of certain social and political terms (*l'abus des mots*), R. Reichardt seeks new possibilities for the knowledge of what he calls a social history of ideologies and frames of mind. Hence the authors' interest in the lengthy evolution of the key-words meanings, considered systematically and through long periods of time. Thus continuity and changes are witnessed given the preceding and the subsequent periods (the study focuses on the 1680–1820 interval and starts from the premises that the Enlightenment and the French Revolution changed the basic values and the prevailing notions of old France).

Social-historical semantics is defined as a middle-course between statistical lexicology (lexicometry) and history of notions. Lexicology cannot be adapted to long periods and neglects changes in time. The analysis of discourse stresses the internal structure of the text rather than the meanings through which notions actualize. Social-historical semantics as viewed by the best German specialists functions as a social testimony due to the very social character of the language.

Observing linguistic norm in the sense conceived by Coseriu (the norm acts as a constraint on the speakers and limits individual freedom of expression and the possibilities offered by the language system within the framework of traditional fulfillments). For them notions are a social product which acts upon those who have produced it and thus acquires a certain dynamics conceived systematically. The distinction made by F. de Saussure *langue/parole* is alien to the social character of the language and is irrespective of the historical constitution of linguistic production, reproduction and usage. The reduction of the language social function to its own laws and to an ideal speaker and receiver construct (with N. Chomsky) along with the research of every single text seen as a concrete usage of language are of no help in an approach to social-historical semantics. The sources must therefore provide a great number of terms usages which should be connected to certain situations. The sources should be representative, collective, responded to by large masses and would comprise what the authors call *soziales Wissen* (the institutionalized knowledge of a given period). Starting with the French Revolution the strategical value of language and its influence on political decisions increase.

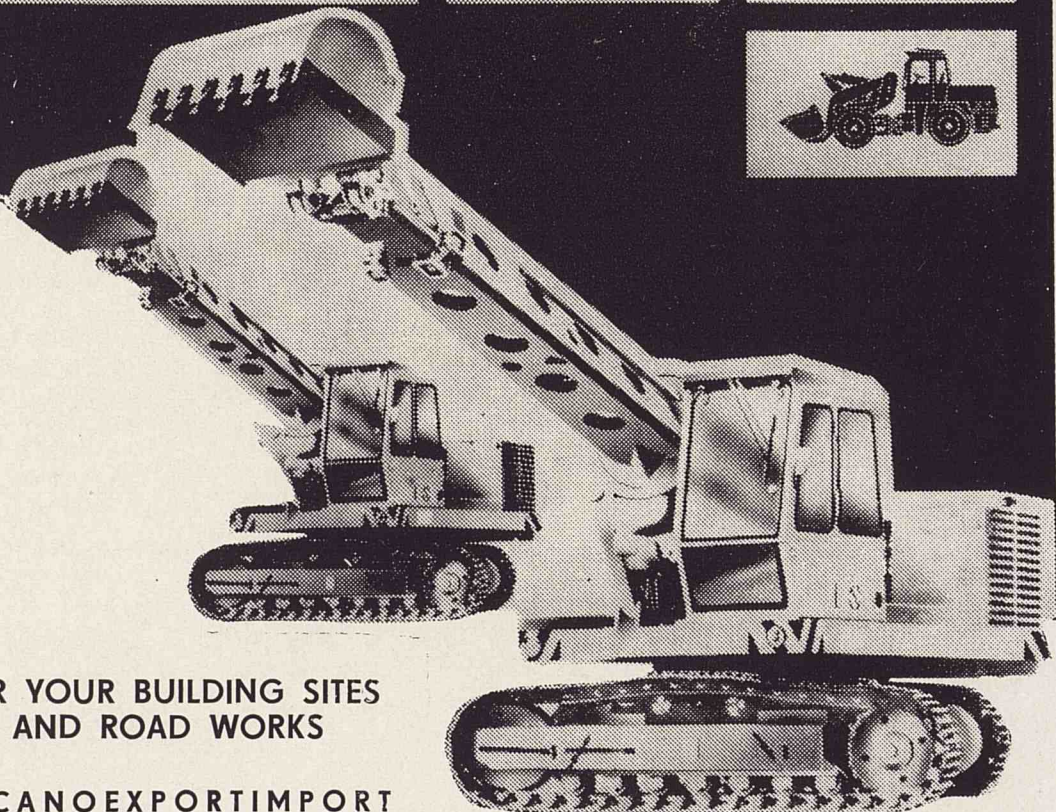
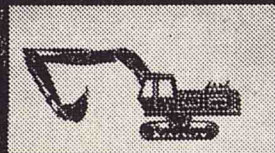
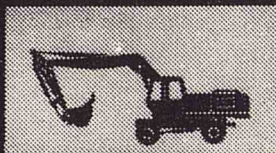
Here is another delimitation of method performed by the authors: a history of notions should in fact be structuralistic, not synchronical but diachronical (partly in the spirit of historical semantics proposed by E. Coseriu) and should oversee the mere word-oppositions or restricted term-groups. In the fields considered i.e. society, economy, politics, culture, social consciousness and ideology the authors have organized around a notion — social-political by function and action the words connected to it as well as its derivatives namely antonyms, the evolution of certain complementary notions. They have somehow empirically succeeded to set up a notion field, observing Trier's model for a word-field.

Notions are according to Reichardt and its group more than mere indexes of material facts, they are self-consistent social factors and act together with the economic and social forces.









**FOR YOUR BUILDING SITES  
AND ROAD WORKS**

**MECANOEXPORTIMPORT**

supplies

- hydraulic excavators on tyres and crawlers
- dragline-type hydraulic excavators
- earth works multifunctional machines
- digging and drainage machines for ditches
- mobile and stationary crushers, granulators and crushing plants
- small and large capacity concrete mixers
- concrete plants and concrete mixing stations, silos included
- motor graders and motor scrapers
- truck-mounted asphalt spreading distributors
- front loaders
- truck-mounted cranes, mobile and tower cranes
- universal telescopic platforms
- metal scaffolds and self-lifting platforms



**FOR DETAILED INFORMATION  
PLEASE APPLY TO**

**MECANOEXPORTIMPORT**  
FOREIGN TRADE COMPANY · BUCHAREST ROMANIA

Bucharest, Romania,  
10 Mihai Eminescu St.  
Tel : 11 98 55 Telex 10 269











## TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- ANDREI PIPPIDI, *Tradiția politică bizantină în țările române în secolele XVI – XVIII* (La tradition politique byzantine dans les pays roumains aux XVI<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècles), 1983, 274 p.
- GEORGE MURNU, *Studii istorice privitoare la trecutul românilor de peste Dunăre* (Etudes historiques concernant le passé des Roumains d'outre-Danube), Ed. soignée par Nicolae Șerban Tanașoca, 1984, 203 p.
- \* \* \* **Relații româno-bulgare de-a lungul veacurilor. Studii. Vol. II** (Relations roumano-bulgares à travers les siècles. Etudes. II<sup>e</sup> volume), 1984, 172 p.
- \* \* \* **Intellectualii din Balcani în România (sec. XVII–XIX)** (Intellectuels des Balkans en Roumanie aux XVII<sup>e</sup>–XIX<sup>e</sup> siècles). Coordonnateur Alexandru Dușu, 1984, 206 p.
- \* \* \* **Reprezentanța diplomatică a Moldovei la Constantinopol (30 august 1741–decembrie 1742)** (La représentation diplomatique de la Moldavie à Constantinople du 30 août 1741 au mois de décembre 1742). Traduction du grec, étude introductive, notes et commentaires par Ariadna Camariano-Cioran, 1985, 308 p.
- \* \* \* **Bibliografia istorică a României. VI. 1979–1984** (Bibliographie historique de la Roumanie). Sous la direction de Ștefan Pascu, 1985, 308 p.
- \* \* \* **Nouvelles Etudes d'Histoire**. Publiées à l'occasion du XVI<sup>e</sup> Congrès International des Sciences Historiques, Stuttgart, 1985. Coordonnateurs: Ștefan Pascu, Ștefan Ștefănescu, Dan Berindei, 1985, 288 p.
- AL. ZUB, *De la istoria critică la criticism* (De l'histoire critique au criticisme). Coll. „Biblioteca istorică”, LXV, 1985, 312 p.
- \* \* \* **Unitatea națională a românilor în epoca modernă, 1821–1918** (L'unité nationale des Roumains à l'époque moderne. 1821–1918). Coll. „Biblioteca istorică” LXVI, 1985, 278 p.

ISSN 0035–2063

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XXIV, N° 3, p. 219–310, BUCAREST, 1986



I.P. Informația c. 2314

43 456

Lei 50